


GAUDEO
John Carter Brown.



HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE
DE LA
CALIFORNIE,
TOME TROISIEME

HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE
DE LA
CALIFORNIE,
CONTENANT

Une description exacte de ce Pays, de son Sol, de ses Montagnes, Lacs, Rivières & Mers, de ses Animaux, Végétaux, Minéraux, & de sa fameuse Pêcherie des Perles; les Mœurs de ses Habitans, leur Religion, leur Gouvernement, & leur façon de vivre avant leur conversion au Christianisme; un détail des différens Voyages, & Tentatives qu'on a faites pour s'y établir, & reconnoître son Golfe & la Côte de la Mer du Sud.

Enrichie de la Carte du Pays & des Mers adjacentes.

*Traduite de l'Anglois, par M. E.**.*

TOME TROISIEME.

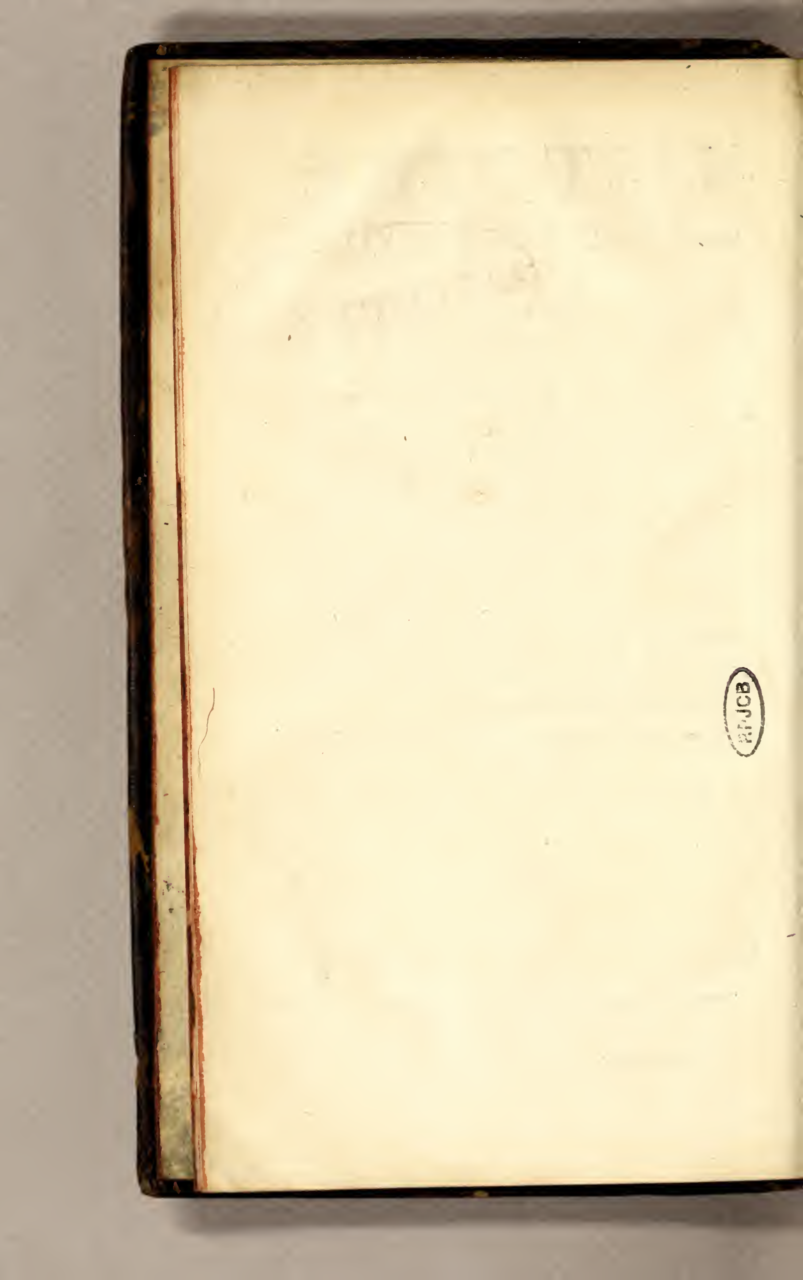


A PARIS.

Chez DURAND, Libraire, rue Saint-Jacques, à la Sageſſe.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


JCB

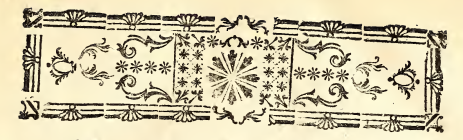


TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le troisième Volume.

PARTIE III.
SECTION XVIII.

SECTION XIX.

SECTION XX.

SECTION XXI.

SECTION XXII.

PARTIE IV.

SUPPLÉMENT A L'HISTOIRE DE LA CALIFORNIE.

APPENDIX I.

EXTRAIT

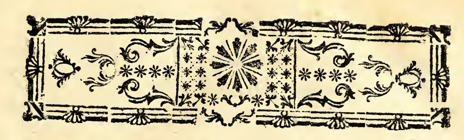
APPENDIX II.

EXTRAIT

APPENDIX III.

Fin de la Table des Matières.

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE ET CIVILE DE LA *CALIFORNIE.*

TROISIEME PARTIE.

SECTION XVIII.

Decouverte des îles de Los-Dolores par le Père Taraval. Description des autres formées par le canal de Sainte-Barbe dans la mer du Sud. Fondation de la mission de Sainte-Rose par ce Père. Révolte des Coras, faute d'une garnison.

DEUX mois après que les pères Echeveria & Tamaral furent partis pour l'expédition dont je viens de parler, le père Sigismond Taraval qu'on avoit nommé pour fonder chez les Coras la

miſſion de Sainte-Roſe, arriva à l'abbaye de Lorette, dans le mois de Mai de l'année 1730. Ce Père avoit toutes les qualités requiſes pour une entrepriſe auſſi difficile. Il n'avoit que 30 ans, & poſſédoit toutes les ſciences & le ſçavoir néceſſaires pour ſe bien acquitter de cette fonction. Il étoit né à Todi dans le Milanois, de Dom Miguel de Taraval, & de Dona Tereſa de Andrade. Son père avoit ſervi avec beaucoup de réputation dans les armées, où il mourut de ſes bleſſures avec le titre de Lieutenant Général auquel ſon mérite l'avoit élevé. Son fils prit à dix-huit ans l'habit de l'Ordre dans le Collége de Ocana, où il étoit penſionnaire. Il ſe rendit à Madrid pour y faire ſon Noviciat; & après s'être diſtingué dans les ſciences les plus ſublimes, au Collége d'Alcala de Henarez, ſous le père Alexandre Laguna, il fut finir ſes études au Mexique, où ſes talens diſtingués le firent choiſir pour fondateur d'une nouvelle miſſion dans la Californie. Le père Provincial Jean-Antoine de Oviedo, le chargea de ramaſſer les matériaux

néceſſaires pour une hiſtoire de la Miſſion ; & c'eſt à ſon attention & à ſon jugement que l'on doit les particularités que je vais rapporter.

On ne put fonder cette année la miſſion de Sainte-Roſe, le père Taraval ayant été obligé d'aller remplacer à la Conception le Père Tamaral, lequel étoit allé reconnoître les îles qui ſont le long de la côte.

Il partit accompagné de quelques Indiens, le jour de la Fête de ſaint Xavier ; & arriva le ſixième jour à une pointe de terre, ou à un Cap, ſur la côte d'Anava, où commence une grande baie de pluſieurs lieuesde large, à laquelle il donna le nom de Saint-Xavier : ils découvrirent de cet endroit deux îles éloignées de ſix à ſept lieues de la côte ; & ayant fait un radeau, ils ſe rendirent dans la première, appelée par les naturels du pays *Aſegua*, c'eſt-à-dire, l'île des oiſeaux. Elle eſt très-petite, n'ayant pas plus d'un demi-mille de long, ſur un peu moins d'un demi-mille de large. On n'y trouve pas un ſeul habitant, n'y ayant ni eau ni verdure. Il s'y rend une quan-

cité prodigieuſe d'oiſeaux, & c'eſt ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Parmi ces oiſeaux, indépendamment des eſpèces connues, il y en a deux remarquables. L'un eſt un peu plus gros qu'un moineau, & entierement noir; il vit tout le jour dans la mer, & le ſoir il ſe retire ſur terre, où il creuſe ſon nid dans la terre, comme les lapins: mais comme il n'a que quatre pieds de profondeur, on n'a pas de peine à le prendre. L'autre eſt de la groſſeur d'une oie; il a les aîles noires, la poitrine blanche, & les ſerres & le bec comme un oiſeau de proie. Celui-ci de même que le premier, fait ſon nid dans la terre, mais il a neuf à douze pieds de profondeur, & ne s'y rend jamais que par un tems calme; reſtant jour & nuit dans la mer pendant tout le tems qu'elle eſt orageuſe. Les Indiens de la côte, de meme que ceux des îles voiſines, s'y rendent ſouvent pour prendre ces oiſeaux.

L'autre île appellée dans la langue du pays, *Amalgua*, c'eſt-à dire, l'île-du-Brouillard, eſt à quatre à cinq

lieues de la première. Ils y furent aussi & la trouvèrent d'une figure à peu-près triangulaire. La distance de la pointe occidentale à la septentrionale, est de deux journées de marche. Elle en a une entravers dans l'endroit le plus étroit; il y a au milieu une montagne de figure cônique extrêmement haute. Il y a des sources d'eau douce, & l'on trouve dans trois petites baies plusieurs puits que les Indiens ont creusé eux-mêmes ; mais ces mouillages sont étroits, & l'on n'y est point à l'abri de la mer, qui s'éleve extrêmement haut dans ces cantons. Cette île produit aussi quelques bêtes fauves, plus petites que celles de la Californie, mais qui ont le poil plus long & plus touffu que les lapins. Il y en a une toute noire, fort petite, dont le poil est plus doux que celui du castor ; elle multiplie extrêmement, aussi les Indiens en tuent-ils beaucoup. Cette île est fréquentée par quantité de loups marins, & par différentes espèces d'oiseaux dont les Indiens font leur nourriture. Ils se servent au lieu de pain, de mescales, qui sont plus

ſucculentes que les manſos de la Californie. On trouve ſur la côte quantité de coquillages, parmi leſquels il y en a de bleus, dont la beauté ſurpaſſe tout ce qu'on peut dire. Il y a auſſi dans cette mer des baleines, que les Indiens tuent ſouvent avec des harpons.

On découvre du haut de la montagne qui eſt dans l'île, deux autres petites îles ſituées à l'occident, à la diſtance de huit à dix lieues. Il y a auſſi dans la grande baie de Saint-Xavier, trois autres petites îles, qui ne ſont habitées que par des loups marins & des caſtors. Le Père donna à toutes ces îles le nom de *Los-Dolores.* Ils découvrirent plus avant vers le Nord, d'autres grandes îles qui leur parurent être éloignées de trois jours de marche de la baie. On croit que ce ſont celles qui forment le canal de Sainte-Barbe, à la première deſquelles le Capitaine Viſcaino donna le nom de Sainte-Catherine. Elles ſont ſi éloignées, qu'ils ne purent ni les compter, ni décrire leur ſituation.

Les habitans d'Amalgua ne connoiſ-

ſoient point ces îles, les vieux ſorciers leur ayant défendu non ſeulement d'y aller, mais même de les regarder. On y trouva quelques Indiens, auſquels on perſuada aiſément de ſe rendre à la Miſſion de Saint-Ignace, pour s'y faire inſtruire de la religion chrétienne. Un ſeul ſorcier s'y oppoſa, & ils le menacèrent, ſans en excepter même ſa femme, de le laiſſer ſeul dans l'île. Voyant à la fin que tout le monde ſe préparoit à partir, il rabatit de ſon opiniâtreté, & conſentit à être de la compagnie. Le mauvais tems les obligea de relâcher dans l'île déſerte d'Aſegua, où ils reſtèrent pluſieurs jours; mais le tems s'étant remis au beau, ils ſe rendirent dans le continent, ſans eſſuyer d'autre malheur, que celui que je vais rapporter. Comme ils cotoyoient le rivage, ils apperçurent ſur les bancs de ſable quantité de loups marins. Le ſorcier qui diſſimuloit ſon mécontentement, ſe fiant ſur ſa dextérité, ſe jetta dans l'eau & gagna les bancs à la nage, pour en tuer un; mais ils s'enfuirent dès qu'ils le virent approcher. Il vou-

lut rejoindre la barque, mais un goulu de mer le saisit à la vue de toute la compagnie. Cependant par un effet de l'agilité naturelle à ces peuples, il lui échappa, quoiqu'il fût blessé, & lui jetta quelques caillots de sang pour l'amuser. Mais ce poisson vorace le saisit une seconde fois avec tant de violence, qu'il l'entraîna au fond de l'eau, sans qu'il fût possible à ses camarades de le secourir.

Il n'est fait aucune mention de ces petites îles comprises sous le nouveau nom de *Los-Dolores*, dans le voyage du Capitaine Sébastien Viscaino : soit parce que sa petite escadre ne les apperçut point, pour y avoir passé dans la nuit, ou parce qu'en venant du Port de San-Diego à la nouvelle baie, à laquelle on a donné depuis le nom de Saint-Xavier, il passa fort loin de la côte. Ce même Capitaine dans le voyage qu'il fit au port de Monte-Rey, apperçut vis-à vis de cette baie, une île à laquelle il donna le nom de Sainte-Catherine, de même que les autres qui forment le canal de Sainte-Barbe. Le père Taraval n'en a dit

autre chose sinon qu'il les vit de loin, du haut de la montagne de l'île d'Amalgua. Ses habitans non plus que ceux du cap de Saint-Xavier, n'ont aucun commerce avec ces Insulaires, non plus qu'avec ceux qui habitent la côte qui est de l'autre côté de la baie. On a vu dans la *première Partie*, *Sect. VII*, la différence qu'il y a entre ce que le père Taraval dit de la croyance, de la religion & des rits des Insulaires d'Amalgua, & ce que le capitaine Viscaino rapporte des Insulaires de Sainte Catherine.

Il seroit à souhaiter que l'on connût plus exactement ces îles que découvrit le capitaine Viscaino, de même que les côtes du continent jusqu'à la chaîne de montagnes de Sainte-Lucie, que l'on voit en venant des Philippines : d'autant plus qu'il nous dépeint ces peuples comme très-sociables. Mais il a été jusqu'ici impossible de le faire, à cause de la grande distance qu'il y a entre la mission de Saint-Ignace & le canal de Sainte-Barbe.

Le tems arriva enfin que le père Taraval, par ordre du père Clément

Guillen, nouveau Visiteur, devoit fonder la miſſion de Sainte-Roſe, qu'on lui avoit deſtinée dans la baie de Las-Palmas, près du cap de Californie, laquelle, de même que celle de Saint-Joſeph du cap Saint-Lucas, étoit habitée par les Coras. Cette miſſion étoit d'autant plus néceſſaire, que les Coras de ces cantons ne pouvoient être dirigés par celle de San-Jago qui étoit la plus prochaine; tant parce que la plus grande partie de cette miſſion étoient des Guaicuros, qu'à cauſe que l'humeur ſauvage, turbulente & trompeuſe de ces Indiens, exigeoit un plus grand nombre de Miſſionnaires & une réſidence continuelle de leur part, pour aſſurer leur réduction, & prévenir les révoltes qu'ils pouvoient exciter. Cependant ces meſures ne furent point ſuffiſantes. En conſéquence, après qu'on eut fait à Lorette tous les préparatifs néceſſaires, le P. Sigiſmond ſe rendit à la baie de la Paz, & de-là à la miſſion de San-Jago, dans la baie de Las Palmas, où il commença ſa nouvelle miſſion, dans l'endroit où quelques années

auparavant, le père Napoli avoit jetté les fondemens de celle de San-Jago. Il trouva les Indiens de cette côte plus civilisés qu'il ne l'avoit cru ; ce ce qui vient en partie des soins du père Napoli, & partie des visites que les pères Carranco & Tamaral leur avoient faites. Cependant, quelques Indiens accoutumés à vivre à la maniere des brutes, s'opposèrent si fort aux mesures qu'il prit, que ç'eût été une imprudence à lui de renvoyer les trois soldats qui l'accompagnoient. Il fit tant par ses assiduités & par son adresse, qu'avant la fin de l'année, il bâtisa la plus grande partie des gentils de son district ; & ce fut à leur affection & à leur fidélité qu'il dût la conservation de sa vie, lors de la revolte générale de la nation. On fut averti de cette revolte dans les deux missions de Saint-Jacques & de Saint-Joseph, dans la même année 1733 & au commencement de 1734. Celui qui la suscita, fut le Gouverneur de San-Jago, appellé par les Indiens Boton. On l'avoit promu à ce poste, à cause du crédit qu'il avoit acquis

parmi ſes compatriotes par la ſupériorité de ſes talens, Il étoit fils d'un Mulâtre & d'une Indienne.

On avoit cru qu'en lui repréſentant les obligations qu'impoſe le chriſtianiſme, il changeroit de vie : mais on ſe trompa, & il ſe replongea dans ſes premiers excès. Voyant que les exhortations qu'on lui faiſoit en particulier ne ſervoient à rien, on crut devoir l'admoneſter publiquement ; & ce moyen n'ayant point réuſſi, le père Carranco le dépoſa & le fit châtier. Loin de rentrer en lui-même, il conçut tant d'animoſité contre le Miſſionnaire, qu'il voulut engager pluſieurs fois les proſélytes a l'aſſaſſiner ; & il y eût certainement réuſſi, s'il ne ſe fût tenu ſur ſes gardes. Il mit cependant toute la miſſion en feu, & ces troubles n'auroient pas ceſſé ſitôt, ſans un voyage qu'il fit chez les Communautés de Saint-Joſeph del Cabo, qui étoient compoſées de gentils. Il y avoit parmi eux un Mulâtre nommé Chicori, qui vivoit avec pluſieurs femmes, dont l'une avoit été inſtruite par le père Tamaral & avoit embraſſé le

christianisme. Il l'avoit depuis enlevée & conduite de force à Yeneca. Le Père dissimula quelque tems pour ne point occasionner de plus grands maux; mais ayant eu occasion d'aller dans cette communauté, il reprocha avec douceur au Mulâtre l'action qu'il avoit commise. Il lui répondit avec hauteur qu'elle étoit sa femme, & que comme telle, il étoit en droit de la mener où il lui plaisoit. Le Père repliqua à cela, que si ç'avoit été la seule qu'il eût eue, il ne l'auroit point gardée à la Mission, & ne se seroit point pressé de la bâtiser sitôt; mais qu'en ayant plusieurs autres, il avoit mal fait de l'enlever. Il l'exhorta à embrasser le christianisme, & lui peignit avec les couleurs les plus vives la turpitude de la vie qu'il menoit. En un mot, il mit tout en usage pour l'engager à changer de conduite. L'Indien ne devint que plus endurci; & dans la crainte que ses autres femmes ne l'abandonnassent, il résolut de tuer le Père à la premiere occasion, & d'engager les Californiens à massacrer tous les Missionnaires,

Tels étoient les ſentimens du mulâtre Chicori, lorſque le pervers Boton arriva dans cette Communauté, après avoir laiſſé les Indiens de la miſſion de Saint-Jacques dans une grande fermentation. Le père Tamaral qui ignoroit le complot de ces deux ſcélerats, ſe rendit du cap Saint-Lucas chez le père Carranco, pour l'aider à pacifier les troubles de la Miſſion, en quoi ils réuſſirent d'autant plus aiſément, que l'incendiaire Boton étoit abſent. Les Pères ſurent ſi bien ſe ménager, que toutes les animoſités ceſſèrent : les Indiens rentrèrent dans l'obéiſſance, & la tranquillité fut de nouveau rétablie. Les choſes étant ainſi pacifiées, le Père Tamaral voulut retourner à la miſſion de Saint-Joſeph ; ſur quoi quelques Indiens de Saint-Jacques lui conſeillèrent de diſférer ſon voyage, lui diſant que Boton & Chicori l'attendoient ſur le chemin avec deux corps de troupes. Cette nouvelle déſagréable fut confirmée par quelques Indiens que le Père avoit envoyés à la découverte. La-deſſus le P. Tamaral envoya des meſſages par une

autre route aux chrétiens & aux cathécumènes de Saint-Joſeph ; leur enjoignant de s'armer, & d'aller chercher l'ennemi ; mais celui-ci voyant paroître un ſi grand nombre de gens armés, fut ſe cacher. Les Paroiſſiens du père Tamaral ne trouvant aucune oppoſition, brulèrent ſes berceaux, après en avoir emporté tout ce qu'ils y trouvèrent. Après cette expédition, le père Tamaral eſcorté par ſes Indiens, parmi leſquels il y avoit encore pluſieurs gentils, retourna à ſa miſſion du cap Saint Lucas, ſans trouver la moindre oppoſition de la part des Californiens ſéditieux. Les deux chefs de la conſpiration, voyant que le nombre de leurs partiſans étoit conſidérablement diminué, & que leur deſſein avoit échoué, craignirent de s'attirer les deux miſſions ſur les bras, & vinrent ſe ſoumettre.

Ils demandèrent la paix, & promirent de ſe mieux conduire à l'avenir. Les Pères qui ne cherchoient que leur converſion, y conſentirent ſans peine ; & la paix fut conclue au commencement de l'année 1734, avec de gran-

des réjouiſſances de part & d'autre. Mais cette paix ſur laquelle on comptoit ſi fort, fut de très-courte durée.

On dut cette déſertion des Californiens, & quantité d'autres tracaſſeries que les Miſſionnaires eurent à eſſuyer par l'orgueil des Indiens, & les mauvaiſes manœuvres de ceux qu'on avoit été obligé de corriger, au defaut d'une eſcorte de ſoldats & d'une garniſon dans la baie de la Paz, ou dans quelqu'autre endroit entre celle ci & le cap Saint-Lucas, à laquelle on eût eu recours en cas de beſoin. Les Pères n'avoient qu'un ſeul ſoldat pour leur garde, & furent même obligés de le renvoyer lors de ces troubles, à cauſe de la foibleſſe de la garniſon, & de la néceſſité ou ils furent d'en envoyer dans les nouvelles miſſions que l'on venoit de fonder ſur les frontières des Gentils. La garniſon de Lorette étoit à plus de cent lieues de là, & ne pouvoit par conſéquent leur être d'aucun ſecours ; & d'ailleurs les Pericues étant plus traîtres, plus factieux & plus turbulents que les Indiens du Nord, il convenoit de les brider plus que les autres. Ce

fut pour cette raiſon que le père Bravo ſollicita le Marquis de Valero d'établir une garniſon à la Paz, pour contenir les contrées du Midi. On avoit réſolu de le faire; mais cette entrepriſe fut différée, pour les raiſons qu'on a vues ci-deſſus.



SECTION XIX.

Le Galion des Philippines arrive pour la premiere fois au cap Saint-Lucas. L'équipage s'y rafraîchit, & les malades recouvrent la ſanté. Les pères Carranco & Tamaral martyriſés par les Pericues. Le père Taraval ſe ſauve. Quatre miſſions détruites.

LA paix n'eut pas été plutôt conclue avec les rebelles, qu'ils manifeſtèrent ouvertement le deſſein qu'ils avoient de maſſacrer tous les Miſſionaires. Auſſitôt après, ſavoir, dans le mois de Janvier 1734, quelques Indiens du cap Saint-Lucas, qui avoient été à la pêche, coururent à la hâte au ſiège de la miſſion de Saint-Joſeph, avec la nouvelle qu'il venoit d'y arriver un gros vaiſſeau. Là-deſſus le Père envoya d'autres Indiens pour s'informer plus exactement de ce que c'étoit; mais lorſqu'ils arrivèrent, il avoit déja mis à la voile, quoiqu'on l'apperçût encore de terre; & il fut

mouiller dans la baie de Saint-Barnabé, où un Parti descendit à terre avec des armes à feu pour faire aiguade. Un jeune homme de Lorette que le Père avoit envoyé, s'aboucha avec les Matelots, & apprit d'eux que le vaisseau qu'il voyoit étoit le Galion des Philippines. Il leur dit à son tour que l'on venoit de fonder une nouvelle mission dans le voisinage : ce qui leur causa beaucoup de joie ; & ils furent sur le champ en donner avis à Dom Geronimo Montero, capitaine du galion. Le vaisseau, en arrivant au cap, n'avoit de l'eau que pour deux jours, les pluies qui devoient lui en fournir dans son trajet de Manille à Acapulco ayant manqué ; & ce fut ce qui l'obligea de toucher au port qui est au cap de Saint-Lucas : mais l'ayant trouvé trop petit, il fut mouiller dans la baie de Saint-Barnabé. Le manque d'eau ne fut pas le seul malheur qui le fit relâcher. Une grande partie de l'équipage avoit le scorbut, & il ne leur restoit d'autre remède que de descendre à terre, pour s'y nourrir de pitahayas, de fruits acides, & de viande

fraiche, que les Indiens échangent pour d'autres effets. Le père Tamaral ayant appris ces circonstances de ses Indiens, se rendit sur le rivage, & donna ordre d'y apporter du bétail, des pitahayas, & autant de fruits & de baies sauvages qu'on pourroit en ramasser. Après avoir pris ces mesures, il envoya faire ses complimens au Capitaine, lui offrant tous les secours que l'on pouvoit trouver dans une mission aussi pauvre que la sienne. Il lui fit dire aussi qu'il avoit donné ordre d'apporter de la viande fraîche & des pitahayas pour ceux qui avoient le scorbut; & en effet ces provisions ne furent pas plutôt arrivées, qu'on les transporta à bord. Les Indiens encouragés par le Père, aidèrent les Matelots à remplir leurs pipes d'eau; & tous ceux qui étoient descendus à terre eurent part à la charité du Missionaire, qui les reçut avec toute sorte de bonté & de politesse. Le Capitaine lui en fit ses remercimens, & lui envoya un présent de quelques marchandises. Ce rafraîchissement produisit un si bon effet, que tous les scorbutiques gué-

tirent par l'ufage des pitahayas, des viandes fraîches, & le féjour qu'ils firent à terre pendant le tems que dura l'aiguade. Il y en eut cependant trois dont la maladie avoit fait de fi grands progrès, qu'on fut obligé de les laiffer dans la Californie. Ces trois étoient Don Jofeph-Francifco de Baytos, Capitaine des Officiers de Marine, Don Antonio de Herrera, contre-maître du galion; & le Père Domingo de Horbigofo, de l'ordre de Saint-Auguftin, qui alloit au Mexique en qualité de Préfident de l'hôpital de Saint-Thomas de Villeneuve, & d'agent général dans la Nouvelle-Efpagne pour la province des Philippines. Ils étoient dans un état fi déplorable, que malgré la pauvreté de la miffion, ils voulurent y refter, fe confiant à la charité du père Tamaral, à qui le Capitaine les recommanda. Le commiffaire Mathias de Ibarra lui recommanda auffi particulierement le Père Horbigofo, religieux de fon ordre. Le Capitaine écrivit auffi au pére Tamaral, que comme il y avoit une nouvelle miffion près du cap Saint-Lucas, dont les Indiens avoient

embraſſé la foi catholique, il y relâcheroit dorenavant, & qu'il obtiendroit pour cet effet des ordres du gouvernement, ayant reconnu la néceſſité qu'il y avoit de toucher à ce port, le ſeul dans le paſſage de Manille à Acapulco, où l'on pût faire aiguade, & y prendre des rafraîchiſſemens; le priant de vouloir faire dans la ſuite les proviſions néceſſaires pour cet effet. Le Père lui promit de ſuivre ſes ordres; & après avoir fait aiguade, le galion fit voîle de la baie de Saint-Barnabé par un vent très-favorable.

Les trois malades qui reſtèrent chez le père Tamaral, reçurent tous les ſecours dont ils avoient beſoin. La mère la plus tendre ne ſauroit donner plus de ſoin à un fils unique, que le Père en eut pour ſes trois malades. Non ſeulement il conſomma pour eux le peu de proviſions qu'il avoit, mais il écrivit encore aux autres Miſſionnaires de lui envoyer ce qu'ils avoient de meilleur, pour le ſoulagement de ces trois malheureux étrangers. Il paſſa les jours & les nuits auprès d'eux dans le ſiége de ſa miſſion, & fit tant par

ses soins & ses assiduités, qu'ils guérirent tous trois de cette dangéreuse maladie. Mais Don Antonio de Herrera fut attaqué d'une autre qui jointe au scorbut, le mit au tombeau. Le P. l'enterra dans l'Eglise, aussi décemment que l'endroit le permettoit, & procéda à l'inventaire de ses effets en présence du capitaine Baytos & du P. Horbigoso; afin que l'on pût exécuter sa volonté dans la Nouvelle-Espagne. Il étoit si désintéressé qu'on ne pût jamais le résoudre à accepter la moindre gratification pour les soins qu'il avoit pris du malade, quoique ce fût sa volonté expresse. Cet exemple de désintéressement est d'autant plus admirable dans l'Amérique, que la cupidité y est plus grande que partout ailleurs, & que les hommes aveuglés par cette passion absurde, travaillent sans relâche à entasser richesses sur richesses, sans sçavoir jamais en jouir.

Le père Horbigoso fut si frappé de ce noble désintéressement, qu'il a cru devoir en perpétuer le souvenir dans la relation qu'il a donnée du voyage du

galion. Il l'écrivit à la miſſion de Saint-Joſeph. Il y régne de ſi grands ſentimens de reconnoiſſance, il y donne de ſi grands éloges à la Société & au père Tamaral, que la modeſtie ne me permet point de les rapporter ici. Il ſuffit pour la réputation du Père de copier la dernière partie de ſon panégyrique. « Les Eſpagnols qui reviennent des Philippines doivent ſe féliciter d'avoir trouvé cette ville de refuge, & un Miſſionnaire aſſez généreux pour pourvoir à leurs beſoins. Il ſeroit même à ſouhaiter qu'on y envoyât un vaiſſeau pareil à ceux dont on ſe ſert pour donner les ſignaux, afin que l'aiguade fût plutôt faite, & que les malades qu'on met à terre, puſſent après leur guériſon ſe rendre plus promptement au port de la Paz, & de-là dans la nouvelle Eſpagne. Sans cela, je crois que ces ſervices, quoique très importans par eux-mêmes, ſouffriront beaucoup de délais, n'y ayant point dans cet endroit de bois de conſtruction.

Ce fut la première fois, depuis le commencement

commencement de la réduction de la Californie par le père Salva-Tierra, que le vaisseau des Philippines toucha dans cet endroit. Le père Tamaral, que le Viceroi, le marquis de Valero, avoit chargé d'aller à la découverte d'un port, & qui lors de sa mission à la Conception, s'étoit donné les peines dont on a vu le détail ci-dessus, eut enfin le plaisir de voir arriver ce vaisseau à sa mission, & de procurer aux équipages & aux passagers les rafraîchissemens dont je viens de parler.

Don Géronymo Montero, à son arrivée au Mexique, fit un rapport de son voyage au Viceroi, & l'on donna ordre que dans la suite le galion fît usage de ce port commode, n'y en ayant point d'autre sur la côte septentrionale de la mer du sud. Cependant ces mesures ne furent point généralement approuvées dans la Nouvelle-Espagne. Les uns, qui ne consultoient que leurs intérêts, regardoient d'un œil jaloux le commerce des Philippines, & désapprouvoient tout ce qui tendoit à l'augmenter. Les autres avoient aussi leurs raisons pour s'op-

poſer aux progrès des miſſions de la Californie. Les diſputes qui s'élevèrent dans ce tems là au ſujet du tonnage & de la carguaiſon du galion, détournèrent quantité de gens de s'occuper de ce qui pouvoit intéreſſer le bien public. On venoit d'éprouver dans le dernier voyage la commodité de ce port, & par conſéquent il étoit naturel que l'on pourvût à ſa ſûreté, de même qu'à celle des miſſions & des Miſſionaires établis dans les contrées méridionales de la Californie, en y établiſſant une nouvelle garniſon, ainſi que Sa Majeſté l'avoit ordonné. On en fit de nouveau la demande au Mexique, & la circonſtance où l'on ſe trouvoit ſembloit promettre une iſſue favorable; mais cette demande, quoique fondée, ne produiſit aucun effet, & les Miſſionaires & les miſſions reſtèrent expoſés & ſans défenſe, comme auparavant.

Il eſt vrai que l'on ordonna à Manille que le galion toucheroit au cap Saint-Lucas, & il le fit l'année ſuivante, comme on le verra plus bas: car le capitaine Montero y étant retourné avant le départ du galion,

ou ajouta cet article à ses instructions.

Cependant le père Horbigoso & le capitaine Baytos recouvrèrent entierement la santé par les soins du père Tamaral ; & sur l'avis qu'il en donna, il vint un vaisseau de la Paz au cap Saint-Lucas, pour les transporter à la baie de la Paz, où ils s'embarquèrent au mois d'Avril pour Matanchel, pour se rendre de-là à Mexico. Les Pères continuèrent leurs travaux parmi les sauvages indociles du sud; le père Tamaral à Saint-Joseph, le père Carranco à Saint-Jago, le père Taraval à Sainte-Rose. Le père Clément Guillen fut nommé visiteur & supérieur de Los-Dolores, & le père Gordon resta au Pilar de la Paz. Dans l'Eté de cette même année 1734, le dernier fut obligé d'aller à Lorette, pour hâter les secours pour sa mission & les autres du midi ; & y laissa Don Manuel-André Romero. Les Indiens chrétiens de même que les cathécumènes, étoient très paisibles en apparence, si l'on en excepte quelques petites fermentations qu'on n'eut pas de peine à appaiser. On n'avoit aucune raison

de craindre les gentils ; mais le feu de la rebellion couvoit ſous les cendres de cette tranquillité apparente, & dans l'automne de la même année, il éclata au point, qu'il détruiſit entierement quatre miſſions, & mit toutes les autres en danger.

Cette révolte effroyable, comme cela parut dans la ſuite, ne fut cauſée ni par des motifs particuliers, ni par aucun mauvais traitement. L'origine de la haine des Indiens contre les Pères ne fut autre que l'averſion qu'ils conçurent pour une nouvelle doctrine qui les empêchoit d'avoir pluſieurs femmes, & les obligeoit à vivre avec une régularité & une décence incompatibles avec la licence brutale à laquelle ils étoient accoutumés. On le ſçut dans la ſuite, & les principaux incendiaires l'avouèrent eux mêmes. Ce complot deſtructif fut d'abord formé chez les Communautés ſituées vers la côte méridionale entre Saint-Jacques & Saint-Joſeph, par les ſuggeſtions de Boton & de Chicori, dont la réconciliation ne fut que feinte, ou qui reprirent bientôt après leur ancienne haine con-

tre les Pères. Pour ne point être exposés à de nouvelles réprimandes, ils résolurent de secouer pour toujours le joug des Missionnaires. Cette conspiration fut ménagée avec tant de secret & d'adresse, que plusieurs Communautés des cinq nations du nord y entrèrent, sans que les Missionnaires en eussent le moindre soupçon. Lorsqu'ils se crurent assez forts, & qu'ils se virent appuyés d'un grand nombre de nouveaux convertis, qui continuoient de venir aux missions pour assister aux exercices & y prendre leurs repas, ils consultèrent sur les moyens d'exécuter leur dessein. Ils ne craignoient que les soldats, à cause de leurs armes à feu, quoiqu'ils fussent en très-petit nombre. Le père Taraval n'en avoit que trois à Sainte-Rose, quoique cette mission n'eût été fondée que depuis peu. Il n'y en avoit qu'un à la Paz. Deux métifs invalides de la Nouvelle-Espagne composoient toute la garnison de San-Jago, & il n'y en avoit point à Saint-Joseph de Cabo. Ils se servirent d'un stratagême pour lever cet obstacle; & au com-

mencement de Septembre, ayant rencontré un ſoldat de la garde du père Taraval, ils tombèrent ſur lui à l'improviſte & le tuèrent. Quelques-uns vinrent trouver le père, & lui dirent qu'il y avoit un ſoldat qui s'étoit trouvé mal dans le bois, & qu'il le prioit de venir le confeſſer, ou d'envoyer quelques ſoldats pour le tranſporter. Ils s'acquittèrent de ce meſſage d'une maniere ſi groſſière, & d'un air ſi confus, que le Père qui avoit déja reçu quelque intelligence vague de la conſpiration, comprit d'abord ce qu'ils avoient fait, & découvrit à force de les queſtionner, qu'ils avoient deſſein de tuer le père & les ſoldats, en diviſant leurs forces & en l'éloignant de de ſes Indiens. Il refuſa donc d'y aller & d'y envoyer un ſecond ſoldat; & auſſitôt après, il apprit qu'ils avoient égorgé le premier. Ils tuèrent quelques jours après à la Paz Don Manuel André Romero, ſans qu'on en ſçût rien. Ces ſuccès augmentèrent l'inſolence des conſpirateurs au point qu'on ne douta plus de la révolte, ſur-tout dans le territoire de San-Jago. Cependant

les Missionnaires qui étoient accoutumés à ces sortes d'accidents dans les nouvelles missions, n'en furent point allarmés. Vers ce tems là, un soldat de Lorette vint à la mission de Saint-Joseph del Cabo, pour servir de garde au pere Tamaral, & en même tems pour le saigner & le soigner dans une maladie dangereuse que ses travaux & ses fatigues lui avoient attirée. Ce soldat avoit apperçu quelques signes de rebellion dans le territoire de Saint-Jago, & les vit confirmés par d'autres dans celui de Saint-Joseph. Il en avertit le père Tamaral, & lui dit avec beaucoup de résolution, que le danger étoit trop grand pour rester plus long-temps dans cet endroit, & qu'il se chargeoit de le conduire sain & sauf à la Paz. Le père plein de cette intrépidité naturelle à un natif de Séville, s'efforça de dissiper ses craintes; mais il lui répondit qu'il n'étoit pas d'humeur de périr : & voyant qu'il ne vouloit pas suivre son conseil, il le laissa & prit le chemin de la Paz. Lorsqu'il fut à quelque distance de la Place, il tira un coup de fusil, comme on avoit cou-

tume de le pratiquer, mais on n'y répondit point. Là-deſſus, il s'en fut au Preſbytère, & appella tout haut le ſoldat de garde ; on ne lui répondit point non plus, & ne trouva aucun Indien à qui il pût en demander des nouvelles : mais en entrant dans la maiſon, il apperçut quelques traces de ſang, il trouva le porte-manteau vide, & les meubles & les utenſiles briſés & répandus ça & là ſur le plancher. Jugeant par ces ſignes évidents, que le ſoldat Romero avoit été aſſaſſiné, il s'enfuit à la miſſion de Notre-Dame des Douleurs, qui étoit à plus de ſoixante lieues de-là.

Il avertit le père Guillen qui en étoit le ſupérieur, du déſaſtre dont il avoit été témoin, & du danger que couroient les autres Miſſionnaires. Le père ne fut point ſurpris de cette nouvelle, quelques communautés de ſa miſſion ayant été attaquées par un parti de rebelles, qui avoient emmené par force pluſieurs Indiens. Mais ſur l'avis que lui donna le ſoldat, il envoya des meſſagers aux trois pères, pour leur dire de ſe retirer chez lui.

Il reçut auſſitôt des lettres du père Carranco, par leſquelles il lui marquoit qu'on venoit de découvrir un complot chez les Pericues, & le prioit de lui faire ſavoir ſes ordres. Le père Guillen lui répondit de ſe rendre à la Paz, & y envoya en même tems un canot monté de dix-ſept Indiens d'une fidélité à toute épreuve. Mais les lettres ne lui furent point rendues, les rebelles s'étant emparés de tous les paſſages ; & quand même il les auroit reçues, les ordres fuſſent arrivés trop tard. Sur ces entrefaites, le père Carranco envoya un corps de chrétiens qu'il croyoit lui être attachés, au P. Tamaral, à la miſſion de Saint-Joſeph, l'avertiſſant du complot qu'on tramoit, & le priant, vu qu'il étoit ſeul & ſans ſauve-garde, de ſe rendre à ſa miſſion, pour qu'ils puſſent conſulter enſemble ſur les meſures qu'il convenoit de prendre dans cette conjoncture critique. Le père Tamaral lui fit répondre qu'il ne s'étoit point apperçu de ce qu'il lui marquoit dans ſa miſſion ; qu'il attribuoit ces craintes, partie à la timidité de ceux qui en avoient apporté la nou-

velle, & partie aux ruſes de l'ennemi commun, qui vouloit troubler & interrompre les travaux des Miſſionnaires; qu'il ſe confioit en Dieu, qu'il deſiroit ſervir ſoit vivant ou mort : mais qu'il ne ſe croyoit pas digne du martyre, ni dans des circonſtances aſſez dangereuſes pour devoir abandonner ſa miſſion; d'autant plus que dans les derniers troubles, ſes Indiens lui avoient donné des preuves évidentes de leur fidélité. On trouva dans la ſuite cette lettre parmi les débris des effets du père Carranco. Le père Tamaral reſta donc ſeul dans ſa miſſion, ayant renvoyé les Indiens qu'on lui avoit envoyé de San-Jago. Ceux-ci, à leur retour, tombèrent parmi quelques partis des rebelles, qui leur demandèrent d'où ils venoient & qui les avoit envoyés? Ils répondirent qu'ils avoient été par ordre du père Carranco chez le père Tamaral, pour l'amener à San-Jago : car le père, ajoutèrent-ils, ſçait déja le deſſein que vous avez de les tuer, & c'eſt le garçon qu'il a chez lui, qui les en a avertis. L'intention des rebelles étoit de tuer

d'abord le père Tamaral, qui se trouvoit sans défense, & de passer ensuite aux autres missions, dans l'espoir d'exterminer tous les pères qui étoient dans la péninsule. Mais ayant appris que le père Carranco étoit instruit de leur dessein, ils changèrent de mesures, & commencèrent par lui, afin qu'il ne pût point leur échapper, ni envoyer chercher des soldats. C'est ce qu'ils dirent ouvertement aux chrétiens de San-Jago, lesquels après quelques sollicitations mêlées de menaces contre la fidélité qu'ils devoient à Dieu & aux Missionnaires, se joignirent aux rebelles, & se rendirent avec eux à San-Jago, pour ôter la vie à leur bienfaiteur.

Ils arrivèrent au siége de la mission le vendredi premier d'Octobre, entre six & sept heures du matin, au moment que le père Carranco achevoit de dire la Messe, & se retiroit dans sa chambre pour vaquer à quelques dévotions. La première chose qu'ils demandèrent fut, si les deux métifs qui servoient de gardes au père, étoient au village. On leur dit qu'ils venoient

d'en ſortir pour aller chercher deux bêtes pour l'entretien ordinaire des miſſions, des cathécumènes, des enfans, des viellards, &c. Cependant, les conſpirateurs étrangers, qui craignoient le père, quoique ſeul, ſe tinrent à quelque diſtance de la maiſon, tandis que quelques-uns de leurs meſſagers qui étoient habitans de la miſſion, s'y rendirent ſous prétexte de rendre compte au père de leur conduite. Ils le trouvèrent à genoux; il ſe leva lorſqu'il les vit entrer, & les reçut avec beaucoup d'amitié. Il parut ſurpris de ce que le père Tamaral n'étoit point avec eux, & leur demanda s'ils avoient quelque lettre à lui remettre; ils lui répondirent que oui, & la lui donnèrent. Il commençoit à la lire, lorſque les rebelles entrèrent tout-à-coup dans la maiſon: deux tombèrent ſur lui, le ſaiſirent & le traînèrent entre l'Egliſe & le Preſbytère, le tenant par ſa robe, tandis que les autres le perçoient avec des flèches. Cependant le père faiſoit au ciel les prières les plus ferventes, offrant à Dieu ſa vie en ſacrifice pour

l'expiation de ses pechés & de ceux de ses Indiens. Lorsque ces infâmes poltrons virent qu'ils n'avoient plus rien à craindre, ils achevèrent de le tuer à coup de bâtons & de pierres. Sur ces entrefaites, un d'entr'eux ayant jetté les yeux sur la maison, & voyant le petit Indien qui le servoit, qui pleuroit & se lamentoit en voyant le mauvais traitement qu'ils faisoient à son cher maître, lui dit, pourquoi cries-tu? va-t-en maintenant lui dire ce qui se passe dans les communautés. Un autre ajouta: puisqu'il aime le père, il est juste qu'il aille lui tenir compagnie. Ils le prirent par les pieds, lui brisèrent la tête contre la muraille & sur le plancher; & après qu'il fut mort, ils furent le jetter dans l'endroit où les autres continuoient d'assouvir leur rage sur le cadavre du vénérable Carranco.

Le bruit de ces procédés violents ameuta les Indiens de tout sexe & de tout âge. Quelques-uns blamèrent beaucoup cette inhumanité, mais ils n'osèrent aller à son secours, d'autant plus qu'ils apperçurent parmi ces

meurtriers quelques-uns des principaux de la miſſion qu'on avoit choiſi pour eſcorter le père Tamaral, à ſon départ de Saint-Joſeph. Les Indiens ſont ſi inconſtans & ſi volages, que ceux qui le matin avoient aſſiſté à l'Office avec le père, ne témoignèrent pas moins de fureur & d'animoſité que les autres; ſi bien que tandis que quelques-uns entaſſoient du bois pour le bruler, d'autres traînèrent ſon corps ſanglant & tout défiguré vers le bucher, quoiqu'ils y apperçuſſent encore quelques ſignes de vie. Ils le dépouillèrent de ſes habits, bien moins pour en profiter que pour ſe venger par les inſultes exécrables qu'ils lui firent, de la liberté avec laquelle il avoit blâmé leurs appétits brutaux. Je paſſe ſous ſilence les énormités affreuſes qu'ils exercèrent ſur ſon cadavre, de même que les railleries abominables auxquelles ils ſe livrèrent avant de le jetter dans le feu. J'obſerverai ſeulement qu'ils firent voir par leur barbarie & leurs inſultes brutales, que le grand objet de leur rage & de leur malignité étoit la doctrine que le père

venoit d'introduire, laquelle recommande ſur toutes choſes la chaſteté & la modération. Ce fut ainſi qu'au milieu des huées, des outrages & des imprécations, les corps de Laurent Carranco & du petit garçon qui le ſervoit, furent jettés dans le feu. Ils pillèrent enſuite la maiſon & l'Egliſe; ils gardèrent les hardes & les meubles qui pouvoient leur ſervir, & brulèrent tout le reſte. Ils n'épargnèrent ni le Crucifix, ni les tableaux, ni les ſtatues des Saints, ni l'autel, ni le calice, ni le miſſel, ni les ornemens ſacrés; tout fut jetté au feu par un effet de leur haine pour la religion. Pendant que les Indiens brûloient ainſi les corps & les ornemens de l'Egliſe, les deux domeſtiques du père arrivèrent avec les deux bêtes qu'ils étoient allé chercher: mais ſans autres armes que leurs couteaux. Les Indiens les entourèrent auſſitôt, leur ordonnèrent de mettre pied à terre, & de les tuer, quoiqu'ils fuſſent peu en état de le faire; mais il fallut obéir. Ils ne ſe furent pas plutôt acquittés de cet office, que les Indiens firent

pleuvoir ſur eux une grêle de flèches, & les jettèrent à demi-morts dans le même feu.

Après avoir exercé ces cruautés à San-Jago, les meurtriers ſe rendirent à la miſſion de Saint-Joſeph du cap Saint-Lucas, mais en plus grand nombre que lorſqu'ils furent à San-Jago, parce qu'ils l'attaquèrent à l'improviſte, au lieu que dans cette occaſion, outre ceux qui vinrent les trouver à San-Jago, quantité d'autres accoururent à eux de toute part. Cette troupe infernale arriva chez le père, le ſamedi troiſième d'Octobre, à huit heures du matin, jour de la Fête de Notre-Dame du Roſaire. Il étoit tranquillement aſſis dans ſa chambre, ſans ſe méfier d'une pareille violence, lorſqu'un parti de Californiens rebelles, composé des Indiens même de ſa miſſion, entra chez lui, & lui demanda quelque choſe qu'il ſavoit bien qu'il lui refuſeroit, pour avoir un prétexte de lui chercher querelle. Le père reconnut auſſitôt à leur déſordre & aux armes qu'ils portoient, l'exécrable intention qu'ils avoient. Reſtez, leur dit-il, mes en-

fans

ſans, avec beaucoup de douceur; il y a ici de quoi vous contenter tous. Voyant qu'ils n'avoient aucun prétexte de le quereller, ſans avoir recours à d'autre artifice, les Indiens de San-Jago qui avoient arrêté le père Carranco, ſaiſirent le père Tamaral, le trainèrent par les pieds hors de ſa maiſon & le percèrent de pluſieurs coups de flèches. Les autres étant accourus, jugèrent qu'il valoit mieux l'égorger avec un de ces coûteaux dont il leur avoit fait préſent; de maniere que ceux qui peu auparavant n'avoient pas eu le courage de tuer deux bêtes ſans défenſe, enflâmés par l'eſprit ſanguinaire de cruauté, égorgèrent leur paſteur, qui s'efforçoit par toutes ſortes de bienfaits de les ramener dans le chemin de la vertu. Il ſe recommanda lui & ſon troupeau au bon Paſteur de l'eſpèce humaine, invoquant ſon Nom juſqu'au dernier ſoupir. Cette cruelle action fut ſuivie des mêmes inſultes abominables qu'ils avoient exercées à San-Jago, avec cette différence que la Fête dura plus longtemps à Saint-Joſeph, parce qu'il s'y trouvoit une multitude de gens

de tout âge ; & que n'avant plus rien à craindre des deux Miſſionnaires, ils eurent la liberté de ſe livrer à toutes les infamies dont ils avoient coutume de célébrer leurs victoires dans le tems de leur infidélité.

Ce fut à ce délai que le père Sigiſmond Taraval, Miſſionnaire de Sainte-Roſe, qui ſe trouvoit alors au village de tous les Saints, fut redevable de ſa vie. Pendant qu'ils égorgeoient & brûloient le père Carranco & ſon valet, un jeune garçon de ce village qui avoit été témoin de ce ſpectacle, retourna à Todos-Santos, pendant que les rebelles alloient à Saint-Joſeph. Il raconta à un vieux Indien tout ce qui s'étoit paſſé ; ſur quoi il s'en fut avec lui chez le père Taraval ; & lui ayant fait répéter toute l'hiſtoire, il ajouta : « Prenez garde à vous, père, car ils viendront bientôt vous tuer ; nous ſommes hors d'état de vous défendre : mais ſi vous voulez, je vous conduirai dans cette île où vous ſerez en ſûreté. » Peu de tems après, quelques Indiens de Sainte-Roſe qui s'étoient trouvés préſents à la mort du

père Tamaral à Saint-Joſeph, vinrent avertir le Miſſionnaire qu'ils avoient envoyés des meſſagers à ceux de leurs adhérents de la Paz, qui avoient tué le ſoldat Romero, pour leur dire d'expédier le père Taraval & ſon domeſtique. Ce meſſage fut l'effet de la poltronnerie des rebelles qui craignant les armes à feu, étoient bien aiſes que leurs camarades attaquaſſent les autres Miſſionnaires. Là-deſſus, le pere Taraval crut qu'il étoit de ſon devoir de ſauver ſa vie & celle de ſes gardes. Il prit les ornemens de l'Autel, & la nuit du 4 d'Octobre, il ſe retira à la Paz à l'inſçu de l'ennemi; où ayant encore pris les ornemens & les vaſes ſacrés de la miſſion, il ſe rendit à bord de la chaloupe que le père viſiteur Guillen avoit envoyée lorſqu'il reçut la lettre du père Carranco, & fit voîle pour l'île du Saint-Eſprit. Il arriva auſſitôt après une autre chaloupe de Lorette avec des ſoldats & des proviſions: ce qui mit le pere Taraval en état de ſe rendre à la miſſion de Notre-Dame des Douleurs, pour prévenir leurs deſſeins ſur cet établiſſement, & en même tems

pour prendre les mesures nécessaires pour rétablir la tranquillité dans les missions du midi. Le tems leur ayant été favorable, le père Taraval & sa compagnie arrivèrent heureusement à Notre-Dame des Douleurs, où ils trouvèrent le père Guillen accablé de chagrin à l'occasion de ces cruautés. Il n'avoit appris que la mort du père Carranco; mais sa douleur n'eut plus de bornes, lorsqu'il sçut le meurtre du père Tamaral, & la ruine totale des quatre missions de San-Jago, de Saint-Joseph, de Sainte-Rose & du Pilar de la Paz. Ils concertèrent ensemble sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans ces circonstances critiques. Mais pendant ces conférences, les Pericues & les Coras se postèrent depuis Saint-Joseph del Cabo jusqu'au village de Tous-les-Saints, pour arrêter le père Taraval, ceux de la Paz n'ayant point trempé dans la révolte. Ayant appris qu'il s'étoit sauvé, ils tournèrent toute leur rage contre les Indiens du voisinage; & tombant sur eux à l'improviste, tuèrent vingt-sept chrétiens & obligèrent les autres à

prendre la fuite. Ces violences furent ſuivies de querelles qui dégénerèrent en une guerre civile, & les communautés s'attaquèrent les unes les autres avec toute la fureur & l'acharnement qu'on doit attendre de ces peuples barbares & ſauvages.



SECTION XX.

Tous les Missionnaires se méfiant des Indiens du nord, se retirent à Lorette. Exemple remarquable de la fidélité des Yaquis. Mesures prises par les Pères pour pacifier les Indiens méridionaux. Malheur qui arrive au galion des Philippines. Le gouverneur de Cinaloa se rend dans la Californie. Mort du père Julien de Mayorga. Les Pericues s'appaisent, & l'on établit une nouvelle garnison à Saint-Lucas.

SUR le premier avis que l'on eut de ces événemens tragiques, le père Guillen comme supérieur de la Californie, écrivit aux autres supérieurs de la Californie, de même qu'au Viceroi Don Jean Antonio Bizarron, pour que l'on prévînt la ruine des autres missions, au cas que les Indiens du nord suivissent l'exemple de ceux du midi; que l'on prît des mesures pour réparer les maux qu'ils avoient faits, & que l'on s'opposât aux rava-

ges des Pericues rebelles. Mais Son Excellence ne crut pas que la révolte des Indiens, le meurtre des Missionnaires, la ruine de quatre missions & le danger dont les soldats & les Missionnaires des autres établissemens étoient menacés, valussent la peine que l'on se mît en frais pour la Californie. Le 8 de Décembre de la même année 1734, il répondit au père visiteur Guillen, « Que sentant le danger auquel les missions étoient exposées & l'importance dont elles étoient pour la religion & le Roi, il concourroit avec plaisir aux mesures que les Pères jugeroient à propos de prendre, & les appuieroit de tout son pouvoir auprès de Sa Majesté: ajoutant que s'il pouvoit obtenir un ordre pour cet effet, il tâcheroit de le faire éxécuter dans toute son étendue. » Ces bonnes dispositions ne procuroient aucun secours dans la circonstance où l'on se trouvoit. Cependant la rebellion augmenta, & l'on apperçut quelques signes de trouble dans le territoire de la mission de Notre-Dame des Douleurs. Au premier

avis qu'on en eut, le Capitaine qui étoit dans les miſſions méridionales y accourut avec quelques ſoldats ; il y trouva le père Taraval qui l'informa du déſaſtre qui venoit d'arriver, de la ruine des miſſions & de l'inſolence des Indiens. Comme il n'étoit pas prudent d'hazarder une poignée d'hommes contre un ſi grand nombre d'Indiens enflés de leurs ſuccès, d'autant plus qu'il n'y avoit pas beaucoup à compter ſur les Californiens, il jugea à propos de s'arrêter à la miſſion de Notre-Dame des Douleurs, pour contenir les Indiens de ce diſtrict, faire face aux rebelles, & leur couper toute communication avec les autres nations ; pour que le feu ne ſe répandît point parmi les nations du nord, juſqu'à ce qu'on eût reçu du ſecours du gouvernement du Mexique : mais on l'attendit en vain.

Cependant la connoiſſance de ce qui venoit de ſe paſſer au midi, ſe répandit ſucceſſivement dans toute l'étendue de la conquête ; & la nouvelle ayant paſſé d'une communauté à l'autre, malgré la différence des langues,

les

les Indiens de Saint-Ignace apprirent ce qui étoit arrivé au cap Saint-Lucas, quoiqu'ils en fussent éloignés de plus de 300 lieues. Cette nouvelle enflamma les passions vicieuses de quantité de gens, qui lassés du nouveau genre de vie qu'on leur avoit fait embrasser, firent courir quantité de faux bruits sur le compte des Pères, qui avoient aboli leurs anciens usages; ajoutant que puisque les Indiens du midi avoient été en état de les détruire, eux qui étoient en plus grand nombre & plus belliqueux, en viendroient plus aisément à bout. Ces murmures séditieux se firent pareillement entendre dans les autres missions. Il est vrai qu'ils firent peu d'impression sur les principaux Indiens, & qu'ils furent assez honnêtes gens pour en avertir les Missionnaires; mais ils les prièrent en même tems de leur envoyer un renfort de soldats, les leurs étant extrêmement découragés. En effet, indépendamment du meurtre de leurs camarades qui les avoit intimidés, le bruit couroit à Lorette que la Californie entiere alloit se soulever. Le

père Guillen ne se trouvant point en état de leur envoyer une garde suffisante, écrivit au commencement de l'année 1735 à tous les Missionnaires, & leur ordonna en vertu de son autorité, de quitter leurs missions & de se retirer à Lorette, pour que leurs vies fussent en sûreté sous la protection de la garnison. Ils obéirent à cet ordre sans que les Indiens s'en apperçussent, & se rendirent successivement à Lorette, selon le tems où ils reçurent ces lettres. Il est certain que cet ordre du Supérieur sauva la vie des Missionnaires; car le feu de la rebellion se répandit avec tant de rapidité parmi ces barbares stupides, quoique plus intelligens & mieux disposés que les Pericues, que s'ils ne s'étoient retirés à tems, la Californie eût été perdue pour toujours.

Les Missionnaires s'étant donc retirés à Lorette, & les missions du nord se trouvant abandonnées, le père Guillen fit de nouveau savoir au Mexique l'état déplorable où se trouvoient les missions de la Californie, & le danger imminent qui les menaçoit de toutes

parts. Le père Bravo, Miſſionnaire de Lorette, envoya la barque à la rivière Yaqui avec des lettres pour le Gouverneur & les Miſſionnaires Jéſuites, pour les avertir du danger où ils étoient, & les prier de leur envoyer ſoixante guerriers Indiens & quelques perſonnes expérimentées, avec des armes à feu, qui puſſent défendre leurs vies, vu l'impoſſibilité où ils étoient de ſoumettre les Indiens, en cas que les nations du nord, celles du milieu & celles du midi ſe joigniſſent enſemble. Ces avis arrivèrent au Mexique le 13 Avril de la même année ; & quoique le Provincial de la Nouvelle-Eſpagne remît immédiatement les lettres au Viceroi, & lui préſentât deux mémoires pour l'engager à prendre les meſures néceſſaires dans cette conjoncture critique, on ne fit rien du tout. Cela l'obligea à avoir recours à Sa Majeſté, à laquelle il écrivit par un vaiſſeau européen, qui étoit prêt à faire voile. En conſéquence, le père Gaſpar Rodero, ci-devant Provincial au Mexique, & dans ce tems-là agent général à la Cour de Madrid pour les provinces des Indes,

communiqua l'affaire à Sa Majesté. Mais sur ces entrefaites la Providence permit que l'on trouvât parmi des sauvages qui ne faisoient que d'embrasser le christianisme, un secours qu'on devoit naturellement se promettre d'une nation policée. La nation des Yaquis, qui nous avoit toujours donné des preuves de sa fidélité, ne démentit point son caractère dans cette conjoncture. Car elle n'eut pas plutôt avis de ce qui se passoit, que plus de cinq cent guerriers se rendirent en armes sur la riviere, dans le dessein de s'embarquer pour la Californie. Comme la belandre n'étoit pas assez grande pour transporter un si grand nombre d'hommes, ils choisirent parmi eux soixante soldats; & les autres qui vouloient aussi avoir part à l'expédition, leur donnèrent leurs arcs & leurs flèches, pour qu'ils pussent armer les Indiens de la péninsule qui étoient demeurés fidèles. La belandre mit sur le champ à la voile, & fut les débarquer vers Lorette, d'où ils se rendirent à Notre-Dame des Douleurs, où ils trouvèrent le Capitaine de la garnison. Ils ne

furent pas plutôt arrivés, que la tranquillité du nord fut rétablie par une action remarquable de ces nouveaux chrétiens.

Leurs chefs n'eurent pas plutôt appris la retraite des Missionnaires, des interprètes & des soldats, & qu'ils avoient emportés les ornemens & les meubles des Eglises, qu'ils en parurent sensiblement touchés, & se donnèrent rendez-vous à Lorette par divers messages qu'ils s'envoyèrent réciproquement. Ils partirent ensuite, quelques-uns d'entr'eux portans sur leurs épaules les croix des missions de Saint-Ignace, de Notre-Dame de Guadeloupe, & de Sainte-Rosalie; & se rendirent ainsi en procession à la garnison, où ils prièrent les Pères en répandant un torrent de larmes, qu'après les avoir batisés & instruits dans la religion chrétienne, ils ne les laissassent point périr & retourner à leurs premiers crimes : leur desir sincère étant de vivre & de mourir chrétiens. Ils ajoutèrent qu'il n'étoit pas juste que la nation entiere souffrît de la faute de quelques particuliers; d'autant plus

qu'ils avoient deſſein de châtier les coupables, de protéger les Pères & de les eſcorter juſqu'à la garniſon; & qu'au cas qu'ils ne vouluſſent point y retourner, ils vouloient s'établir à Lorette, étant réſolus de ne point vivre ſans eux. On fut touché de leurs raiſons auſſi bien que des marques de repentir & de ſincérité dont ils les accompagnèrent; mais on les retint quelques jours, tant pour leur donner le tems de ſe repoſer, que pour éprouver s'ils ne cachoient point quelque trahiſon ſous le manteau de la piété. Les Pères ne voyant aucune raiſon de ſe méfier d'eux, retournèrent à leurs miſſions reſpectives, où ils furent reçus avec des témoignages de joie inexprimables. On châtia légérement les plus coupables, ſeulement pour contenter les autres, & l'on en bannit quatre qui appartenoient à la miſſion de Saint-Ignace, pour un tems limité: afin que dans une conjoncture auſſi critique, il ne reſtât aucune étincelle qui pût rallumer le feu de la rebellion.

Les Yaquis auxiliaires ayant joint le Capitaine, les ſoldats & les Califor-

niens qui étoient demeurés fidèles, on ordonna que comme cette miſſion n'étoit point encore appaiſée, on y laiſſeroit une garde ſuffiſante, & que les autres ſe rendroient à la baie de la Paz pour y former un camp & entretenir une communication ouverte par mer pour les vivres & les munitions, & faire de-là des courſes vers le midi. En conſéquence, on fit les préparatifs néceſſaires pour y tranſporter cette petite armée, partie par mer avec les proviſions, & partie par terre avec les beſtiaux. Ceux qui s'étoient embarqués arrivèrent les premiers, débarquèrent en bon ordre, ſe poſtèrent avantageuſement, & obſervèrent la diſcipline la plus exacte, dont bien leur prit; car les Indiens les attaquèrent pluſieurs nuits de ſuite avec un courage extraordinaire : de manière qu'il y eut pluſieurs perſonnes bleſſées de part & d'autre. Sur ces entrefaites, les rebelles voyant arriver le corps qui venoit par terre, qui étoit en partie composé de cavalerie, ils en furent ſi intimidés qu'ils n'osèrent plus ſe montrer. Il y eut même des

Indiens qui se présentèrent en qualité d'amis, protestant qu'ils avoient toujours été fidèles, & que comme tels, ils avoient essuyé bien de mauvais traitemens de la part des rebelles. Ils ajoutèrent que leur insolence s'étoit accrue à l'occasion du malheur qui venoit d'arriver au galion des Philippines.

Don Géronymo Montero étant arrivé à Manille à son retour d'Acapulco, & s'étant beaucoup loué de la réception qu'on lui avoit faite au cap Saint-Lucas, on donna ordre au galion d'y toucher dorenavant, en observant les signaux dont on conviendroit avec les Missionnaires. Le galion arriva heureusement au cap, quoique plusieurs de ses gens fussent malades du scorbut; mais n'appercevant aucun signal, & ne voyant paroître personne sur la côte, on fit partir la pinasse avec treize hommes, pour donner avis au Père de la mission voisine de son arrivée. Ils furent surpris en arrivant sur la côte, que personne ne vînt les recevoir; & quoique naturellement parlant, ils eussent dû se méfier, ils débarquèrent sans prendre aucune pré-

caution : & après avoir laiſſé quelques-uns de leurs camarades pour garder la pinaſſe, ils furent chercher le village qu'ils ſavoient n'être pas loin de-là. Ils donnèrent dans une embuſcade, & furent tous tués à coup de flèches : après quoi les Indiens ayant couru au bâteau, ils ſurprirent leurs camardes & s'en défirent de la même manière. Le Capitaine ſurpris de ne point voir revenir la pinaſſe, & craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, détacha la chaloupe avec un nombre de gens armés. Ils la trouvèrent environnée d'un eſſain d'Indiens qui la dépeçoient pour en tirer le fer. Outrés de cette conduite, & plus encore de la mort de leurs camarades, les matelots & les ſoldats ſautèrent à terre, attaquèrent les Indiens, en bleſſèrent quelques-uns, en tuèrent un ou deux & firent quatre priſonniers qu'ils conduiſirent ſur le bord. Le Capitaine les mit ſous la garde d'un maître d'armes, pour les faire juger par le Viceroi ; & ſans prendre ni eau ni rafraîchiſſement, malgré le beſoin qu'il en avoit, il leva l'ancre & fit voile pour

Acapulco. La nouvelle de ce malheur s'étant répandue dans le Mexique, on convint de la néceſſité qu'il y avoit de ſecourir les miſſions de la Californie, indépendamment des motifs d'humanité qui engageoient à le faire.

Le Viceroi prit quelques meſures pour ſoutenir cette conquête chancelante, & écrivit au Gouverneur de Cinaloa de ſe rendre dans la Californie avec un corps de troupes, pour punir les chefs de la révolte & intimider les autres : mais il ajouta en même tems, qu'encore qu'il dût agir de concert avec le capitaine & les ſoldats de la garniſon, il ne prétendoit point qu'il leur fût ſubordonné, ni encore moins aux Miſſionnaires. Là-deſſus, le Gouverneur écrivit à Lorette qu'on lui envoyât la belandre de la miſſion à Cinaloa, & qu'on ſuſpendît toute hoſtilité à la Paz. Dans ces entrefaites, les ſoldats & les Indiens confédérés firent quelques incurſions dans le pays, mais avec peu de ſuccès, n'ayant preſque rencontré perſonne avec qui ils puſſent meſurer leurs armes, les Indiens s'étant enfuis & cachés dans les caver-

nes & parmi les rochers. Le père Guillen ayant reçu la lettre du Gouverneur, fit dire au Capitaine de retourner à la miſſion de Notre-Dame des Douleurs, & de s'y tenir ſur la défenſive ; & fit partir en même tems la belandre pour aller chercher le Gouverneur de Cinaloa & ſes troupes. Celui-ci fut reçu à Lorette avec tous les honneurs qu'on devoit à ſon rang, & avec beaucoup de joie & de politeſſe de la part des Miſſionnaires. Mais il leur ſignifia auſſitôt qu'il venoit dans l'intention de ſervir contre les Californiens, conformément aux préjugés dont on étoit alors imbu à Mexico ; & qu'il étoit peu diſpoſé à écouter les avis des Pères, quoiqu'ils connuſſent mieux que lui le pays & le caractère des peuples qui l'habitent. En conſéquence, il tenta de les réduire par les voies qui lui parurent les plus convenables ; mais après avoir paſſé deux ans dans le pays avec différens ſuccès, il fut enfin obligé d'avouer à ſa honte, que les meſures qu'il avoit priſes ne valoient rien. Le père Julien de Mayorga mourut le 10 de Novembre 1736, dans un âge fort

avancé. Il avoit fondé en 1707 la miſſion de Saint-Joſeph de Commondu, & la gouverna en paix pendant plus de vingt-neuf ans; il n'eſt donc pas étonnant que les Indiens, les Pères & les ſoldats l'aimaſſent cordialement, à cauſe de ſes vertus & de ſes talens extraordinaires.

Auſſitôt après la mort de ce Père, le Gouverneur changea de conduite, & commenca à mettre en pratique le conſeil que les Miſſionnaires lui avoient d'abord donné; ſavoir, d'intimider les Indiens par quelque coup d'éclat, l'aſſurant qu'ils regarderoient enſuite ſa volonté comme une loi. Ils ajoutèrent que cette méthode étoit moins dangereuſe que la douceur, ou que de les attaquer par corps détachés; & que dès qu'il les auroit une fois intimidés, ils viendroient implorer ſa clémence, & l'en remercier avec la plus vive reconnoiſſance. Il fut donc chercher les Indiens, & eut le bonheur de les engager dans une action générale, dans laquelle ils furent entièrement défaits. Leur opiniâtreté & leur inſolence s'accrurent à un tel point dans les deux

premières années, qu'au lieu de se rendre ou de faire des propositions de paix, ils continuèrent leurs hostilités, jusqu'à ce que le gouverneur les forçât à une seconde bataille, dans laquelle ils ne se conduisirent pas mieux que dans la première. Ils se soumirent peu de tems après, & implorèrent sa clémence de la manière la plus soumise; mais le Gouverneur leur refusa leur pardon; sur quoi ils lui offrirent de lui livrer les chefs de la dernière révolte, qui avoient le plus de part au meurtre des Missionnaires & des soldats. Ils tinrent leurs paroles; mais par une clémence mal entendue, il se contenta de les bannir sur la côte de la Nouvelle-Espagne. La Justice divine la desapprouva, & ne permit point que cette révolte demeurât impunie: car les Indiens méprisant la foiblesse des soldats qui les gardoient, ayant voulu se rendre maîtres de la barque, les soldats furent obligés de faire feu sur eux, & les tuèrent presque tous. Les deux scélerats, qui avoient les premiers porté les mains sur les Pères, furent du nombre de ceux qui échap-

pèrent, mais ils firent tous deux une fin tragique. L'un fut tué la première année de son bannissement, & l'autre ayant voulu grimper sur un palmier, tomba parmi des rochers, se brisa tout le corps; & expira avec toute la méchanceté d'un apostat.

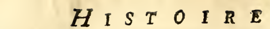
Sur ces entrefaites, Philippe V sur la représentation & la demande que lui firent les pères Pierre-Ignace Attramisano, & Bernard Lozano, agens pour la province de la Nouvelle-Espagne, fit expédier une nouvelle cédule au Viceroi, lui enjoignant expressément d'établir une nouvelle garnison dans la partie méridionale de la Californie, conformément aux instructions qu'il avoit envoyées quelques années auparavant au Marquis de Casa-Fuerte, pour que, sous sa protection on pût rétablir les missions qui avoient été détruites, & protéger le christianisme: l'autorisant en même tems à prendre toutes les mesures qu'il jugeroit pouvoir contribuer à l'avancement de la conquête. Le Gouverneur de Cinaloa eut ordre, en conséquence, d'établir une nouvelle garnison à la

baie de la Paz ; mais dans la ſuite, lorſqu'on vint à ſentir l'importance dont il étoit d'avoir un port pour le galion des Philippines, on jugea qu'il valoit mieux l'établir au cap Saint-Lucas. On ordonna pareillement que les ſoldats de la garniſon ne ſeroient point choiſis par les Pères, & ne dépendroient d'eux en aucune façon ; & en outre qu'ils ne ſeroient point ſubordonnés au Capitaine de la garniſon de Lorette, mais ſeulement au Viceroi. La perſonne que le Gouverneur nomma pour capitaine, fut Don Bernard-Rodrigue Lorenzo, fils du capitaine vétérant de la garniſon de Lorette, Don Etienne-Rodrigue Lorenzo, lequel étant né & ayant été élevé dans la Californie ſous les yeux de ſon digne père, poſſédoit cette piété, cette prudence, ce courage & cette connoiſſance du pays qui dans ce tems-là étoit particulièrement requiſe dans le capitaine de cette garniſon. Il avoit ſous lui trente ſoldats ; il en plaça d'abord dix au nouveau camp de Saint-Joſeph del Cabo ; dix à la miſſion de la Paz, & dix à celle de Saint-

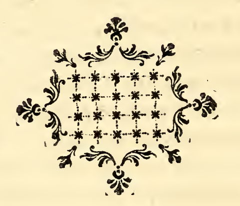
Jago de los Coras. Mais ſur le ſoupçon qu'on eut qu'il déféroit trop aux ordres des Pères, on le dépoſa peu de tems après, & l'on nomma en ſa place Don Pedro Alvarez de Acevedo. L'agent de la Californie au Mexique, proteſta contre cette indépendance, comme contraire aux ordres du Roi, leſquels portoient qu'on ne changeroit rien au gouvernement de cette péninſule. Cette proteſtation n'apporta aucun changement aux ordres du Vice-roi, qui avoit été l'auteur du dernier réglement. Son Excellence fit cependant une augmentation de cinq ſoldats à l'ancienne garniſon de Lorette : au moyen de quoi elle ſe trouva auſſi forte que celle qu'on venoit d'établir au cap Saint-Lucas. Il voulut en même tems que le capitaine & les ſoldats fuſſent entierement indépendans des Pères ; & en leur permettant de les eſcorter en cas de beſoin, il ne permit ni au ſupérieur ni au viſiteur de la Californie d'exercer aucune autorité ſur eux, ni qu'ils ſe mêlaſſent d'enrôler, de renvoyer, ni de payer les officiers, les ouvriers, les ſoldats,

ni

ni les matelots : au moyen de quoi les Pères furent déchargés de ce ſoin pendant huit mois. Mais cette indépendance occaſionna les plus grands déſordres. On abandonna les Pères dans leurs miſſions, leurs viſites & leurs expéditions ; on négligea la diſcipline militaire, on opprima les nationaux pour les obliger à pêcher des perles, & l'on commit une infinité de violences ſur pluſieurs particuliers de la Nouvelle-Eſpagne. En un mot, on commit tant de déſordres dans la Californie, tout y étoit dans une ſi grande confuſion, que peu s'en fallut qu'on ne perdît entierement le pays, par la faute des garniſons qu'on avoit établies pour ſa ſûreté ; & ſi les Californiens ne ſe révoltèrent point contre les Pères, ils en furent redevables à la Providence. Ces procédés irréguliers occaſionnèrent tant de plaintes, que le Viceroi fut obligé de changer de ſentiment, & que ſe conformant au plan de ſes prédéceſſeurs, il congédia le capitaine de la garniſon du cap Saint-Lucas, qui avoit été nommé par le Gouverneur de Cinaloa ; & ordonna



qu'elle ne feroit commandée que par un lieutenant fubordonné au capitaine de Lorette : que lui & fes foldats dépendroient à l'avenir du père Vifiteur, & que tout feroit rétabli fur l'ancien pied.



SECTION XXI.

Rétabliſſement de la miſſion du midi. Excellentes meſures priſes par Sa Majeſté Philippe V. pour l'avancement de la conquête. Ferdinand VI, les ratifie toute leur étendue.

AUSSITOT après que les Pericues ou Uchities, les Guaicuros & les Coras eurent été ſoumis par le zèle & le courage du Gouverneur de Cinaloa, & que l'on eut établi la nouvelle garniſon de Saint-Lucas, la Société nomma des nouveaux Miſſionaires pour raſſembler les membres diſperſès de leurs Egliſes, ſur-tout dans les diſtricts qui avoient eté teints du ſang des deux fidèles Miſſionnaires, pour fonder & régler les quatre miſſions du Pilar dans la baie de la Paz, de Sainte-Roſe dans celle de Las-Palmas, de Saint-Joſeph près du cap Saint-Lucas, & de San-Jago de los Coras. Le père Antoine Tempis fut envoyé dans la

dernière, & fit tant par ses travaux infatiguables, qu'il rassembla les Indiens, & les gouverna jusqu'à sa mort avec une assiduité exemplaire. C'étoit une personne d'une vertu solide, uniforme & sublime, qui cultiva fidèlement la vigne de son maître.

Le Viceroi par ses lettres du 23 d'Avril 1735, & du 10 d'Avril 1737, informa Sa Majesté Philippe V de la révolte des Indiens, & des suites qu'elle avoit eues. La Société elle-même se vit dans la nécessité d'importuner Sa Majesté sur le même sujet, & de la conjurer de sauver une mission qu'elle avoit jusqu'alors honorée de sa protection royale. Ces lettres ptoduisirent un très-bon effet.

Le rétablissement des missions que les Indiens avoient ruinées, exigeoit des dépenses auxquelles le produit de leurs terres, ni le revenu de leurs fonds ne pouvoient suffire; & en outre elles avoient été épuisées par les charges extraordinaires qu'avoit occasionnées la révolte dont on vient de parler. Cependant malgré ces difficultés, on vint à bout de rétablir les

affaires de la Californie. Philippe V ayant appris ce qui s'étoit passé, ordonna non seulement d'établir une nouvelle garnison, mais signa encore le 2 d'Avril 1743, un ordre qui portoit que les dépenses occasionnées par la révolte seroient prises sur le trésor royal; & enfin, que le Conseil des Indes prendroit les mesures les plus efficaces pour réduire entièrement la Californie. Ce systême, de même que les mesures nécessaires pour son exécution furent adoptées avec beaucoup de zèle par Don Joseph Carvaral de Lancastre, pour lors président dudit Conseil, secrétaire d'Etat & chevalier de la Toison d'or, lequel fit sur le champ examiner les mémoires qu'on avoit envoyés en Cour au sujet de la Californie. Il sentit aussitôt l'importance de cette conquête, les difficultés qui la retardoient, & les mesures qu'il convenoit de prendre pour la faire réussir. Il n'en resta pas là, & engagea Sa Majesté à expédier les ordres les plus positifs pour les mettre en exécution. En conséquence, on envoya le 13 de Novembre 1744, un

ordre au Comte de Fuen-Clara, Viceroi du Mexique, avec des lettres pour différens Particuliers, pour avoir des nouvelles informations ſur différens points importans ; ſur quoi le père Chriſtophe Eſcobar de Llamas, provincial du Mexique, envoya une relation circonſtanciée de ce qui s'étoit paſſé, datée du 30 de Novembre 1745, laquelle arriva à Madrid auſſitôt après l'avénement de Sa Majeſté Ferdinand VI au trône d'Eſpagne, le 9 de Juin 1746. Ce Prince, qui avoit hérité du zèle & de la magnanimité de ſon glorieux père, ſur le rapport de ſon Conſeil, appuyé du Marquis de la Enſenada, pour lors ſecrétaire d'Etat & des Indes, expédia une nouvelle cédule plus ample que la première, & adreſſée au Viceroi de la Nouvelle-Eſpagne, que je vais inſérer ici, comme un monument illuſtre des intentions auguſtes & du zèle ardent de ces deux Monarques ; de la prudence, de la pénétration & de la ſageſſe de leur Conſeil ; de la connoiſſance, de la prudence, de la piété, de l'activité & des grandes vues de leurs Miniſtres.

LE ROI.

Don Juan Francisco de Guemes & Horcasita, Lieutenant général de mes armées, Viceroi, gouverneur & capitaine général des provinces de la Nouvelle-Espagne, & président de mon audience royale résident dans la ville de Mexico : On envoya le 13 de Novembre 1734, à votre prédécesseur dans ces emplois, le comte de Fuen-Clara, un ordre conçu en ces termes :

LE ROI.

« Comte de Fuen-Clara, mon » cousin, chevalier de l'Ordre de » la Toison d'or, gentil-homme de » ma chambre, gouverneur & capi- » taine général des provinces de mon » royaume de la Nouvelle-Espagne, » & président de mon audience royale, » résident dans ma ville de Mexico. » L'archevêque Viceroi votre prédé- » cesseur dans ces emplois, m'ayant » par une lettre du 23 d'Avril 1735, » & par une autre du 10 du même » mois 1737, envoyé un détail de

» ce qui s'eſt paſſé dans la révolte des
» Indiens des nations appelées *Pericues*
» & *Guaicura* dans la province de
» Californie, des meſures qu'on a priſes
» & des dépenſes qu'on a faites pour
» les ſoumettre & les faire rentrer dans
» la tranquillité où elles ſe trouvent
» actuellement par la bonne conduite
» du gouverneur de Cinaloa. Ces Mé-
» moires ont été préſentés à mon Con-
» ſeil des Indes pour en délibérer,
» enſemble avec l'origine, les progrès
» & l'état préſent de la conquête ſpi-
» rituelle & temporelle de ladite pro-
» vince de Californie; & ayant, à la re-
» quête du père Attamirano de la So-
» ciété de Jeſus, & agent général
» pour ſes provinces dans les Indes,
» & particulièrement des miſſions de
» ſon Ordre dans la Californie, ap-
» prouvé les meſures qu'on a priſes &
» les dépenſes qu'on a faites pour les
» réduire, comme je vous l'ai ſignifié
» dans ma lettre du 2 d'Avril de l'an-
» née dernière, on a jugé à propos,
» en attendant les mémoires & les
» inſtructions relatives à ces lettres,
» qu'on attend journellement de la
Californie

» Californie, de délibérer dans mon
» susdit Conseil sur les mesures qu'il
» convient de prendre pour l'entier ac-
» complissement de la réduction & de
» la conquête en question : laquelle a
» été tentée depuis l'année 1523, pre-
» mierement par Don Ferdinand Cor-
» tez, marquis del Valle, premier vi-
» ceroi de ces provinces ; & depuis,
» par quelques-uns de ses successeurs
» & par divers particuliers en diffé-
» rens tems. Et quoiqu'il en ait coû-
» té de grandes sommes à mon trésor
» royal, cependant cette entreprise
» n'a jamais eu d'effet, à cause des mal-
» heurs qu'on a éprouvés, & des dif-
» ficultés insurmontables qu'on a ren-
» contrées, quoiqu'on fût porté à cette
» conquête par l'appat flatteur de la
» pêche des perles. Sur le rapport qui
» m'a encore été fait de la docilité des
» naturels du pays, & de l'inclination
» qu'ils ont d'embrasser notre sainte
» religion, & un genre de vie civilisé
» ainsi que l'ont confirmé les mission-
» naires Jésuites, entr'autres les pères
» Jean Marie de Salva-Tierra & Eu-
» sèbe François Kino, dans l'année

» 1698, & plus particulièrement le
» père François Piccolo dans l'année
» 1716 : lesquels m'ont représenté que
» par le zèle infatiguable des religieux
» de la Société de Jesus, les seuls qui
» se soient dévoués à ce service recom-
» mendable, & à l'aide des contribu-
» tions des fidèles, ces missions & ces
» conversions étoient déja fort avan-
» cées ; j'ai fourni de mon trésor royal
» un subside annuel de 13000 piastres
» depuis l'année 1703, dans la vue
» principalement de défrayer les dé-
» penses d'un corps de soldats pour
» les missions, & payer les officiers &
» l'équipage de la barque destinée
» à transporter les Missionnaires de la
» côte de Cinaloa dans la Californie :
» sur quoi mondit Conseil des Indes
» ayant revu & examiné avec la plus
» grande diligence & la plus exacte
» ponctualité les différens articles rela-
» tifs à ce chef, de même que les rap-
» ports des auditeurs, en présence du
» susdit père Pierre-Ignace Attamirano
» & autres personnes judicieuses de
» cet Ordre, & versées dans ces con-
» versions: Ouï le rapport de mon Sol-

» liciteur ſur le tout, on m'a repréſenté
» dans mon Conſeil du 12 de Mai de
» cette année, qu'il étoit de la der-
» nière importance que l'on prît im-
» médiatement les meſures les plus
» efficaces pour faire rentrer ladite pro-
» vince de Californie dans le ſein de
» l'Egliſe, & ſous ma domination : que
» cette entrepriſe avantageuſe, quoi-
» que vigoureuſement appuyée du zèle
» catholique de mes glorieux prédé-
» ceſſeurs, & par les vicerois de ces
» provinces, avoit ſi ſouvent échoué,
» qu'on n'étoit pas maître d'un pied
» de terre dans cette vaſte contrée,
» & que pour y réuſſir plus efficace-
» ment, il falloit établir pour baſe fon-
» damentale de cette conquête la con-
» verſion des Indiens à notre ſainte
» religion, en la confiant aux miſſio-
» naires Jéſuites, qui ont fait de ſi
» grands progrès parmi eux & parmi
» toutes les nations infidelles dont ils
» ont pris la conduite dans toute l'é-
» tendue de l'Amérique; & en outre
» fonder dans tous les ports que l'on
» rencontreroit dans les contrées voi-
» ſines, une colonie eſpagnole avec un

» fort & une garnifon, & dans le cen-
» tre de chaque province, une ville
» efpagnole pour tenir en bride les
» Indiens & fervir de retraite aux Mif-
» fionnaires en cas de révolte. Et com-
» me le tranfport des familles de ce
» royaume dans ces colonies efpagnoles
» occafionneroit bien des difficultés &
» des dépenfes, indépendamment du
» befoin qu'on peut en avoir pour
» d'autres établiffemens, on a trouvé
» à propos que ces émigrations fe fif-
» fent de la ville de Mexico & des
» provinces voifines; fur quoi nous at-
» tendons les rapports & les informa-
» tions que nous avons demandés pour
» nous déterminer là-deffus. Le Con-
» feil m'a encore repréfenté que pour
» réduire plus promptement les Indiens
» des Californies, il feroit à propos
» que les miffionnaires Jéfuites en-
» traffent dans la province du côté op-
» pofé à celui par lequel y font entrés
» ceux qui s'y trouvent actuellement,
» c'eft-à-dire, par la partie du nord
» où cette province confine avec le
» continent; vu qu'on a découvert,
» & qu'on affure que la province de

» Californie n'eſt point une île, com-
» on le croit communément, mais une
» terre ferme, qui confine du côté du
» nord avec celle du Nouveau-Mexi-
» que : car au moyen de ces meſures,
» les peuples qui l'habitent ſe trouve-
» roient enfermés ou comme iſolés,
» ſans aucun paſſage ou communica-
» tion dans les terres des autres ſau-
» vages Indiens ; au moyen de quoi,
» les Miſſionnaires s'avançant le long
» de leurs différens départemens vers
» le centre du pays, on abrégeroit
» beaucoup la réduction totale de
» la province. Mais pour exécuter
» ce projet, on croit qu'il eſt d'une
» grande conſéquence qu'il y ait deux
» Miſſionnaires dans les miſſions de
» tous les départemens d'Indiens qu'on
» a déja réduits, & qu'il eſt abſolu-
» ment néceſſaire de pouſſer la con-
» quête dans les contrées contiguës aux
» Indiens qu'on n'a pas encore ſoumis,
» vu qu'indépendamment des avanta-
» ges communs à tous, un des Miſſio-
» naires venant à paſſer dans les terri-
» toires des Infidèles pour les conver-
» tir, les cantons habités ne ſeroient

» point privés des instructions nécessaires, & auroient toujours chez eux » une personne intelligente & en état » de veiller sur tous les mouvemens » qui tendent à la trahison ou à la révolte, ce qu'on auroit toujours à » craindre, si ces peuples étoient abandonnés à eux-mêmes.

» Il convient encore d'établir sur » toutes les frontières des pays qu'on » a réduits, une garde de soldats tant » pour la sûreté des Missionnaires & » des Indiens, que pour escorter les » Missionnaires dans les territoires des » Infidèles, lesquels soient toujours » sous la direction des Religieux, & » n'agissent que par leurs ordres, de » peur que par des châtimens indiscrets » ou des courses imprudentes, ils n'alarment les Indiens. On espère par » cette méthode de faire de grands » progrès dans les districts où l'on a » établi des missions. On juge encore » à propos pour hâter la conquête de » cette province avec le secours des » missions, qu'on les étende vers le » midi, mais dans un sens opposé, » pour qu'elles se rencontrent avec

» celles du nord ; & pour que les me-
» sures susdites puissent aisément se pra-
» tiquer dans les missions du même
» ordre établies dans les montagnes
» des Pimas & dans la province de So-
» nora, on doublera les Missionnaires
» dans tous les districts convertis, qui
» confinent avec les Infidèles, en leur
» donnant la garde spécifiée ci-dessus.
» Au moyen de quoi les Missionnaires
» établis dans les montagnes des Pimas
» continuant à réduire les nations des
» Cacomaricopas & des Yumas, qui
» confinent avec la rivière du nord,
» qu'on appelle aussi *Colorado*, près de
» l'endroit où elle se jette dans le golfe
» de Californie : les Jésuites espèrent
» suivant les premières relations qu'ils
» qu'ils ont données, de trouver un
» accueil favorable chez ces nations,
» & fondant un village des Indiens con-
» vertis sur les bords du même Colora-
» do, ils pourront aisément passer sur
» l'autre côte de la Californie, où après
» avoir réduit les Hoabonomas & les
» Bajiopas, qui sont des peuples très-
» dociles & très-traitables, ils pour-
» ront y fonder un autre village pour

» assurer le passage des deux côtés de
» la rivière, & établir une communi-
» cation avec la terre ferme ; s'avan-
» çant de-là vers le midi, à travers la
» Californie, jusqu'aux anciennes mis-
» sions. Quant à la garde que l'on
» demande pour les Pimas monta-
» gnards, on juge que le détachement
» posté à Terrenate, ou l'autre qui
» est à Pitiqui suffiront, vu qu'il paroît
» par le rapport de Don Augustin de
» Vildosola, gouverneur de la pro-
» vince de Cinaloa, que tous les deux
» ne sont point nécessaires : cependant
» pour plus grande sûreté, on pourra
» faire passer le détachement de Pitiqui
» à Terrenate, & envoyer celui-ci aux
» missions des Pimas montagnards ; au
» moyen de quoi, on pourra fournir
» une garde convenable aux nouvelles
» & aux anciennes missions de la Ca-
» lifornie, sans qu'il en coûte davan-
» tage à mon trésor royal. Le même
» Conseil m'a encore représenté qu'en-
» core que les dépenses des Mission-
» naires ayent augmenté, on doit se
» souvenir que par une cédule de 1702
» on donna ordre d'assister les Missio-

» naires de la Californie dans tout ce
» qui pouvoit contribuer à leur ſou-
» lagement & aux progrès de l'ouvrage
» qu'ils avoient entrepris ; & par un
» autre de 1723, que les religieux
» actuellement en place, ou qui paſſe-
» roient dans la ſuite dans la Califor-
» nie, euſſent le même ſalaire que
» ceux de leur ordre, & fuſſent payés
» régulièrement & ponctuellement ;
» on ne les a point exécutés juſqu'ici,
» & que cependant ces miſſions n'ont
» occaſionné aucune dépenſe, & n'ont
» reçu ni appointement ni ſalaires :
» les quinze miſſions qui ſont actuel-
» ment dans la Californie s'étant ſou-
» tenues ſans qu'il m'en ait rien coûté,
» par les libéralités de pluſieurs parti-
» culiers, obtenues par le zèle & les
» bons offices des religieux de l'ordre.
» Comme donc les moyens qu'on pro-
» poſe ſont peu diſpendieux, eu égard
» à l'avantage prodigieux qui doit en
» réſulter, il convient que tous ces
» ordres ou tels autres qu'approuve-
» ront les Jéſuites, leſquels connoiſ-
» ſent mieux le pays, & deſquels j'at-
» tends de plus amples informations,

» ſoient exécutés ; & que dès à préſent
» même on leur fourniſſe de mon
» tréſor royal les ſommes néceſſaires
» pour l'exécution de cette entrepriſe,
» & que l'on augmente le nombre des
» miſſionnaires Jéſuites : étant néceſ-
» ſaire qu'il y en ait deux dans cha-
» que diſtrict conquis, qui confine
» avec les Indiens infidèles.

» Enfin, pour aſſurer la ſubor-
» dination, on remettra la paye des
» Soldats aux Miſſionnaires, pour
» qu'ils la reçoivent de leurs mains :
» Voulant, au cas qu'un ſoldat ſoit
» d'un caractère turbulent, ou ſe con-
» duiſe mal, que les Miſſionnaires
» puiſſent le renvoyer, & en prendre
» un autre à ſa place, vu que faute
» de ces précautions & de quelques
» autres, dont quelques habiles Miſ-
» ſionnaires m'ont inſtruit relative-
» ment à ces provinces, les ſoldats par
» leur mauvaiſe conduite, ont extrê-
» mement retardé la réduction des In-
» diens, qu'il eſt néceſſaire de tenir
» dans la crainte & le reſpect, pour
» les empêcher de tramer aucun com-

» plot, les traitant néanmoins avec
» douceur, pour dissiper leurs soup-
» çons & leur méfiance, leur faire
» gouter les instructions qu'on leur
» donne, & les civiliser.



SECTION XXII.

Préparatifs faits au Mexique en exécution des ordres du Roi. Tentatives pour pénétrer dans la province de Maqui. Le père Sedelmayer se rend sur les rivières Gila & Colorado. Reconnoissement de la Californie jusqu'à ces rivières. Expédition du père Coursai contre les Apaches. Dernières relations des missions de la Californie, de Sonora & de Pimeria jusqu'en 1752.

LES ordres que je viens de rapporter causèrent beaucoup de satisfaction à plusieurs habitans du Mexique, qui les regardèrent comme un témoignage authentique de la piété, de la prudence & de la magnanimité du Monarque, & de son attention pour le bien public.

J'ai déja observé que le père Eusèbe-François Kino fut reconnoître toute la contrée du nord entre la province de Sonora & les rivières Gila & Colorado, & la partie occidentale

du golfe de Californie, & qu'il trouva la côte entièrement peuplée d'Indiens la plûpart infidèles; qu'il lia amitié avec plusieurs nations de ces vastes contrées, à l'exception des Apaches: qu'il en forma des villages, qu'il bâtit des églises, qu'il batisa plusieurs milliers d'Indiens; qu'il en disposa un plus grand nombre à recevoir la foi, & qu'il demanda un renfort de Missionnaires pour cueillir la moisson qui étoit mûre pour la faulx de l'Evangile. On a vu encore que Philippe V pourvut à l'entretien de huit Missionnaires qui devoient être employés dans la province de Pimeria, & dans ceux de ses districts qui avoient déja été réduits par le père Kino; mais que par les obstacles qui ne sont que trop ordinaires au Mexique, lorsqu'il s'agit de dépenses de cette nature, on n'accorda des assignations que pour quatre Missionnaires. Après la mort du père Kino, arrivée en 1710, les progrès immenses que ce père avoit faits par son zèle infatiguable pour réduire ces nations, n'aboutirent à rien. Le père Jean-Antoine Baltasard, des

mémoires duquel je me ſuis ſervis dans la *troiſième Partie, Section V*, & dont je vais encore me ſervir, ſe plaignit du défaut de payement, dès l'année même qui ſuivit la mort du père Kino. Tout ce que le père apprit dans ſa viſite des miſſions de Sonora & de Pimeria, relativement à la matière que je traite, fut, que le père Auguſtin de Campos, Miſſionnaire de Saint-Ignace & compagnon du père Kino, lui ſurvécut vingt cinq ans, pendant leſquels il l'imita dans ſes travaux & ſon zèle pour ſa miſſion.

Dans l'année 1720, il arriva des nouveaux Miſſionnaires à la Conception de Caborca & à Tibutama, leſquels s'étant rendus chez les communautés de Saint-Edouard de Baipia, de Saint-Louis de Bacapa, & de Saint-Marcel dans les contrées du nord, trouvèrent une grande défection parmi les Indiens; les petites égliſes bâties par le père Kino ruinées, & la culture des plaines fertiles dans leſquelles ils avoient été inſtruits par cet homme admirable, entièrement négligée. Ces nations ſont connues

aujourd'hui ſous le nom de *Papagos*, ſans que j'aie pu en ſçavoir la raiſon. La dépravation étoit encore plus grande à Guebavi & à Saint-Xavier du Bac, aucun Miſſionnaire n'y ayant été depuis vingt ans. L'Evêque de Durango Don Benito Creſpo, viſita ce diocèſe immenſe avec des fatigues inconcevables; & s'appercevant qu'il manquoit d'ouvriers à Pimeria, & qu'il importoit extrêmement de réduire cette province, il pria Sa Majeſté d'y nommer trois Miſſionnaires de plus: ſur quoi elle donna les ordres néceſſaires pour cet effet. L'an 1731, trois Jéſuites s'y rendirent avec quantité de préſens que l'Evêque leur donna pour diſtribuer aux Indiens; au moyen de quoi, on forma dans la haute Pimeria ſept miſſions, dont voici les noms.

1. Notre Dame des Douleurs avec deux villages.

2. Saint-Ignace auſſi avec deux villages.

3. Tributama avec neuf villages.

4. Caborca avec quatre villages.

5. Suamca avec pluſieurs communautés.

6. Guebavi avec des fermes espagnoles & un nombre considérable d'Indiens.

7. Saint-Xavier du Baç avec quantité d'Indiens.

Le Marquis de Villa-Puente, qui mourut à son retour de Rome, au collége impérial de Madrid, dans le mois de Février 1739, laissa par son testament une somme pour fonder deux autres missions dans la province de Pimeria. Cependant elles n'étoient point encore fondées en 1749, faute de Jésuites dans la province du Mexique, la guerre ayant empêché qu'on n'y en envoyât de la Vieille-Espagne.

Tel étoit l'état de Pimeria sous les sept missions actuellement existantes, & les deux autres qu'on avoit dotées, lorsque dans l'année 1742 il arriva au Mexique un ordre de Philippe V, lequel enjoignoit au Viceroi de recommander à la Société la réduction de la province de Maqui, & de lui fournir du trésor royal tout ce qui seroit néceſſaire pour l'exécuter. Les Supérieurs de la Société euſſent bien voulu obéir aux ordres de Sa Majesté, mais

mais ils manquoient de sujets pour une expédition aussi scabreuse & aussi éloignée. La province de Maqui confine avecla partie du royaume du Nouveau-Mexique qui est au nord-ouest. Ses habitans avoient été entièrement convertis & réduits par le zèle des Franciscains ; mais ils apostasièrent en 1680, & après avoir massacré les personnes qui les instruisoient, ils se révoltèrent avec les autres Indiens du Nouveau-Mexique. Cependant les Pères vinrent à bout de rétablir la tranquillité & la religion dans ce royaume : mais malgré tous les soins qu'ils se donnèrent, ils ne purent vaincre l'opiniâtreté des Moquinos, lesquels pendant plusieurs années refusèrent l'offre qu'on leur fit d'aller chez eux. Mais l'espoir qu'on eut de les réduire, joint à l'importance dont il étoit d'assurer leNouveau-Mexique contre leurs invasions, fut cause qu'en 1723 on donna ordre au marquis de Casa-Fuerte de tenter de réduire les Maqui. Le Viceroi s'aboucha avec l'Evêque de Durango, lequel fut d'avis qu'on devoit confier cette entreprise difficile à la Société.

L'Evêque n'avoit point encore fait sa visite, & ne connoissoit par conséquent point le pays. Les Franciscains pouvoient y entrer du Nouveau-Mexique du côté de l'occident, sans autre obstacle que l'ignorance & la brutalité des Indiens. Mais les seuls endroits par où les Jésuites pouvoient y entrer étoient Sonora & la haute Pimeria. Il est vrai que Maqui est situé au nord des missions de Tibutama, Guebavi & autres de Pimeria; mais la distance entre Tibutama & la rivière Gila est de 80 lieues, & le pays qui est entre deux, est habité par des Indiens avec lesquels on avoit à la vérité fait la paix, mais dont la plûpart étoient des vrais infidèles. Viennent ensuite les Apaches, ennemis implacables des Espagnols & de tous les Indiens qui ont quelque liaison avec eux. Au-delà sont les Maqui, lesquels habitent un pays d'une vaste étendue mais montagneux. Les Jésuites ne pouvoient donc pénétrer directement dans cette province, & par conséquent l'expédition ne pouvoit se faire qu'à travers le pays des Sobaypuris, ou des

Pimas qu'on appelle aujourd'hui *Papagos*, lesquels s'étendent le long de la rivière Gila, jusqu'au pays des Cocomaricopas qui sont des infidèles, & continuellement en guerre avec les Nijoras, qu'ils vendent après qu'ils les ont faits prisonniers aux Pimas, & ceux-ci aux Espagnols. On doit encore se souvenir qu'indépendamment du grand nombre de missions que dirigeoient les Jésuites, dont la plûpart étoient sut les frontières des infidèles, le Viceroi marquis de Valero, les avoit chargé cinq ans auparavant, savoir, en 1718, de réduire la province de Nayarith, laquelle est enclavée dans la Sierra-Madre, & à deux cens lieues de la capitale du Mexique. Leurs travaux eurent un si heureux succès, que le chef de cette nation vint rendre hommage au Viceroi, orné du manteau, du thali, des bracelets, du collier, de la couronne de plumes, & des autres ornemens affectés aux anciens Rois de Chichimeca. Il ne convenoit donc point de différer une réduction aussi importante, de peur qu'ils ne changeassent d'avis, & qu'ils ne se révoltas-

ſent. Il eſt vrai que les Franciſcains furent auſſi employés aux miſſions de Junta de los Rios, qui ſont à deux cens & cinquante lieues au nord-eſt du Nouveau-Mexique, & qui venoient d'être fondées par le duc de Linares, viceroi du Mexique. Elles étoient également importantes, étant voiſines du Miſſiſſipi & de la Louiſiane. Ces obſtacles & pluſieurs autres que je paſſe ſous ſilence, ſuſpendirent les deſſeins qu'on avoit ſur Maqui. Mais ſur le nouvel ordre qu'on reçut en 1742 de réduire ce pays, on chargea le père Ignace Keler, miſſionnaire de Sainte-Marie Suamca, de tenter l'entrepriſe. Ce Père avoit été pluſieurs fois dans les années précédentes jusqu'à la rivière Gila, pour voir ſes néophites & pour entretenir l'amitié qu'il avoit liée avec les Indiens qui étoient ennemis des Apaches. Il partit au mois de Septembre 1743 de ſa miſſion avec une foible garde; un Juge eſpagnol dont il s'étoit attiré l'inimitié pour avoir protégé les Indiens, n'ayant pas voulu lui en donner une plus forte: ce qui fut cauſe que l'entrepriſe échoua. Le

Père arriva ſur la rivière Gila, & continua pendant pluſieurs jours ſa marche vers le nord, jusqu'à certaines communautés dont il ne connoiſſoit ni la langue ni les habitans. Les Indiens n'eurent point le courage de les attaquer dans le jour; mais ils tombèrent ſur eux à la faveur de l'obſcurité de la nuit, dans le deſſein de les piller, & ils eurent toutes les peines du monde à ſauver quelques chevaux pour faire leur retraite, & il y eut un ſoldat qui fut tué d'un coup de flèche. Le père vouloit cependant continuer ſa marche, mais les Indiens qui l'accompagnoient commençant à le laiſſer, il fut obligé de retourner à ſa miſſion. L'année ſuivante 1744, on donna ordre au père Jacob Sedelmayer, miſſionnaire de Tibutama, comme moins expoſé aux inſultes des barbares, de continuer cette découverte; on lui marqua de prendre des guides, d'envoyer des meſſages aux Moqui, & au cas qu'il y trouvât des Miſſionnaires françois, d'exhorter les habitans du pays à leur obéir & de ſe retirer; & s'il n'y en avoit point,

de reconnoître exactement le pays, d'en lever la carte, & de faire un journal de ſon voyage, mais ſans trop s'expoſer.

Le père partit de ſa miſſion dans le mois d'Octobre ; & après avoir fait quatre-vingt lieues, il arriva ſur la rivière Gila, où il trouva ſix mille Papagos & à peu près le même nombre de Pimas & de Cocomaricopas, qui habitoient dans différentes communautés. Comme il avoit déja lié amitié avec eux, il en fut très bien reçu. Il trouva chez eux pluſieurs haches & quantité de couteaux que le père Kino leur avoit diſtribués. Il leur fit part du deſſein qu'il avoit d'aller à Maqui ; ſur quoi ils lui offrirent de lui montrer le chemin & de l'accompagner. Mais bientôt après ils commencèrent à témoigner de la répugnance pour cette entrepriſe, & refuſèrent à la fin de s'en mêler. La vraie raiſon qui les obligea d'en agir ainſi, vint en partie de Tibutamas qu'il avoit amenés, & qui manquant de courage, n'étoient pas bien-aiſes de le ſuivre dans un voyage auſſi long ; & en partie des Cocoma-

ricopas, qui s'emparèrent des petits préſens qu'il avoit apportés pour les Nijoras & les Maquis. Ils craignirent encore que les Eſpagnols ne ſe liguaſſent avec ces deux nations : ce qui, en cas de guerre, les eût mis hors d'état de ſe défendre, étant ſitués entre deux ; outre que les Cocomaricopas étoient ſans ceſſe en guerre avec les Nijoras. Ajoutez à cela que les Maquis inſultoient quelquefois leurs frontières, quoique dans d'autres tems ils vinſſent les voir en qualité d'amis. Bien des gens trouveront peut-être ces précautions trop ſenſées pour des nations auſſi ſauvages ; mais il faut reconnoître en même tems qu'il n'y a point de nation qui n'ait ſa politique & ſes raiſons d'état & que les hommes ſe gouvernent bien ou mal, ſelon que leur eſprit eſt plus ou moins cultivé. Quoi qu'il en ſoit, le Père tenta toutes ſortes de moyens pour pourſuivre ſa marche, mais il rencontra par-tout des difficultés inſurmontables, à moins que d'agir à force ouverte, ce qui étoit contraire aux ordres qu'il avoit reçus, & incompatible avec ſa profeſſion.

Mais pour que ſon expédition ne fût point entièrement infructueuſe, du conſentement des Cocomaricopas, il reconnut exactement le pays qu'ils habitoient de part & d'autre de la Gila ; il pénétra dans l'intérieur des terres, & s'en retourna ſur le Rio Colorado, & dans le pays des Yumas qui étoient ennemis des Cocomaricopas, quoique ſuivant les apparences, ils fuſſent une branche de leur nation ; car les Interprètes qui accompagnoient les Pères entendoient parfaitement leur langue. Je n'ai pu avoir ni la relation originale du voyage du père Sedelmayer, ni la carte qui l'accompagnoit. Elles m'euſſent été fort utiles pour la compoſition de la carte qui eſt à la tête de cet ouvrage : mais on en trouve la ſubſtance dans le Théatre de l'Amérique, & parmi les papiers du père Baltaſard, dont j'ai parlé ci-deſſus, dont le fonds eſt le même, ayant été écrits par des gens qui avoient eu ces mémoires, & qui en ont fait un très-bon uſage. Il conſte par les uns & les autres que les Apaches habitent près de la ſource de la Gila, & qu'à quel-

que

que diſtance au-deſſous, cette rivière ſe joint avec l'Azul que l'on croit ſortir des montagnes & qui arroſe la contrée agréable & fertile des Nijoras, juſqu'à ſon confluent avec la Gila. A douze lieues de-là vers le nord-eſt, eſt la rivière de l'Aſſomption, qu'on a découverte depuis peu, laquelle eſt composée de deux rivières; ſavoir, le Salado & le Verde, qui dans leur cours vers la Gila arroſent une plaine agréable & fertile, habitée par les Cocomaricopas, leſquels ſont ſéparés des Pimas par un déſert, quoiqu'ils leur ſoient unis par les liens du ſang. Leur royaume eſt borné à l'occident par un pays déſert & montagneux, qui confine avec les communautés des Yumas, qui vivent le long du Rio-Colorado, mais au-deſſous du confluent avec la Gila. Les Cocomaricopas traverſent ce déſert pour ſe rendre ſur le Colorado, quoique le chemin ſoit plus court par leur confluent.

Ils conduiſirent le père Sedelmayer à travers ce déſert; mais il ne paroît pas qu'il ait vu le confluent de ces rivières, comme le fit le père Kino, qui

lui donna le nom de Saint-Denys. Il n'a point connu non plus les Achedomas, qui, ſuivant le père Kino, habitent ſur ſa rive oppoſée, au nord de ſa jonction avec le Colorado. Les Yumas, quoique leur idiome différe très peu de celui des Cocomaricopas qui habitent ſur la Gila, ſont leurs ennemis déclarés : mais il y a ſur la rive occidentale du Colorado quelques communautés de Cocomaricopas alliées avec celles de la Gila, leſquels habitent une vallée de trente-ſix lieues de long, fertile & agréable pendant l'eſpace de neuf lieues, laquelle produit des haricots, des citrouilles, des melons, & d'autres plantes potagères, par le ſoin qu'ils ont de l'arroſer. Ils virent dans cet endroit quelques Indiens qui traverſoient la rivière en bateaux avec leurs familles & des proviſions, dans leſquels il trouva la politeſſe & la libéralité que le père Kino leur attribue. Les Yumas parurent d'abord ſurpris de cette viſite, n'en ayant reçu aucune depuis le tems de ce Miſſionnaire. On comprit par ces relations, qu'en établiſſant ſept

à huit missions le long de la Gila, deux chez les Cocomaricopas du Colorado, une chez les Sobaypuris, & une autre à Saint-Ambroise de Busanio, conjointement avec celles qu'on avoit deja fondées dans la haute Pimeria, on pouvoit entièrement réduire les nations des Pimicas, des Papabotas ou Papagos.

Les Pères résolurent unanimement de tenter cette réduction, d'autant plus qu'elle ouvroit un passage chez les Maquis, & qu'elle servoit de barrière contre les hostilités continuelles des Apaches. En en conséquence, ils jugèrent à propos que le père Sedelmayer se rendît au Mexique, ce qu'il fit avec plaisir, quoique ce voyage fût de cinq cens lieues. Il eut le plaisir en arrivant dans cette capitale, de voir que le Provincial dressoit le rapport que Sa Majesté avoit demandé touchant les missions de Pimeria & de la Californie, & que ses sentimens & ses projets s'accordoient avec les siens, avant même de l'avoir entendu, mais plus encore lorsqu'il lui eut montré la solidité de ses propositions; par

l'expoſé qu'il lui fit des découvertes qu'il venoit de faire. Le Provincial, à l'aide des rapports qu'on lui avoit fait touchant la Californie, & des nouvelles qu'il reçut au ſujet de Pimeria, dreſſa ſon rapport avec toute la clarté poſſible & avec la candeur que méritoit l'intention du Monarque. Comme ce rapport ou ce mémoire entroit dans pluſieurs détails dont j'ai déja ſuffiſamment parlé, je me contenterai d'en donner ici un extrait.

Le Provincial obſerve d'abord qu'on ne peut fonder aucune colonie eſpagnole ſur la côte de la Californie, ni dans l'intérieur du pays, & que les Pères n'ont pu y réuſſir pendant l'eſpace de cinquante ans, à cauſe de la ſtérilité extrême du pays dont il décrit les qualités; & que dans la néceſſité où ils ſont de nourrir la plus grande partie des habitans, ils n'ont pas aſſez des productions de leurs terres, ni des contributions des miſſions qui ſont ſur la côte oppoſéé, ni de celles qu'on tire par les quatre rivières de Cinaloa; Que quoique le ſol de Monte-Rey & du cap Mendocino, ſoit plus

fertile, il feroit difficile de tenter la réduction du côté du nord, tant à cause de fa ftérilité, que du défaut de fujets; & que c'eft la raifon pour laquelle les quinze miffions, à commencer de celle de Saint-Ignace, confinant avec les pays des infidèles, n'ont point de ftation fixe. Que d'ailleurs les miffions ne peuvent trop s'éloigner de la garnifon, ni s'étendre le long de la côte occidentale de la mer, parce qu'elles ne pourroient recevoir aucun fecours, qu'après avoir préalablement réduit les nations qui font fur la côte orientale du golfe; & que pour cet effet, il étoit néceffaire de commencer par s'affurer le tranfport des provifions de la côte oppofée de Caborca dans le continent de la Nouvelle-Efpagne, qu'on n'avoit jufqu'alors reconnue que très-fuperficiellement, & dont on n'avoit fondé ni les ports ni les criques. Il obferve encore que la côte eft fort efcarpée, qu'on n'y trouve prefque point d'eau, qu'elle eft habitée par les Seris & les Tepocas qu'on n'a point encore entièrement réduits; & que la ville de Caborca étant à vingt-

deux lieues dans le pays, il falloit une seconde barque, la première étant employée à transporter de Matanchel & d'Yaqui à Lorette & à la Paz, les appointemens, les provisions nécessaires pour la mission, & les productions de Cinaloa ; & que par conséquent, il n'étoit pas possible qu'on s'en servît à faire ce transport dans la partie intérieure du golfe qui est extrêmement orageuse. Il observe en troisième lieu, qu'il est nécessaire d'augmenter la garnison de Lorette, trente soldats ne suffisant point pour garder des établissemens aussi éloignés, la première mission que l'on devoit fonder se trouvant près de cinquante lieues au nord de Saint-Ignace ; que tout étoit possible au Roi, mais que cela l'engageroit à de grandes dépenses. Les choses étant telles qu'on vient de le dire, il veut qu'après avoir secouru la Californie, on réduise la haute Pimeria, comme une contrée de facile accès, unie, bien peuplée, & très-fertile entre le Gila & le Colorado. Car, comme la basse Californie ne peut subsister sans Cinaloa, de même la haute ne peut

ſe paſſer de Pimeria. Cette conquête faciliteroit celle de Maqui, au cas qu'elle ne réuſſit point du côté du Nouveau-Mexique, contiendroit les Apaches, ou du moins rendroit leur réduction plus aiſée. Pour cet effet, tout ce qu'il demandoit, eu égard à la Société, étoit qu'on lui accordât la démiſſion qu'elle avoit faite des vingt deux miſſions qui étoient dans le diocèſe de Durango, d'autant plus que les Indiens étoient parfaitement convertis & réduits en villages; que l'on augmentât le nombre des Jéſuites, tant pour pouvoir deſſervir les miſſions reſtantes, que pour doubler les Miſſionnaires ſur les frontières; que le père Général permît à quantité d'Européens qui deſiroient avec paſſion d'être employés aux miſſions, de paſſer dans la Californie; qu'il fît de nouveau reconnoître le golfe par les Jéſuites, pour s'aſſurer ſi la Californie étoit véritablement contiguë à la Nouvelle-Eſpagne, vu qu'on en doutoit au Mexique, quoique la choſe fût tenue pour certaine en Europe.

Le Père obſervoit que les miſſions

établies étant éloignées de près de ſix cens lieues du Mexique, les trois cens piaſtres qu'on leur avoit accordés ne ſuffiſoient pas, ſur-tout au commencement, vu qu'il en coûtoit la moitié de cette ſomme pour le tranſport des proviſions ; qu'on ne pouvoit point employer la garniſon de Pitqui dans l'expédition qu'on ſe propoſoit de faire ſur le Colorado : & qu'encore que les nations Yaqui & Maya fuſſent pour lors tranquilles, cependant, que comme les meſures qu'on avoit priſes pour les pacifier leur avoient déplu, il pouvoit fort bien ſe faire qu'elles ſe révoltaſſent de nouveau après que la garniſon ſeroit partie. Cette garniſon confine au midi avec les Yaquis, au nord avec les Seris & les Tepocas, qui ſont ou infidèles ou imparfaitement réduits ; & quoique le père Salva-Tierra les ait civiliſés, & que les Miſſionnaires en aient batiſé pluſieurs, ils ſont encore ſi jaloux de leur liberté & de leurs coutumes, que les Miſſionaires n'ont encore pu les leur faire oublier ; de ſorte qu'on ne peut les incorporer avec les miſſions qu'à force

ouverte. D'ailleurs la ſtérilité du pays & le défaut d'eau ne permettent point d'y établir des miſſions ; & par conſéquent, il faut que Sa Majeſté donne ordre à ſes miniſtres de les engager par des préſens à ſe rendre dans les villages ou dans une miſſion que l'on fondera dans quelque canton fertile. Mais il eſt impoſſible de ſavoir ſi l'on peut faire l'un ou l'autre ſans le ſecours d'une garniſon. La ſuppreſſion de la garniſon de Terrenate auroit encore des ſuites plus dangereuſes : car ſi malgré cette garniſon qui a été établie par le Viceroi comme chef de la conquête, les Apaches ont porté l'inſolence au point d'envahir la province de Sonora, que ne feroient-ils point ſi on laiſſoit cette province ſans défenſe, depuis le Colorado juſqu'à la garniſon de Coro de Guachi de Fronteras ? Cela étant, il convient que cette garniſon, qui juſqu'ici a été ambulante & ſans poſte fixe, réſide conſtamment chez les Sobaypuris, dans la miſſion de Sainte-Marie de Suamca, pour qu'on puiſſe inſtruire ces Indiens qui ſont en très-grand nombre,

les conduire contre les Apaches, & détacher, s'il le faut, douze ou quinze soldats pour protéger la mission de Saint-Xavier du Bac. Enfin le Provincial étoit d'avis que l'on établît une nouvelle garnison sur les bords de la rivière Gila, dans le territoire des Apaches, qui au lieu de cinquante soldats, fut composée de cent : étant nécessaire, vu qu'elle est dans leur pays & non sur nos frontières, qu'elle fût plus forte, afin qu'il restât quelques soldats dans la garnison pour faire le service & cultiver les terres, tandis que les autres iroient chez l'ennemi pour l'engager à la paix ou le chasser du pays. Au moyen de ces mesures, tous les domaines du Roi se trouveroient enfermés comme dans un cercle, on contiendroit les Apaches, on faciliteroit la réduction des territoires de Maqui, de même que celle du pays qui est entre deux; & l'on pousseroit la conquête jusqu'au Nouveau-Mexique; on mettroit à couvert les nations qui habitent le long de la Gila & du Colorado, les Sobaypuris, les Pilmas, les Papagos, les Cocomari-

copas & les Yumas ; on ouvriroit la porte au chriſtianiſme de l'autre côté de ces deux rivières : & ce qui n'eſt pas d'une moindre conſéquence, on frayeroit un paſſage par terre dans la Californie. Il eſt vrai que l'établiſſement de cette garniſon coûteroit plus que les moyens qu'on propoſe ; mais tout conſideré, on y gagneroit beaucoup, vu que dans peu de tems la plus grande partie des garniſons qui exiſtent actuellement deviendroit inutile, & qu'on pourroit par conſéquent les épargner : car cette garniſon ſeule feroit ce que toutes les autres enſemble ne peuvent faire, ainſi qu'on en eſt convaincu par l'expérience.

Tels furent les principaux articles du mémoire du Père, dont Sa Majeſté renvoya l'examen au Viceroi, avec ordre d'agir comme il jugeroit à propos. On trouvera ſans doute étrange qu'il ne diſe rien en faveur de la Californie ? mais il eſt bon d'obſerver, qu'en établiſſant une nouvelle miſſion ſur la côte du golfe dans le voiſinage du Colorado, & en la ſecondant comme il faut, ſur la côte oppoſée de

Caborca, on eût facilité la communication par terre entre les missions des deux côtes, de même que le commerce de la mission avec la côte de Caborca, pour en tirer des vivres; sans compter que cette communication des deux côtes du golfe, auroit contribué à réunir les peuples qui habitent sur ses bords, & qu'on eût reconnu par mer les divers canaux, les îles, les rochers, les bancs de sable, les basses & les passages dangereux de Sal-si-Puedes, & la plûpart des Seris & des Tepocas. On auroit civilisé les habitans, & on les eût disposé à rentrer dans la foi par le commerce qu'on auroit eu avec eux; & ils se seroient soumis au joug de l'Evangile, si au lieu de les chasser par force de leur côte, on eût lié un commerce régulier avec eux, ainsi que le desiroit le père Salva-Tierra, comme on peut le voir *Part. III. Sect. IX.* Ajoutez à cela que les Missionnaires du nord de la Californie, ayant une ou deux barques de plus, un plus grand nombre de soldats à leurs ordres, & pouvant recevoir leurs pro-

viſions en droiture de l'autre côte, ſans en attendre de Lorette, ce qui expoſe à des longs délais & à des grandes dépenſes, euſſent pû pénétrer par où ils auroient voulu, juſqu'au Rio-Colorado d'un côté, & au fameux port de Monte-Rey de l'autre. Enſuite de quoi, après qu'ils auroient réduit le pays qui eſt derrière eux, qui eſt-ce qui les eût empêchés d'établir à Monte-Rey, ou des Philippines, ou de la Nouvelle-Eſpagne, une colonie ou une garniſon nombreuſe ? Quelle facilité n'auroient pas eu les Miſſionnaires, les ſoldats & les habitans de la colonie, d'aller de-là au Rio Colorado ou à la Gila, dans le pays des Apaches, des Maquis, ou dans le Nouveau-Mexique ? Mais le Provincial ſe contenta de propoſer la conquête de Pimeria, comme la plus aiſée & la moins coûteuſe, encore qu'on dût en tirer moins d'avantages que de la ſimple colonie de Monte-Rey, & de la garniſon de cens ſoldats ſur la Gila, dans le pays des Apaches. C'eſt ainſi que penſoit l'illuſtre Don Martin Elizacoechea, Evêque de Mechoacan, qui

lorsqu'il occupoit le Siège de Durango, visita son diocèse avec des travaux infinis. Le père Jean-Antoine Baltasard qui avoit parcouru tout ce pays en qualité de visiteur, ajoute qu'en prenant les mesures qu'on vient de dire, outre les avantages susdits, on eût pu, ainsi que le desiroient les pères Kino & Sedelmayer, bâtir une ville dans ces contrées éloignées, laquelle eût cimenté ces conquêtes avec les autres domaines que Sa Majesté posséde. Car le pays est si fertile & rempli de tant de riches mines, que la garnison qu'on y auroit établie fût devenue en peu de tems une ville nombreuse, où chaque habitant eût été soldat. D'ailleurs, pourquoi les Apaches en voyant les différens avantages des établissemens qu'on avoit faits dans leur pays, n'auroient-ils pas accepté la paix, ainsi que l'avoient fait les Cochimies autrefois si brutaux & si outrageux, surtout si on les eût traité avec douceur & avec humanité ? Ajoutez à cela l'exemple des Espagnols, qui auroient été obligés de mener une vie vertueuse sous les yeux des Magistrats, sur-tout

si Sa Majesté eût fait des loix pour réprimer les vices & les abus qui auroient pû se glisser parmi eux.

Pendant que l'on envoyoit ces mémoires à Madrid, & que l'on attendoit au Mexique la résolution de Sa Majesté, le père provincial Escobar, fit tenir par le père Jean-Antoine Baltasard, visiteur général des missions, des lettres circulaires à tous les Missionnaires, par lesquelles on leur marquoit d'envoyer un état abrégé de leurs missions, de leur commencement, de leur progrès & de leur condition actuelle, pour qu'on pût l'envoyer à Sa Majesté. Il leur ordonnoit encore de reconnoître de nouveau par mer les côtes du golfe de Californie, & de pénétrer s'ils le pouvoient jusqu'à la rivière Gila. Les Missionnaires de la Californie dressèrent leurs rapports en conséquence; & c'est d'eux dont je me suis servis dans la compilation de cet ouvrage. J'ajouterai à ce que j'ai deja dit, que dans l'année 1745, les missions, les villages & les Missionnaires de cette péninsule étoient tels que je vais les décrire.

I. Notre-Dame de Lorette, au vingt-cinquième degré trente minutes; garnison royale, & lieu de débarquement. — Le Missionnaire, le père Gaspar de Truxillo.

II. Saint-Xavier. — Le père Michel del Barco. *Ses villages ou villes sont :*
1. Saint-Xavier, au vingt cinquième degré 30 minutes.
2. Sainte-Rosalie, 7 lieues à *l'ouest*
3. Saint-Michel, huit lieues *nord.*
4. Saint-Augustin, dix lieues *sud-est.*
5. Notre-Dame des Douleurs, deux lieues *est.*
6. Saint-Paul, 8 lieues *nord-ouest.*

III. Notre-Dame des Douleurs du sud, autrefois Saint-Jean-Baptiste Malibat ou Liqui. — Le père Clément Guillen. *Ses villages sont :*
1. Notre-Dame des Douleurs, au vingt-quatrième deg. trente min.
2. La Conception de N. D.
3. L'Incarnation du Verbe.
4. La Sainte-Trinité.
5. La Rédemption.
6. La Résurrection.

IV. Saint-Louis de Gonzague — Le P. Lambert Hotel. *Ses villages sont*

1. Saint

1. Saint-Louis de Gonzague, au vingt-cinquîème degré.
2. Saint-Jean Népomucène
3. Sainte-Marie Magdelaine, dans la baie du même nom.

V. Saint-Joſeph de Commondu — Sans Miſſionnaire, à cauſe de la mort du père François-Xavier Wagner, le 12 d'Octobre 1744. Déſervie *par-interim* par le père Druet. *Ses villages ſont :*

1. Saint-Joſeph, au vingt-cinq. deg.
2. Un autre village, une lieue à l'*oueſt.*
3. Un autre, ſept lieues *nord.*
4. Un autre, dix lieues *eſt*, ſur la côte.

VI. Sainte-Roſalie Mulege. — Le père Pierre-Marie Naſcimben. *Ses villages ſont :*

1. Sainte-Roſalie, au vingt-cinquième degré cinquante min.
2. La Sainte-Trinite, ſix lieues *ſud-ſud-eſt.*
3. Saint-Marc, huit lieues *nord.*

VII. L'Immaculée Conception — Le père Jacob Druet.

Village. L'Immaculée Conception, au vingt-ſixième degré.

Elle renferme ſix autres villages à 8 lieues de la Métropole, dont on ignore les noms.

VIII. Notre-Dame-de-Guadeloupe. — Le père Joſeph Ctaſteige. *Ses villages ſont :*

1. N. D.-de-Guadeloupe au vingt-ſeptième degré.
2. La Conception de Notre-Dame ſix lieues *ſud.*
3. Saint-Michel, ſix lieues *ſud-eſt.*
4. Saint-Pierre & Saint-Paul, huit lieues *eſt.*
5. Sainte-Marie, cinq lieues *nord.*

IX. Saint Ignace. — Le père Sébaſtien de Siſtiaga. *Ses villages ſont :*

1. Saint-Ignace, au vingt-huit. deg.
2. Saint Borgia, huit lieues.
3. Saint-Joachim, trois lieues.
4. Saint-Sabas, trois lieues.
5. Saint-Athanaſe, cinq lieues.
6. Sainte-Monique, ſept lieues.
7. Sainte-Marthe, onze lieues.
8. Sainte-Lucie, dix lieues.
9. Sainte-Nymphe, cinq lieues.

X. Notre-Dame des Douleurs du nord. — Le père Ferdinand Conſag.

Cette miſſion étoit réunie à celle de

Saint-Ignace, & déservie par les pères Siſtiaga & Conſag; il y avoit dans ſon diſtrict, qui eſt à trente lieues de Saint-Ignace, & par la latitude de 29 d. cinq cens & quarante-huit Indiens batiſés.

XI. Sainte-Marie-Magdeleine commencée au nord par le même père Conſag, lequel écrivit à ce ſujet au père Provincial Joſeph Barba; mais il ne put trouver de ſiége convenable, quoique les Indiens convertis fuſſent auſſi bien diſpoſés & auſſi réguliers que ceux de Saint Ignace.

XII. San-Jago-del-Sur. — Le père Antoine Tempis. *Ses villages ſont:*

1. San-Jago, au trente-troiſ. deg.
2. Le mouillage de Sainte-Marie de la Luz.
3. Le mouillage de Saint-Borgia.

XIII. Nueſtra-Sonora-del-Pilar-de la Paz. On n'envoya aucun état au Mexique de cette miſſion, non plus que des autres qui avoient été rétablies au midi, qui étoient:

XIV. Sainte-Roſe dans la baie de Las-Palmas.

XV. Saint-Joſeph du cap Saint-

Lucas, ſiège d'une garniſon royale.

XVI. Saint-Jean-Baptiſte commencée dans le nord. On deſiroit d'en fonder une ſeconde au nord, au village de Saint-Jean-Baptiſte ; & en conſéquence, le père Conſag fit pluſieurs voyages pour préparer les eſprits des Indiens : mais on manqua de fonds, de ſoldats & de Miſſionnaires.

Pendant qne le père Conſag étoit ainſi employé, il reçut ordre de ſe diſpoſer à aller reconnoître les côtes du golfe. On le choiſit à cauſe de ſes talens. Les difficultés étoient d'autant plus grandes, qu'il manquoit des choſes néceſſaires pour une pareille entrepriſe. Mais comme le Père l'obſerve, ce ſervice étoit ſi important, qu'il fallut tout ſurmonter. Les miſſions voyant que cette entrepriſe étoit également avantageuſe à la chrétienté & à Sa Majeſté, quoiqu'elles fuſſent alors dans la détreſſe, fournirent aux dépenſes qu'exigeoient les barques, les matelots, les proviſions & les autres choſes indiquées par ceux qui connoiſſoient le danger qu'il y a d'aller ſur mer, & de reconnoître des côtes habitées

par des ſauvages. On embarqua auſſi un certain nombre de Cochimies chrétiens, auxquels on fournit des habits & des armes. Les préparatifs finis, le père Conſag partit de Lorette avec Don Bernard Rodrigue la Larrea, fils du Capitaine Don Eſtevan Rodriguez Lorenzo, dont on a ſi ſouvent parlé dans cette hiſtoire; & étant arrivé ſur la côte de Saint-Charles par le vingt-huitième degré de latitude, il s'embarqua avec ſa ſuite ſur quatre chaloupes le 9 de Juin 1746. Le Capitaine ne l'accompagna point dans ce voyage, mais lui procura un canot, & prit toutes les meſures néceſſaires pour le faire réuſſir. On apprit peu de jours après, que les Indiens ſauvages de la côte avoient maſſacré le Père, les ſoldats, les matelots & les Indiens, & mis les chaloupes en pièces. Là-deſſus, le Capitaine voulut armer un canot & ſe rendre ſur la côte de Saint-Charles; mais les Pères ne voulurent point y conſentir que la nouvelle n'eût été confirmée, ſoupçonnant que ce n'étoit qu'une fiction des Indiens; & la choſe fut telle en effet.

Le père Consag escorté par ses soldats, fut reconnoître le pays jusqu'au Rio-Colorado, comme on peut le voir dans son *Journal original* qui est à la fin de cet ouvrage. Je l'ai rapporté pour contenter la curiosité du Lecteur & pour animer les autres à ces sortes d'entreprises, en leur montrant que ceux qui employent leurs talens pour le bien de la société, ne manquent jamais de recevoir les honneurs qu'ils méritent. On peut encore voir dans le Théatre de l'Amérique, l'extrait qu'on a fait de ce Journal; il est très-curieux. Tout ce que j'observerai à présent, ou plutôt que je répéterai, est qu'on se convainquit par ce voyage, à ne pouvoir en douter, que la Californie est une péninsule contiguë au continent de la Nouvelle-Espagne, & qu'à l'extrêmité du golfe, est le Rio-Colorado qui les sépare l'une de l'autre.

Pendant que la Société, pour obéir aux ordres du Roi, s'employoit à ces expéditions difficiles, le Viceroi prenoit de son côté d'autres mesures. On admit la démission des vingt-deux missions qui étoient dans le diocèse de

Durango, lesquelles n'étoient plus qu'un fardeau pour la Société, ne lui fournissant aucune occasion pour ce travail, qui consiste à répandre la doctrine de l'Evangile. La garnison ambulante de Terrenate fut fixée à Saint-Philippe de Jesus-Guevavi, suivant le Théatre dè l'Amérique, où il en est parlé sous ce nom, & où l'on suppose qu'elle fut érigée avant l'année 1748, qui est celle où l'on imprima cet ouvrage au Mexique. Guevavi est situé chez les Sobaypuris, dans une belle plaine, parfaitement bien arrosée, & abondante en bois & en pâturages; quoiqu'elle n'ait rien de remarquable à l'égard de ses autres productions, à une petite distance des Apaches, & à quelques lieues de la mission de Suamca, où le père Escobar vouloit qu'on l'établît. Cette garnison est composée d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un enseigne, d'un sergent & de quarante-sept soldats. Ce qui contribua le plus à hâter cette entreprise, fut la plainte générale de la province de Sonora, laquelle étoit dans des allarmes continuelles, à cause des dépré-

dations des Apaches ; & elles étoient ſi fréquentes depuis l'année 1740, & ſi manifeſtes, qu'on donne aujourd'hui le nom d'Apache à tout infidèle ou apoſtat qui agit en ennemi déclaré. Les Apaches dont il s'agit ici, ſont ceux qui ſont compris dans l'eſpace circulaire de terrein qui s'étend depuis la rivière Chigagua, par la garniſon de Janos-Fronteras, Anterrenate ou Guevavi, juſqu'à la Gila. Ils confinent au nord avec le Maqui & le Nouveau-Mexique, à l'orient avec la garniſon de Paſſo, & au midi avec la garniſon de Chigagua. C'eſt dans ce circuit de trois cens lieues que réſident les Apaches par petites communautés établies dans les vallées & les gorges des montagnes. Leur pays eſt de difficile accès à cauſe de l'âpreté des montagnes & de la diſette d'eau. Si l'on en croit le rapport de quelques priſonniers qu'on avoit rachetés, ils ſont extrêmement ſauvages & brutaux ; ils ont très-peu de terres cultivées, & leur pays n'eſt pas fort fertile. Ils ſont très cruels envers ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, & il y a parmi

parmi eux quantité d'apoſtats. Ils vont tout nuds, mais ils font leurs courſes avec des chevaux extrêmement vites, qu'ils ont volés dans d'autres cantons, & n'ont pour toute ſelle qu'une peau de bête - fauve. Ils font avec ces peaux des petites bottes ou des ſouliers d'une ſeule pièce, leſquels ſervent à reconnoître leurs piſtes lorſqu'ils s'enfuient. Ils attaquent leurs ennemis de loin & avec des grands cris, pour leur inſpirer la terreur; ils ont naturellement très peu de courage, mais le peu qu'ils en ont augmente au moindre ſuccès à un point inconçevable. Ils comptent plus ſur la ruſe que ſur la valeur; & lorſqu'ils ſont battus, ils ſe ſoumettent aux conditions les plus honteuſes: mais ils n'obſervent leurs traités, qu'autant que leurs intérêts le demandent. Sa Majeſté a ordonné qu'on leur accorde la paix, lorſqu'ils la demandent, & même qu'on la leur offre avant de les attaquer; mais ils regardent ce procédé généreux comme une marque de foibleſſe. Ils ſont armés d'arcs & de flèches, de

même que les autres Indiens. Ils n'ont d'autre objet dans leurs courſes, que de piller tout ce qu'ils trouvent, ſurtout les chevaux qu'ils montent, & dont ils font leur nourriture, étant très-friands de leur chair.

Ces peuples pendant l'eſpace de quatre-vingts ans ont été la terreur de la province de Sonora, n'y ayant aucun de ſes cantons qui ait été à couvert de leurs violences. Nos gens ont remporté de tems en tems quelques avantages ſur eux, mais ils n'ont rien décidé, l'action n'ayant point été générale. Dans les dernières années, l'inſolence de ces ſauvages eſt montée à ſon comble, à l'occaſion de quelques ſtratagêmes qui leur ont réuſſi par l'indolence & le peu d'union des Eſpagnols. Le capitaine Eſcalante, qui avoit ſervi en cette qualité dans la Californie, perdit la vie dans une de ces eſcarmouches : la même choſe arriva au dernier capitaine de la garniſon de Coro de Guache de Fronteras, Don Jean-Baptiſte de Auſa, fameux par ſa valeur & ſa conduite,

& sa mort fut suivie de celle d'un grand nombre de soldats. Les Apaches pénétrent dans la province par les passages les plus difficiles ; & après s'être chargés de butin, ils font quinze, dix-huit à vingt lieues dans une nuit. Il est également difficile & dangereux de les poursuivre dans leur montagnes ; & dans les pays de plaine ils n'ont point de route fixe. Lorsqu'on vient à pénétrer dans leur pays, ils en donnent avis à leurs camarades avec des feux ou de la fumée ; & à ces signaux, ils courent tous se cacher. Les dommages qu'ils ont causés, surtout depuis la mort du brave capitaine Ausa, dans les villages, les établissemens, les fermes, les pâturages, les bois & les mines passent toute expression ; de manière qu'on a été oblgé d'abandonner plusieurs mines extrêmement riches. Des vingt-quatre missions qu'ont les Jésuites dans les provinces de Sonora & de Pimeria, il y en a vingt d'exposées aux incursions des Apaches ; & tel est pareillement le sort de la paroisse de Nacosari, & d'une

partie de la garnifon de Saint-Jean-Baptifte, capitale de la province, les deux feules qui foient deffervies par des prêtres féculiers. De-là vient la difficulté de communiquer aux Indiens les inftructions dont ils ont befoin : car outre qu'ils ne font pas sûrs de refter toujours fixes dans les mêmes communautés, ils ne peuvent fe rendre fans danger aux fièges des miffions, ce qui oblige de fermer les yeux fur plufieurs de leurs irrégularités, & met les Miffionnaires dans l'impoffibilité de civilifer les communautés qu'ils ont converties à la foi, & de leur faire mener une vie conforme aux préceptes du chriftianifme.

L'an 1747, le Viceroi s'étant abouché avec le marquis d'Altamira, fecrétaire de la guerre, réfolut de porter un coup aux Apaches, dont ils ne puffent plus fe relever. Il donna ordre en conféquence, que chacune des des garnifons de la Nouvelle Bifcaye, de Paffo, du Nouveau-Mexique, de Janos, de Fronteras, de Terrenate ou Guevavi, envoyât trente foldats;

que l'on joignît à ce corps la milice espagnole & autant d'Indiens armés qu'on pourroit en trouver, & que tous entrassent à la fois dans le pays des Apaches, & fussent les chercher dans leurs repaires. Les Jésuites de Sonora non seulement encouragèrent les Indiens des missions à se joindre à cette expédition, mais leur fournirent encore des chevaux, des provisions & de l'argent. Cependant le Gouverneur du Nouveau-Mexique n'arriva point au tems marqué, ayant été obligé de tourner tout-à-coup ses armes contre quelques Indiens du voisinage dont on découvrit heureusement la conspiration, au moment qu'ils étoient sur le point de l'exécuter. Ceux qui étoient les plus éloignés, malgré la répugnance qu'ils avoient d'entrer seuls dans le pays ennemi, se joignirent & y pénétrèrent bien avant, sans rencontrer un seul Indien. Car les Apaches ayant eu avis de cette expédition, se tinrent si bien sur leur garde, qu'ils s'enfuirent à l'approche des troupes; & pendant que celles-ci rodoient dans le pays

ſans aucun ſuccès, ils tombèrent ſur la province de Sonora qui ſe trouvoit alors ſans défenſe, tuèrent, ſaccagèrent, pillèrent & détruiſirent tout ce qui tomba ſous leurs mains. Ce ne fut pas tout : les Indiens tâchèrent de pénétrer juſqu'à Maqui, mais le défaut de proviſions les obligea d'abandonner cette entrepriſe.

Ce fut ainſi qu'échoua l'expédition que l'on projettoit pour réduire les Apaches. Ces dépenſes furent perdues, les contributions de Sonora employées à des uſages étrangers, la province reſta ſans défenſe & plus expoſée que jamais, l'ennemi devint plus hardi, & nos gens ſe dégoutèrent d'entreprendre à l'avenir de pareilles expéditions. Cependant on fit en 1748 des nouveaux préparatifs pour une nouvelle campagne, & on ajouta aux ſoldats & à la milice eſpagnole trois cens Apatas, & le même nombre de Pimas que les Pères équipèrent du mieux quil leur fut poſſible. Les troupes ſe donnèrent rendez-vous à Coro de Guachi de Fronteras, où elles furent extrê-

mement incommodées par les pluies qui régnèrent dans les mois de Novembre & de Décembre, qui étoit le tems qu'elles devoient ſe mettre en marche. Elles viſitèrent les montagnes de Chigagua où les ſauvages ont coutume de ſe retirer ; mais loin d'y trouver aucun Apache, elles ne purent pas même découvrir des traces qui marquaſſent qu'ils y euſſent été, la fonte des neiges les ayant effacées. Ils rencontrèrent en s'en retournant, une communauté où ils tuèrent quelques ennemis & firent dix priſonniers. Voilà à quoi ſe réduiſit une expédition qui avoit fait tant de bruit dans l'Amérique. Cependant la Providence fit ce que toute la prudence humaine n'avoit pu faire. Quelques Apaches effraiés des préparatifs extraordinaires que faiſoient les Eſpagnols, ſe rendirent à la garniſon de Janos, pour demander la paix & la permiſſion de s'établir près de la miſſion. Sur ces entrefaites, il en vint d'autres à Fronteras dans la même intention, leſquels demandèrent que le Père voulût bien les inſ-

truire. Quoiqu'ils fussent en petit nombre, & qu'il y eût peu à compter sur eux, on les reçut cependant sans hésiter, afin qu'ils pussent engager les autres à suivre leur exemple.

Un mois avant la dernière expédition, savoir au mois d'Octobre 1748, le père Sedelmayer fit un autre voyage sur la Gila, & de-là dans le pays des Papagos & chez les Pimas, qui habitent cette rivière. Il se rendit de-là chez les Cocomaricopas, & ensuite chez les Yumas leurs ennemis, qui habitent sur la rive occidentale du Colorado : il retourna sur la rive orientale, qu'il parcourut jusqu'à quelque distance de son embouchure dans le golfe où il trouva d'autres communautés d'Yumas. Ces Indiens parurent surpris de voir le Père & les gardes qui l'accompagnoient, ne se souvenant plus du père Kino qui avoit été chez eux environ quarante ans auparavant. Ils avoient grande envie d'escamoter quelques provisions qu'il portoit avec lui, mais ils n'osèrent le faire. Le Père vouloit traverser la ri-

vière ; mais comme la rive occidentale étoit habitée par les Quiquimas qui ſont les ennemis des Yumas, ils furent fâchés de ce qu'il vouloit aller chez eux, & refuſèrent de le ſeconder. Ces difficultés jointes à d'autres qu'il eut à eſſuier d'une grande partie de ſon eſcorte, l'obligèrent de retourner à la miſſion de Tibutama.

Le Père ſe propoſoit d'y retourner dans le mois de Février 1748 : il attendoit pour faire ce voyage avec plus de ſûreté, le gouverneur de Sonora, pour concerter avec lui ſur les meſures qu'il falloit prendre ; mais je n'ai pu ſavoir s'il reuſſit ou non, vu qu'on n'en a rien appris en Europe.

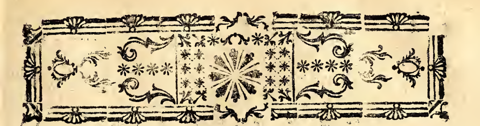
Vers le même tems, les Seris & les Tepocas infidèles, qui habitent les montagnes ſituées le long de la côte du golfe, animés par l'exemple des Apaches, recommencèrent leurs hoſtilités dans cette province avec une hardieſſe extraordinaire : ce qui obligea le Viceroi à prendre des meſures néceſſaires pour les chaſſer de leurs montagnes & les incorporer avec les anciens

nes missions. La chose fut mise en délibération, au commencement de la même année 1749; car le père Baltasard envoya ses papiers en Europe dans le mois de Mai, & dit, que vu les mesures que prenoit le Viceroi pour leur émigration, on espéroit de les réduire, de les civiliser, & d'en former des communautés. Ces ordres étoient très-sages & très prudens, mais il paroît qu'elles n'eurent point leur effet; car le père Sigismond Taraval, dans une lettre qu'il écrivit à Guadalaxara en 1751, dit que cette même année les Seris avoient massacré dans la dernière mission de Caborca, les pères Thomas Tello & Henri Rohen; & cependant on ne sçavoit à Guadalaxara, ni la révolte des Seris, ni le meurtre de ces religieux. Le père Thomas Tello natif de la ville d'Almagro, s'étoit rendu du Mexique à la mission dans l'année 1750, ayant été donné pour collègue au père Rohen à Caborca, en conséquence de l'ordre que Sa Majesté avoit donné d'établir deux ministres dans chaque

mission frontière. Le père Jean - Antoine Baltasard dans une lettre du 17 de Février 1752, dit qu'il envoya par la même occasion en Europe, un détail de ce qui s'étoit passé à Pimeria pendant les deux dernières années; & un autre d'un second voyage qu'on fit dans la Californie en 1751. Mais ces lettres ne me sont point parvenues, & je me trouve dans l'impossibilité d'en faire part au public. Il y a lieu d'espèrer que les Ministres de l'Evangile qui ont repandu leur sang dans la Californie, adresseront des prières ferventes au ciel pour la réduction entière de ces malheureux sauvages qui sont encore enveloppés dans les ombres de la mort, & qu'il veilra à l'établissement, à la propagation, & à la sûreté de la religion chrétienne dans ces contrées éloignées du globe. La porte est maintenant ouverte à l'Evangile du côté de Pimeria & de la Californie. Au nord sont des vastes contrées habitées par des nations infidelles qui n'ont jamais ouï parler de la religion chrétienne. Les promesses

du ſalut ſont offertes à l'eſpèce humaine ; & rien n'eſt plus digne de l'humanité & des préceptes de l'Evangile, que de tirer cette multitude infinie d'hommes de leurs erreurs & de leurs vices, pour les faire entrer dans les ſentiers de la vertu & de la religion.



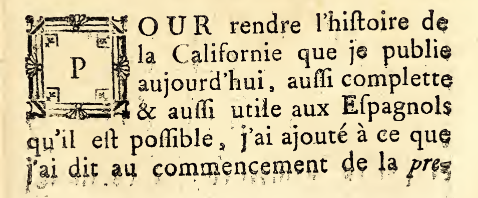


HISTOIRE NATURELLE ET CIVILE DE LA *CALIFORNIE*.

QUATRIEME PARTIE.

SUPPLEMENT A L'HISTOIRE DE LA CALIFORNIE.

INTRODUCTION.



POUR rendre l'hiſtoire de la Californie que je publie aujourd'hui, auſſi complette & auſſi utile aux Eſpagnols qu'il eſt poſſible, j'ai ajouté à ce que j'ai dit au commencement de la *pre-*

mière Partie de sa situation géographique, les relations les plus authentiques qu'on ait eues jusqu'ici de ses côtes orientale & occidentale, qui ont occasionné tant de disputes; de même que celles de ses îles, de ses terres & de ses mers adjacentes, à cause de la connexion naturelle & politique qu'elles ont avec la Californie. Il est aisé d'en sentir la raison. Cette péninsule, considérée en elle même, est le pays le plus stérile, le plus désagréable & le plus pauvre qu'il y ait au monde; mais nonobstant ces circonstances désavantageuses, la Cour d'Espagne a tenté d'en faire la conquête, dès le tems même que Cortez découvrit le nouveau-monde, avec des dépenses infinies; & les Jésuites sont enfin venus à bout de la réduire. Notre Souverain a pris depuis peu les mesures les plus efficaces pour achever ce qui manquoit à cette entreprise, ainsi qu'on a pu le voir dans les Parties précédentes. On me demandera peut-être d'où vient que la Californie est d'une si grande importance pour la couronne d'Espagne & pour les Jésuites espagnols, &

d'où vient qu'ils y prennent tant d'intérêt ? Pourquoi l'on préfére ſa conquête à celle de tant d'autres pays, habités comme elle par des ſauvages infidèles, dont le climat eſt plus doux & le ſol plus riche & plus fertile, qui coûteroient infiniment moins à réduire, où l'on pourroit attirer un plus grand nombre d'ames dans le ſein de l'Egliſe ?

Il eſt de mon devoir de répondre du mieux qu'il me ſera poſſible à ces queſtions raiſonnables ; & c'eſt ce que je me propoſe de faire dans cette quatrième Partie. Pour répondre à la première, je dis que c'eſt la ſituation avantageuſe de la Californie, qui la rend ſi eſtimable, & qui fait préférer ſa conquête à celle de toute autre contrée de l'Amérique. Quoique pauvre & malheureuſe, ſa ſituation la rend infiniment plus importante, tant par rapport à la propagation de la foi, que par rapport au bien de l'Etat. A quoi j'ajouterai que ſi la nation eſpagnole a agi ſuivant les régles de la juſtice & de la prudence, en faiſant pendant deux ſiécles tant d'expéditions &

de dépenses pour conquérir cette péninsule, elle a aujourd'hui des motifs plus puissans pour tenter cette entreprise, indépendamment des premiers qui subsistent encore.

La preuve de ce que j'avance est fondée sur plusieurs passages de le première Partie de cet ouvrage, & partie sur ce que je vais dire dans celle-ci. La Californie a une connexion essentielle avec les provinces qui lui sont contiguës, & qui appartiennent au continent de la Nouvelle-Espagne. Les côtes de l'Amérique sur la mer du sud, depuis le cap de Corrientes & même depuis Acapulco, en tirant vers le nord, ne sont point sûres tant que la Californie est entre les mains des sauvages, & n'est point soumise à la couronne d'Espagne. Les habitans de ces côtes ne peuvent aller à la pêche des perles dans le golfe de Californie, ni les provinces comprises depuis Acapulco jusqu'au Rio-Colorado, entretenir aucun commerce maritime. Il est vrai que les Pirogues des Californiens ne sont pas fort redoutables, mais leur pays a plusieurs fois servi de retraite

traite à des Pirates & à des Corſaires qui ont infeſté ces mers, pris grand nombre de vaiſſeaux eſpagnols, troublé le commerce de la mer du ſud, & répandu l'alarme dans ces provinces éloignées. Que ſeroit-ce donc, ſi quelque Puiſſance Européenne venoit à établir des colonies & à bâtir des forts dans la Californie ? L'amiral Anſon dit lui-même dans ſon voyage, que s'il avoit pu s'emparer de Baldivia ſur la côte du Chili, il auroit fait trembler l'empire du Perou tout vaſte qu'il eſt. Quoique ce ne ſoit là qu'une conjecture, on ne peut nier que ſi quelque Puiſſance étrangère trouvoit le moyen de ſe fortifier dans la Californie & d'y conſerver ſa ſupériorité, l'Empire du Mexique courroit un très-grand danger.

La Californie eſt encore également importante pour étendre les domaines du Roï dans l'Amérique ſeptentrionale. On a vu que les Miſſionnaires Jéſuites ont non ſeulement réduit les riches provinces de Culiacan, de Cinaloa, d'Oſtimuri, d'Yaqui & de Sonora ; mais qu'ils ont encore pénétré juſqu'à

la baie & la haute Pimeria, même jusqu'aux rivières Gila & Colorado, & reconnu les provinces de Maqui, lesquelles confinent avec le Nouveau-Mexique. Il ne reste plus qu'à réduire les Papagos, les Guaimas, les Tepocas & les Seris qui habitent à l'extrémité de la côte de la Nouvelle-Espagne sur le golfe de Californie, & qui, comme on l'a déja rapporté, se sont révoltés dernièrement, ont massacré leurs Missionnaires, & se sont joints avec les Apaches infidèles. La réduction de ces Indiens sera toujours très-difficile, tant qu'on voudra entrer chez eux par terre : au lieu qu'elle est fort aisée, en passant de la Californie sur leurs côtes, ainsi que le père Salva-Tierra l'a suffisamment prouvé.

Pour pousser les missions & les établissemens espagnols vers le nord de l'Amérique d'une manière sûre & régulière, il faut non seulement les joindre avec les autres au Nouveau-Mexique; mais encore les étendre depuis celui-ci au-delà des rivières Gila & Colorado, jusqu'aux extrémités des côtes connues de la Californie sur la

mer du ſud, c'eſt-à-dire, juſqu'aux ports de San-Diego, de Monte-Rey, aux montagnes neigées, au cap Mendozino, au cap-Blanc, à Saint-Sébaſtien, & juſqu'à la rivière découverte par le marquis de Aguillar au quarante-troiſième degré. Quelle ſeroit la rapidité de cette conquête, ſi les Miſſionnaires pouvoient aller tout d'un tems de chaque côté du golfe de Californie, réduiſant les nations d'entre deux juſqu'aux rives du Colorado, & s'avançant de-là juſqu'aux côtes, aux ports, aux caps & aux rivières ſuſdites de la mer du ſud? Que ſeroit-cè, ſi dans le même tems on étendoit les miſſions du nord de la Californie qui ſont ſur la mer du ſud, depuis la côte de Saint-Xavier & les îles de Los-Dolores qui ſont au vingt-huitième degré, & que le père Taraval a reconnues dernièrement, juſqu'aux ports de San-Diego, de Monte-Rey & aux autres, où les Miſſionnaires de Californie & de Pimeria, après s'être joints ſur la Gila & le Colorado, finiroient leur voyage?

La diſtance immenſe qu'il y a du

Mexique à ces deux rivières & aux provinces qu'elles arrofent, & fur-tout aux pays qui font dans les environs de Monte-Rey & du cap Mendozino, fait qu'il eft impoffible d'envoyer par terre aux Miffionnaires & aux autres Efpagnols, les hardes, les utenfiles & les vivres dont ils ont befoin. Il eft donc néceffaire d'ouvrir une communication per mer, en bâtiffant des forts près de tous les ports fitués fur la côte de la mer du fud, entre le trentième & le quarantième degrés de latitude, auffi bien que dans le golfe de Californie jufqu'à l'embouchure du Rio-Colorado qui eft par le trente-troifième degré de latitude. Sans cette communication par mer, il eft impoffible de faire fubfifter les miffions qui font dans ces provinces éloignées, ni encore moins d'y établir des colonies Efpagnoles, des villes; des villages & des fermes. Or, comment pouvoir le faire, fi l'on abandonne la conquête de la Californie? Comment découvrir des ports ou faire des voyages dans le golfe de Californie, ou fur les côtes de la mer du fud? Et

ſuppoſé même que l'on vînt à bout de faire ces établiſſemens, en entrant du côté de Pimeria & de Sonora dans les provinces ſituées à l'oueſt du Rio-Colorado, comment pourroient-ils ſe ſoutenir eux-mêmes, lorſque toute la péninſule de la Californie eſt habitée par des infidèles & des Indiens ſauvages? Voilà donc comment la Californie, par ſa ſituation, a été & ſera toujours d'une très-grande importance pour la conſervation & l'avancement de la religion chrétienne, & l'augmentation des domaines de la couronne d'Eſpagne dans l'Amérique.

Quelques-uns trouveront peut être que c'eſt une choſe aſſez indifférente que les domaines de Sa Majeſté s'étendent juſqu'au Rio-Colorado & au cap Mendozino; & qu'il y a de l'extravagance à entreprendre une pareille conquête pour un motif auſſi frivole. Je réponds en premier lieu, que lorſqu'il s'agit de grandes entrepriſes, il faut d'abord former un plan général, en attendant qu'on puiſſe le mettre en exécution. Il eſt rare qu'une nation qui agit autrement, retire les avan-

tages qu'elle eût pu se promettre dans la suite du tems, si elle eût tenu une conduite opposée. En second lieu, l'expérience a fait voir que depuis cent ans les missions des Jésuites & les domaines de Sa Majesté dans l'Amérique septentrionale, se sont étendus depuis Cinaloa qui est par le vingtième degré, jusqu'aux fleuves Gila & Colorado qui sont au trente-cinquième. On a deja réduit la Sierra, ou les montagnes de Topaia & de Tarahumara & Nayarith, les anciennes missions de Parral, Parras, Tepehuanes, Cinaloa, &c. & trois cens lieues de pays dans la Californie, depuis le cap Saint-Lucas jusques environ le trentième deg. de latitude; tout cela s'est fait depuis le milieu du dernier siècle, & sans le moindre secours de la part du gouvernement.

Si la conquête & la conservation de la Californie ont été & sont essentielles à l'avancement & à la sûreté de la religion catholique, & des domaines d'Espagne dans les autres provinces de l'Amérique, elles ne sont pas moins avantageuses aux îles Philippines & à

leur commerce avec la Nouvelle-Efpagne. Il n'eft pas néceffaire de former tant de fyftêmes politiques pour le commerce & la navigation de la mer du fud, que le Cardinal Alberoni fe l'imagine ; il fuffit d'un feul galion qui faffe tous les ans un voyage de Manille à Acapulco, & de celui-ci à Manille : mais fans ce commerce, on ne fauroit conferver ces îles riches, peuplées & commodes, quoiqu'on puiffe encore en tirer un meilleur parti. On a vu que ce vaiffeau eft obligé de relâcher dans quelque port, qu'il ne peut le faire que dans la Californie, & que faute de ce port, quantité d'Efpagnols ont péri dans ce long voyage, même en tems de paix ; enfin, que ce galion a été pris plufieurs fois par l'ennemi, qui s'étoit pofté dans la Californie, vis-à-vis de laquelle il eft néceffairement obligé de paffer. Si donc les îles Philippines méritent d'être confervées, peut-on douter encore qu'il ne faille conquérir la Californie ? Mais indépendamment de ces motifs, il y en a d'autres auffi forts & également intéreffans pour la

religion & pour l'Etat. Les Ruſſes ou Moſcovites, dont l'Empire s'étend juſqu'à l'extrêmité ſeptentrionale de l'Aſie, & même juſqu'à la mer du ſud, s'efforcent non ſeulement de civiliſer les naturels de ces pays, mais bâtiſſent actuellement des forts, fondent des colonies, & ont déja établi des chantiers & des arſenaux dans pluſieurs cantons, & y ont conſtruit des vaiſſeaux. Ils ont reconnu leurs côtes, ils ont été juſqu'aux îles du Japon, ils ont traverſé la mer du ſud, & débarqué dans divers endroits de l'Amérique eſpagnole.

Dans un voyage fait en 1741, les Ruſſes ont débarqué ſur cette côte, par la latitude de 55 degrés 36 min. à 12 lieues du cap-Blanc, qui eſt l'endroit le plus ſeptentrional de la Californie que l'on connoiſſe juſqu'aujourd'hui. N'eſt-il pas naturel de croire que dans un ſecond voyage ils viendront juſqu'à ce cap; & même, ſi les Eſpagnols abandonnent la Californie, juſqu'à celui de Saint-Lucas? On peut fort bien ſuppoſer que ceux qui aujourd'hui vont reconnoître le pays & les

les côtes, y établiront demain des colonies. La dernière garnison espagnole sur les côtes de l'Amérique septentrionale de la mer du sud, est celle du cap Saint-Lucas à l'extrémité méridionale de la Californie, & au midi du tropique du cancer; encore est-elle très foible & mal affermie. Mais l'Espagne n'a pas une seule place sur la côte septentrionale, quoiqu'elle soit extrêmement étendue. Comment donc empêcherons-nous les Russes d'y former des établissemens, à moins que nous ne les prévenions? Conviendroit-il qu'ils devinssent nos voisins & nos rivaux, & qu'ils établissent une église grecque dans la Californie?

Personne n'ignore les peines que les Anglois se sont données pour trouver un passage dans la mer du sud par le nord de l'Amérique & la baie d'Hudson. Ils firent pour cet effet un voyage dans le printems de l'année 1753. Si jamais ils réussissoient, qui les empêcheroit de pousser leurs conquêtes vers le midi, & de s'emparer des provinces du Nouveau-Mexique, de Maqui, des rivières Gila & Colorado, de

Pimeria, des Papagos & des Apaches, même de la partie ſeptentrionale de la Californie, qui confine avec nos miſſions & nos garniſons au nord de l'Amérique? Nous avons appris par les nouvelles publiques que les Anglois avoient deſſein de traverſer la mer du ſud en revenant des Indes orientales, de bâtir des places, & de fonder des colonies ſur la côte de l'Amérique, au-deſſus de la Californie, vers la baie d'Hudſon; c'eſt-à-dire, dans les endroits que les Ruſſes ont été reconnoître. Quiconque connoît la diſpoſition actuelle de la nation angloiſe, & qui a ouï parler du zèle & de l'ardeur avec laquelle quantité de perſonnes diſtinguées parleur rang, ont adopté le projet de découvrir un paſſage du côté du nord-oueſt, ne regardera point ce projet comme romaneſque; & je ne ſerois point ſurpris qu'on le tentât un jour. Si cela arrivoit, je demande en quel état ſeroient nos poſſeſſions? La foi des traités ſuffiroit-elle pour les garantir? La Jamaïque, la Géorgie, la Caroline, la Virginie, la Nouvelle-York, la Penſylvanie, la

Terre-Neuve & les autres provinces de cette nation dans l'Amérique, ont été découvertes par les Espagnols, & ont fait pendant longtems partie de nos domaines: elles sont actuellement entre les mains des Anglois, & il ne leur est pas plus difficile de s'établir sur les côtes septentrionales de la Californie, à moins que nous ne les prévenions en faisant sans délai la conquête de ce pays. Qu'on me permette de le répéter encore; de tout tems, mais sur-tout aujourd'hui, la conquête de cette province, quoique pauvre & stérile, a été regardée comme extrêmement importante pour la Religion & l'Etat, & comme préférable à celle des contrées les plus heureuses de l'Amérique.

On se souviendra que j'ai déja décrit la situation de la Californie même, de Sonora, de Pimeria & des autres provinces contiguës à cette péninsule & au continent de la Nouvelle-Espagne. Il ne me reste plus qu'à y joindre les mémoires les plus authentiques qui nous restent touchant les deux côtes de cette péninsule; & c'est ce que

je vais faire dans *le premier appendix à cette quatrième Partie*, qui contient une description abrégée de celle qu'en a donnée Gomora, le voyage du capitaine Sébastien Viscaino dans l'année 1603, le dernier reconnoissement du golfe de Californie jusqu'au Rio-Colorado, en 1746, par le père Ferdinand Consag ; & enfin la description du fameux navigateur anglois le capitaine Woods Rogers. Vient ensuite la description que l'on a donnée de la Californie dans le voyage de l'amiral George Anson, où il est parlé du commerce des Philippines & de celui qu'il croit que ces îles font avec la Californie. Cela me donnera occasion de relever plusieurs méprises pernicieuses, & de former dans l'esprit de mes lecteurs les idées les plus salutaires pour le bien de la Religion & de l'Etat, sans aucun égard pour l'intérêt temporel de la Société.



APPENDIX I.

Defcription abrégée de la côte de la Californie, par Gomara.

POUR que le lecteur foit inftruit de ce que l'on fçavoit de la côte extérieure de la Californie avant le voyage du capitaine Vifcaino, je vais lui communiquer la defcription fuccinte qu'en a donnée François Lopez de Gomara, écrivain exact, judicieux & intelligent, dont Antoine de Herrera a fuivi la géographie. Il obfervera feulement que ce qu'il appelle *Punta-de-Balenas*, eft la pointe de la Californie, ou le cap Saint-Lucas que l'on appelloit ainfi dans ce tems-là, tant dans les livres que dans les cartes.

EXTRAIT

Du douzième chapitre de l'Hiſtoire des Indes, par François Lopez de Gomara.

La diſtance depuis Mira-Florez, jusqu'à la Punta-de-Balenas, par la route de Puerto-Eſcondido, Belen, Puerto-de-Fuego, la baie de Canoas, & l'île-des-Perles, eſt de plus ce 220 lieues. La Punta-de-Balenas eſt ſous le tropique, à 80 lieues du cap de Corrientes : entre ces deux caps eſt la mer de Cortez, qui reſſemble à la mer Adriatique, & eſt d'une couleur rougeâtre. Il y a cent lieues de la Punta-de-Balenas à la baie del Abad ; & cent de plus, depuis la dernière juſqu'au cap del Enganno, quoique quelques-uns en comptent davantage.

Il y a environ 50 lieues du cap del Enganno à celui de la Cruz, & 110 lieues de celui-ci au port de Sardinas qui git par le trente-ſixième degré. On trouve ſur cette côte la baie de Saint-Michel, celle de Los-Fuegos, & Coſta-

Blanca. De Sardinas à Sierra-Nevadas ou aux Montagnes-neigées, il y a 150 lieues, par le chemin de Puerto-de-Todos-Santos, Cabo-de-Galera, Cabo-Nevado, & Bahia de los-Pinos. Les Montagnes-neigées gissent par le 40e degré, & sont la contrée la plus éloignée de ce côté, qui soit marquée sur les cartes. Cependant la côte s'étend encore l'espace de 510 lieues vers le nord, en y comprenant la terre de Labrador & le Groenland.



APPENDIX II.

Relation du voyage du capitaine Sébaſtien Viſcaino en 1602, pour reconnoître la côte extérieure ou occidentale de la Californie ſur la mer du ſud.

LES trois volumes de la Monarchie des Indes, par le père Jean de Torquemada, ſavant Franciſcain, ayant été publiés à Séville en 1715, & imprimés à Madrid en 1725, avec des nouvelles additions, j'aurois pu y renvoyer le lecteur, ſans groſſir mon ouvrage de la relation du voyage du capitaine Sébaſtien Viſcaino; mais les copies de la première édition ſont devenues extrêmement rares, parce qu'on en a perdu une grande partie ſur mer, de manière que Don André Gonzalez de Barcia, conſeiller privé, & officier de la Tréſorerie, ayant voulu le faire réimprimer, il ne put en

trouver que trois exemplaires à Madrid ; & c'eſt ſur ces exemplaires, qu'on le réimprima au collége impérial des Jéſuites, le père Martin de Raxas ayant bien voulu le prêter pour cet effet. Cependant depuis cette ſeconde impreſſion, l'Hiſtoire de la Monarchie des Indes eſt devenue très-rare, & la relation du capitaine Viſcaino eſt abſolument néceſſaire pour avoir une connoiſſance exacte de la Californie. Quelques Lecteurs y trouveront ce qu'ils ont déja vu dans l'ouvrage du père Torquemada, mais je n'ai pas cru devoir priver les autres qui ne l'ont point, du plaiſir de le lire ; perſuadé qu'ils ſeront bien-aiſes de trouver ici tout ce qu'on a publié touchant la Californie : d'autant plus que cet ouvrage n'eſt pas fait ſeulement pour les Européens, mais encore pour les Américains qui commercent dans ces contrées & dans ces mers éloignées, & qui ne ſont pas à même d'avoir des livres.

Je deſirois extrêmement de trouver le Journal du capitaine Sébaſtien Viſcaino, & les repréſentations du Con-

ſeil à Sa Majeſté Philippe III, ſur-tout les cartes & les plans de ce voyage & de ces découvertes, pour en faire part au public. Je priai en conſéquence, quelques-uns de mes amis de vouloir les faire chercher dans la ſecrétairerie du Conſeil des Indes, mais je n'ai pu ſatisfaire l'intention que j'avois de lui être utile.

EXTRAIT

Du cinquième Livre de la Monarchie des Indes par le père Jean de Torquemada.

SOUS le régne de Philippe III, & durant la viceroyauté de Don Antoine de Mendoza dans la Nouvelle-Eſpagne, la première fois que l'on découvrit la navigation aux îles de Luçon, que nous appellons Philippines, à l'aide de quelques vaiſſeaux conſtruits à la Nativité, ville de la Nouvelle-Eſpagne ſur la côte de la mer du ſud : ces vaiſſeaux s'étant trouvés à leur retour par le quarante-deuxième degré de latitude, apper-

çurent une pointe de terre à laquelle ils donnèrent le nom de Cabo-Mendozino (cap de Mendoza) en l'honneur du Viceroi qui les avoit envoyés ; & il leur parut en rangeant la côte, que de-là à la Nativité, il n'y avoit qu'une terre ferme continue. A leur retour dans la Nouvelle-Espagne, ils firent part de cette découverte au Viceroi, lequel donna ordre de reconnoître exactement la côte jusqu'au cap Mendozino, & cela à ses propres dépens. Mais la personne qu'il nomma pour cet effet ne put aller plus loin que le cap de San-Jago, aujourd'hui appellé la Magdeleine, lequel git par le vingt-cinquième degré de latitude, les vents de nord-ouest qui régnèrent continuellement, l'ayant empêché de continuer sa route. Sa Majesté fut informée que d'autres Vicerois, en exécution des ordres de son père, avoient tenté la même découverte, & s'étoient même mis en mer, ainsi qu'on le verra plus bas. Sa Majesté trouva encore parmi ses papiers, une relation que quelques étrangers avoient donnée à son père, laquelle contenoit un dé-

tail de quantité de particularités remarquables qu'ils avoient obſervées dans ce pays, où le mauvais tems les avoit jettés de la côte de Terre Neuve. Ils ajoutoient qu'ils avoient paſſé de la mer du nord dans celle du ſud, par le détroit d'Anian qui eſt au-delà du cap Mendozino; & qu'ils étoient arrivés dans une ville peuplée & opulente, bien fortifiée, parfaitement bien policée, & dont les habitans étoient extrêmement polis & affables; & pluſieurs autres particularités qui donnèrent envie de la connoître. Il apprit encore que les vaiſſeaux, en revenant de la Chine dans la Nouvelle-Eſpagne, avoient eſſuyé de très-mauvais tems près du cap Mendozino, & qu'il convenoit par conſéquent pour la ſûreté de la navigation, de reconnoître la côte depuis cet endroit juſqu'à Acapulco, pour voir ſi l'on n'y trouveroit point quelque port où ils puſſent relâcher, d'autant plus qu'ils appartiennent ordinairement à Sa Majeſté. Ces raiſons jointes à quantité d'autres, furent cauſe qu'il ordonna au comte de Monte-Rey, viceroi de la Nouvelle-

Espagne, de veiller à ce qu'on fît cette découverte à ses dépens & avec tout le soin & toute la diligence possibles.

Là-dessus, le comte de Monte-Rey voulant exécuter ce que Sa Majesté lui avoit si expressément ordonné, eut recours à des personnes capables de lui donner les instructions dont il avoit besoin, pour prendre les mesures nécessaires pour réussir dans cette entreprise. Après qu'on fut convenu des moyens, on fit les préparatifs nécessaires, & l'on nomma pour capitaine général de cette expédition Sébastien Viscaino, lequel avoit déja été en cette qualité dans la Californie; & pour amiral, le capitaine Toribio-Gomez de Corvan, deux personnes qui méritoient une entière confiance.

Car le général Sébastien Viscaino étoit dans ce tems-là employé à la pacification & à la conquête de la Californie, & connoissoit mieux que personne autre de la Nouvelle-Espagne cette côte; y ayant été, comme on l'a dit, en 1594; & d'ailleurs il avoit intérêt que la découverte se fît comme Sa Majesté l'avoit ordonné, vu qu'il

la faisoit à ses dépens. Pour mieux assurer le succès de cette entreprise, on confera le poste d'Amiral au capitaine Toribio-Gomez, homme très versé dans la marine, lequel après avoir long-temps fait la course pour Sa Majesté, avoit été nommé capitaine des Pataches, & chargé de plusieurs affaires de conséquence, comme cela paroît par les papiers & les certificats qu'il présenta au Viceroi pour constater ses services. On l'envoya aussitôt dans les provinces de Honduras & de Guatimala, pour y chercher deux vaisseaux, ayant pour aides Sébastien Melendez, officier de terre, & le pilote Antonio Florez. Le viceroi envoya aussi l'enseigne Juan de Acevedo Texeda à Acapulco, avec ordre de faire les préparatifs nécessaires pour le voyage, & d'y faire construire une petite frégate. Le Général eut ordre de détailler dans un mémoire la quantité de vivres, de munitions, de matelots & de soldats dont il avoit besoin, & on les lui fournit ponctuellement. Trois Carmes Déchaux, savoir, le père André de l'Assomption, le père Antoine de l'Ascen-

ſion, & le père Thomas d'Aquin, eurent ordre de l'accompagner. Et à cauſe, comme dit Cicéron, qu'on ne réuſſit jamais dans les grandes entrepriſes par la force & l'activité ſeules du corps, à moins qu'elles ne ſoient dirigées par des conſeillers ſages, prudens & éclairés, le Viceroi nomma le capitaine Alonſo Eſtevan Peguero, lequel joignoit à beaucoup de valeur une expérience conſommée, & qui avoit ſervi dans les guerres de Flandre & ſous Magellan; & le capitaine Gaſpar de Alarçon, natif de Bretagne, homme diſtingué par ſa prudence & ſon courage; & pour les affaires de mer, pluſieurs pilotes & maîtres de vaiſſeaux, auxquels il joignit le capitaine Jérôme Martin, lequel fut à ce voyage en qualité de coſmographe, pour lever la cartes, les plans & les vues des pays qu'on découvriroit, pour faciliter l'intelligence des mémoires qu'on enverroit à Sa Majeſté. Les choſes étant ainſi diſpoſées, le Viceroi donna ordre à Don François de Valverde, tréſorier du Mexique & de la marine, d'envoyer à Acapulco l'argent néceſſaire

pour payer les soldats, lesquels étoient tous gens choisis, & tirés des meilleures compagnies de la Nouvelle-Espagne. On leur donna pour enseigne Jean-François Suriano, & pour sergent Michel de Legar.

Lorsqu'ils furent sur le point de partir, le Viceroi les fit tous assembler, & leur recommanda l'affaire pour laquelle on les envoyoit, de vivre en paix & en amitié ensemble, d'obéir & de respecter leurs supérieurs, & surtout les religieux, sur lesquels il fondoit la réussite du voyage qu'ils alloient entreprendre. Le 7 de Mars 1601, les religieux & les capitaines se rendirent de Mexico à Acapulco où ils devoient s'embarquer le 20 du même mois.

Tout étant prêt pour le voyage, le Général fit proclamer un ordre pour que chacun eût à se rendre à bord de son vaisseau; après quoi la Capitane, l'Amirante & la frégate firent voile d'Acapulco à quatre heures après midi, le samedi 5 de Mai de l'année 1602, avec une barque longue, pour reconnoître les baies & les criques,

criques, d'où les gros vaiſſeaux ne pouvoient approcher. Lorſqu'ils furent environ à deux lieues du port, ils firent route par le nord-oueſt, pour ſe rendre ſur la côte occidentale. Il régne pendant toute l'année ſur cette côte, un vent de nord-oueſt, lequel retarda leur voyage depuis qu'ils furent ſortis d'Acapulco juſqu'à ce qu'ils furent arrivés au cap Saint-Sébaſtien, qui eſt derrière le cap Mendozino : de manière qu'ils furent neuf mois ſur mer, où ils eſſuyèrent des fatigues inconcevables.

Comme le vent étoit contraire & extrêmement fort, ils ne purent marcher qu'à la bouline, ce qui fatigue beaucoup les éguipages, outre que ſi le vent eſt frais & dans la même direction que les courans, le vaiſſeau eſt obligé de dériver. Mais lorſque le vent paroiſſoit rendre leur route tout-à-fait impratiquable, il leur devint tout-à-coup favorable; au moyen de quoi, l'eſcadre arriva au port de la Nativité le dimanche 19 de Mai à cinq heures du ſoir. Ils furent obligés d'y relâcher, parce que les vaiſſeaux man-

quoient de lest, la carguaison n'étant point proportionnée ni à leur port, ni à leurs dimensions. D'ailleurs la Capitane faisoit eau, & il fallut boucher les voies, ce que l'on fit avec toute la diligence possible, tandis que les vaisseaux se pourvurent d'eau, de bois, de vivres, en quoi ils ne trouvèrent aucune difficulté, vu qu'ils étoient sur la côte de la Nouvelle-Espagne & parmi des chrétiens. Ce fut dans ce port que l'on construisit les vaisseaux qui découvrirent les îles Philippines & le cap Mendozino. Les galions de la Chine avoient coutume de s'y rendre, avant que l'on eût découvert Acapulco. Le port est très-bon, on y trouve quantité de bois, & le pays qui est aux environs abonde en bestiaux & en toutes sortes de provisions. Cependant ils n'y restèrent qu'autant de temps qu'il le falloit pour se ravitailler ; ils en partirent le 22, ils continuèrent leur route avec les mêmes difficultés qu'auparavant, & arrivèrent le 26, jour de la Pentecôte au cap de Corrientes. Ils reconnurent le pays & la côte, & vinrent mouiller

le 2 de Juin vers midi aux îles de Mazathan. Ce ſont deux îles de moyenne grandeur, peu éloignées l'une de l'autre, entre leſquelles & le continent eſt une bonne rade dans laquelle ſe jette une grande rivière de la Nouvelle-Galice. Ce fut dans cet endroit que le fameux navigateur anglois, Thomas Cavendish carena ſes vaiſſeaux en attendant le retour de la flotte de la Chine qu'il vouloit enlever. La capitane & l'amirante mouillèrent dans cette rade pour attendre la frégate qui s'étoit ſéparée d'elles auſſitôt après qu'elles furent ſorties du port de la Nativité ; mais elle y étoit arrivée avant elles. Le Général, l'Amiral, les Religieux & les Capitaines deſcendirent dans une de ces îles, & y trouvèrent une quantité infinie d'oiſeaux marins dont les petits n'étoient point encore en état de s'envoler. Ces oiſeaux vivent de pelamides, de ſardines & d'autres petits poiſſons. Ils ſont à peu près de la groſſeur d'une oie, & ont le bec environ d'un pied & demi de long, les jambes longues comme la cigogne, & les pates & le bec faits

comme ceux de l'oie. Ils ont une grosse poche dans laquelle ils mettent le poissons qu'ils prennent pour leurs petits, & vont le dégorger sur le rivage.

Ils y trouvèrent aussi quantité de chèvres sauvages & de bêtes fauves, & un fruit qui fit grand bien aux malades à leur retour, comme je le dirai dans son lieu. Les peuples qui habitent le continent sont chrétiens, & par conséquent amis des Espagnols; & le pays lui-même est appellé la province d'Acaponeta ou de Chametha, C'est ici que commence le golfe de Californie le long de la côte de la Nouvelle-Espagne, & à 30 à 40 lieues de ces îles vers Cinaloa & Culiacan, le Rio-Grande, aujourd'hui appellé *la Toluca*, se décharge dans la mer, & est ici appellé la rivière de *Rarito.*

Les vaisseaux ayant trouvé la frégate, firent voile le même jour, pour traverser le bras de mer qui est entre ces îles & le cap Saint-Lucas qui est à l'extrêmité du continent de la Californie, environ à 60 lieues de distance l'un de l'autre, & ils décou-

vrirent le 9 de Juin vers le ſoir la Ca-
lifornie. Comme ils louvoyoient vis-à-vis de ce cap pour chercher un port, il s'éleva un brouillard ſi épais, qu'ils furent un jour & demi ſans ſe voir les uns les autres. L'Amiral lui-même n'étoit qu'à cinquante pas d'une chaîne de rochers, dont il n'échappa que parce que le brouillard ſe diſſipa, ce qu'on peut regarder comme un coup de la Providence, vu qu'il ne dura qu'autant de tems qu'il le falloit pour lui faire appercevoir le danger qui le menaçoit. Cela arriva vers les ſept heures du matin, le ſoleil raréfia le brouillard à neuf heures, le jour s'éclaircit, au moyen de quoi l'Amiral & la Capitane s'étant apperçus l'un l'autre, on donna ordre de gagner une baie qui eſt près de ce cap, où l'on trouva la frégate à l'ancre, ce qui cauſa une joie inexprimable à tout le monde.

L'eſcadre entra dans cette baie le jour de la Fête de ſaint Barnabé, ce qui fut cauſe qu'on lui en donna le nom. Comme elle mouilloit près du rivage & qu'on ferloit les voiles, nos gens apperçurent ſur la côte un grand nom-

bre d'Indiens nuds, armés d'arcs, de flèches & d'épieux, qui par les cris qu'ils pouſſoient & le ſable qu'ils jettoient en l'air, paroiſſoient vouloir défier les gens de l'équipage. La-deſſus le Général fit mettre les chaloupes en mer, & donna ordre à quelques ſoldats de prendre leurs armes, de ſe rendre à terre, & de ſavoir des Indiens la raiſon pour laquelle ils crioient ainſi & jettoient le ſable en l'air. Le Général, l'Amiral, les trois Religieux & quelques Officiers montèrent ſur les chaloupes avec leurs arquebuſes & leurs mêches allumées. Lorſque les chaloupes furent près du rivage, les Indiens furent ſi épouvantés de voir un ſi grand nombre de gens armés, qu'ils s'enfuirent ſur une éminence, dans le deſſein de ſe défendre en cas que ces étrangers vouluſſent les attaquer. Nos gens débarquèrent, mais les Indiens s'enfuirent lorſqu'ils les virent approcher; ſur quoi le père Antoine de l'Aſcenſion s'avança tout ſeul, & fit tant par ſes ſignes & par ſes geſtes, qu'ils s'arrêtèrent; & les ayant atteints, il les embraſſa tous de la ma-

nière la plus cordiale. Ils mirent bas leurs armes, lui firent ſigne de s'aſſeoir avec eux, & de dire aux autres de ne point approcher qu'ils n'euſſent quitté leurs armes comme ils avoient fait. Le père Antoine leur obéit, & donna ordre à un nègre d'apporter une corbeille de biſcuits qu'il leur diſtribua. Ils parurent bien-aiſes de voir le négre & lui firent entendre qu'ils étoient liés d'amitié avec un peuple de même couleur que lui, & qu'à quelque diſtance de là il y avoit un village habité par des nègres. Sur ces entrefaites, le Général & l'Amiral mirent leurs armes à terre, & vinrent trouver le père Antoine avec les deux autres religieux. Les Indiens reſtèrent aſſis & acceptèrent les colliers, les braſſelets & les autres bagatelles dont ils leur firent préſent, mais cependant avec quelques ſignes de défiance, & ſe retirèrent enſuite dans leurs communautés extrêmement ſatisfaits. Après que les Indiens ſe furent retirés, le Général & ſa ſuite furent reconnoître le pays, & trouvèrent près du rivage un étang d'eau douce fort bonne &

fort claire ; mais voyant approcher la nuit, ils se retirèrent parmi des rochers qui étoient sur le bord de la mer. Ils trouvèrent dans cet endroit une grande quantité de pélamides & de sardines qui s'y étoient retirées pour éviter les gros poissons qui les poursuivoient, & que la mer en se retirant avoient laissées sur le rivage. Elles servirent de nourriture cette nuit-là & le lendemain aux gens de l'escadre. Ils trouvèrent encore sur la côte des monceaux de nacres de perles si lisses & si luisantes, que lorsque le soleil donnoit dessus, on ne pouvoit voir de spectacle plus magnifique ; par où l'on peut concevoir les avantages infinis qu'on peut tirer de la pêche des perles. Le Général fit dresser une tente au-dessus de ces rochers, sous laquelle on éleva un autel où les religieux dirent la messe pendant tout le temps qu'ils séjournèrent dans cet endroit.

L'escadre mouilla pendant quelques jours dans cette baie, pour attendre le changement de la lune, radouber les vaisseaux, & prendre du bois & de l'eau. Comme chaque vaisseau avoit ses

ſes filets, les chaloupes furent ſans ceſſe à la pêche, y ayant dans cette baie une quantité prodigieuſe de ſoles, d'écreviſſes de mer, d'huitres à perles, &c. Le ſol eſt très-fertile, ſain, ſitué dans un bon climat, uni & ſuſceptible de culture. On y trouve des lapins, des lièvres, des daims, des lions, des tigres, des ramiers & des cailles, Il produit entr'autres arbres, des figuiers, des lentiſques, des pitahayas, &c. & quantité de pruniers, qui au lieu de reſine ou de gomme, diſtillent un encens très-fin & très-odoriférant. Quant aux prunes, celles que j'ai vues étoient petites, vertes, & n'avoient point le goût des nôtres; quoique ceux qui ont été dans la Californie les vantent beaucoup. Mais ce qu'il y a de plus avantageux, eſt, qu'on pourroit y pratiquer des ſalines, y ayant un lac d'eau ſalée, formé par la mer lorſqu'il régne des vents de ſud-eſt; & qui dans ce tems-là étoit rempli d'un très-beau ſel. Les Indiens vinrent dans la tente où l'on diſoit la meſſe, & firent préſent au Général & aux ſoldats de peaux de lions, de

tigres & d'autres bêtes-fauves, de bonnets de coton & de filets artiſtement travaillés. Ces Indiens vont nuds, & pendent à leurs cheveux tout ce qui leur paroît avoir quelque éclat. Quelques-uns ont le poil rouge, ils ſe barbouillent le corps de blanc & de noir, ils ſont gais, dociles, polis, & d'un très-bon naturel.

Ce fut dans cette baie que les Anglois qui prirent la Sainte-Anne il y a quelques années, à ſon retour des Philippines, débarquèrent l'équipage à terre. Après en avoir enlevé tous les effets, ils y mirent le feu, & le vaiſſeau brula juſqu'à la ligne d'eau. La mer ayant jetté le reſte de la carcaſſe à terre, les Eſpagnols montèrent deſſus, jettèrent le leſt dans la mer; & ayant relevé le maître-mât, ils ſe rendirent heureuſement à Acapulco. Il paroît que ces Eſpagnols enlevèrent une femme indienne dont ces peuples regrettent encore aujourd'hui la perte. Ce fut-là la raiſon pour laquelle ils témoignèrent ſi peu d'empreſſement de lier amitié avec les gens de l'eſcadre, dans la crainte qu'ils ne

ſuiviſſent l'exemple de leurs prédéceſſeurs. Je rapporte cette circonſtance, pour qu'on ait ſoin à l'avenir de ne point tomber dans la même faute, rien n'étant plus capable d'aliéner l'eſprit de ces peuples, & de décréditer les Eſpagnols qui vont leur prêcher l'Evangile. On leur diſtribua une partie des vivres que le Roi avoit fourni aux ſoldats : ce qui leur fit autant de bien que de plaiſir. Le tems s'étant mis au beau dans ces entrefaites, le Général fit embarquer les proviſions & les effets, & l'eſcadre leva l'ancre à minuit pour continuer ſa route. Mais à peine fut-elle à trois lieues de la baie, qu'il s'éleva un vent de nord-oueſt ſi violent, que la frégate ne put tenir la mer, & fut obligée de rentrer dans la baie, où la capitane & l'amirante la ſuivirent, pour ne pas la laiſſer ſeule. L'eſcadre mit trois fois à la voile, & trois elle fut obligée de relâcher à cauſe de l'impétuoſité du vent & de la violence des vagues. On réſolut à la fin de laiſſer la barque longue que la capitane remorquoit dans le lac d'eau douce qui étoit dans

la baie, pour qu'elle pût manœuvrer plus à ſon aiſe. Le vent s'étant appaiſé, & la mer étant devenue un peu plus calme, l'eſcadre mit pour la quatrième fois à la voile le 5 de Juillet, & fit tant à force de louvoyer, qu'elle avança quelque peu; mais la frégate ne put ſuivre les deux vaiſſeaux, & fut obligée de ranger la côte, pour venir prendre le vent.

Cependant la capitane & l'amiral gagnèrent la haute mer pour eſſayer de faire route, & perdirent enfin la Californie de vue. La frégate reſta derrière, & l'équipage s'eſtima fort heureux de pouvoir rentrer dans la baie. Ces deux vaiſſeaux s'imaginant qu'elle continueroit ſa route en rangeant la côte, pourſuivirent la leur, toujours en louvoyant; mais ils ſe déterminèrent enfin à retourner ſur leurs pas, pour voir s'ils ne la découvriroient point. Ils arrivèrent le 8 du mois vis-à-vis certaine montagne, où le calme les ſurprit au point qu'ils ne purent faire une lieue dans l'eſpace d'une ſemaine; ce qui fut cauſe qu'ils l'appellèrent *la Sierra del Enfado*, ou la mon-

tagne de l'ennui. Il ne manquoit pourtant point de vent ; mais les courans étoient si forts, que ce que l'un leur avoit fait gagner, l'autre le leur faisoit perdre. Il y eut cela de particulier, que lorsque le vent se calmoit, le courant cessoit, & que lorsqu'il commençoit à souffler, ce dernier reprenoit sa première rapidité. A la fin cependant, il s'éleva un vent frais & modéré qui les poussa vers le port de la Magdeleine, autrement appellé San-Jago ; mais le brouillard devint si épais, qu'on ne se voyoit point à la distance de six pas. La capitane s'approcha de terre pour reconnoître ce port, concluant que l'amirante la suivroit ; & jugea à propos d'y entrer le 20 dudit mois. L'amirante craignant de donner sur quelque banc ou quelque rocher, se tint éloignée de terre, de manière que lorsque le brouillard fut dissipé, elle ne vit plus la capitane, ni la moindre apparence qu'il y eût un port dans ce parage. Là-dessus, elle crut qu'elle étoit devant, & continua sa route, sans la rencontrer : mais heu-

reuſement ces deux vaiſſeaux ſe rencontrèrent dans l'île de Cerros.

La capitane, ainſi qu'on vient de le dire, entra dans le port de la Magdelaine, dans la croyance que l'amiral viendroit la joindre. Le lendemain, le Général envoya quelques ſoldats ſur une haute montagne, d'où l'on découvroit une vaſte étendue de mer, avec ordre s'ils la voyoient, de faire de la fumée. Ils l'apperçurent en effet, & firent de la fumée pendant tout le jour; mais celle-ci s'imaginant que c'étoient les Indiens qui la faiſoient, ainſi qu'ils ont coutume de le pratiquer lorſqu'ils découvrent quelques vaiſſeaux, pour avertir les habitans de ſe rendre ſur la côte; elle continua ſa route, la cherchant dans toutes les baies, îles ou ports qu'elle rencontra. Le Général employa pluſieurs autres moyens pour la trouver, mais aucun ne lui réuſſit. La capitane ſe trouvant ainſi ſeule le jour de la Fête de la Magdelaine, le père Commiſſaire & le père Thomas dirent la meſſe à terre; & à cauſe de la Fête, ils donnèrent à la baie le nom de cette Sainte.

Elle eſt très-ſpacieuſe, & contient pluſieurs criques & pluſieurs mouillages. Elle a deux entrées, & la mer forme un bras qui s'avance fort avant dans les terres. Les Eſpagnols trouvèrent dans cette baie une chauſſée d'environ demi-lieue de long, faite avec de groſſes pièces de charpente, que les Indiens avoient conſtruite pour leur pêche. Il y avoit dans les environs un grand nombre d'Indiens tout nuds & armés d'arcs & de flèches. Ils étoient très-bien faits & très-ſociables. Ayant abordé les Eſpagnols, ils leur offrirent leurs armes en ſigne de paix : ils leur apportèrent enſuite de l'encens, lequel eſt fort commun dans le pays, y ayant quantité d'eſpèces de pruniers qui le produiſent. Au-dedans de cette baie, il y en a une autre plus petite, où l'on trouve d'excellentes moules. Ils ne purent trouver d'autre eau que celle qui étoit dans les creux des rochers ; cependant comme la leur étoit fort chaude, ils en remplirent quelques pipes. Ils étoient extrêmement inquiets ſur le ſort de l'amirante & de la frégate.

On a dit ci-dessus que la frégate retourna dans la baie de Saint-Barnabé sans avoir aucune nouvelle de la capitane ni de l'amirante. Le vent s'étant calmé, elle fut les chercher une seconde fois, & étant arrivée près de terre, elle apperçut une grande baie où elle entra, croyant de les y trouver. C'étoit une des entrées de la baie dont on a parlé. Nos gens y trouvèrent quantité d'Indiens qui leur firent un très-bon accueil, & qui offrirent à ceux qui furent à terre, leurs arcs & leurs flèches en signe de paix. Mais n'ayant point trouvé les vaisseaux qu'ils cherchoient, ils s'en retournèrent par le même chemin, & donnèrent à cette baie le nom d'*Engannosa*, c'est-à-dire, de trompeuse, parce qu'ils avoient été trompés dans leurs espérances. On l'appelle aujourd'hui le port du Marquis (el Puerto del Marques) ou de Saint-Jacques. Ils continuèrent leur route, toujours en rangeant la côte, & ayant rencontré l'autre partie de la baie de la Magdelaine, ils y entrèrent & y trouvèrent la capitane. Le Général, aussitôt après l'arrivée de la frégate,

donna ordre de mettre à la voile, pour aller chercher l'amiral, dans la croyance qu'elle l'avoit devancé. En conséquence, la capitane & la frégate sortirent de la baie le dimanche matin 28 de Juillet, & pour que la frégate pût suivre, la capitane eut ordre de la remorquer.

Lorsqu'ils furent environ à cinq lieues de la baie de la Magdelaine, il s'éleva un vent de nord-ouest violent, qui leur causa beaucoup d'inquiétude; d'autant plus qu'ils se trouvoient vis-à-vis d'une baie dont l'entrée étoit entourée de brisants: ce qui fit qu'au lieu d'y entrer, ils gagnèrent la pleine mer pour aller chercher l'amirante. La côte qui est au bas de cette baie, est unie & fort agréable; & l'on apperçoit seulement quelques montagnes dans l'intérieur du pays. Le 30 de Juillet, ils découvrirent une baie qui leur parut être formée par l'embouchure d'une rivière. Le Général envoya la frégate pour la reconnoître; mais l'entrée s'étant trouvée remplie de brisants, on assembla le Conseil, & l'on résolut de retourner pour avertir le Général des

obſtacles que l'on rencontroit. Cette baie à laquelle on a donné le nom de Saint-Chriſtophe, avoit déja été reconnue par l'amirante, laquelle avoit mouillé à deux lieues de-là. Le capitaine Peguero fut la reconnoître avec la chaloupe, & trouva que c'étoit une rivière, & que ces briſants étoient cauſés par le choc du courant de la rivière avec les vagues de la mer. Il y avoit deux braſſes d'eau dans l'endroit où étoient ces briſants; & le Capitaine y eût été, ſi la nuit n'eût pas été ſi proche. Il retourna donc a bord pour plus grande ſûreté, & fit le rapport que l'on vient de lire. On donna à cette baie le nom de Saint-Chriſtophe, parce qu'on fut la reconnoître le jour de la Fête de ce Saint. Ils partirent la même nuit, & arrivèrent à la baie des Baleines, d'où la capitane & la frégate continuèrent leur route, pour aller chercher l'Amiral & de l'eau fraîche dont elles avoient très-grand beſoin. Elles apperçurent de loin une grande baie, où le Général envoya la frégate, dans l'eſpoir d'y trouver une aiguade; mais lorſ-

qu'elle fut plus près, elle trouva quantité de basses qui en fermoient l'entrée ; sur quoi elle fit un signal à la capitane de ne point approcher, & les deux vaisseaux continuèrent leur voyage.

Cette baie avoit déja été reconnue par l'amiral qui lui donna le nom de baie des Baleines, à cause de la multitude qu'il y en a, & qui y sont attirées par quantité d'espèces de poissons. On y trouve aussi une quantité prodigieuse d'oiseaux, qui, de même que les baleines, se nourrissent du petit poisson. Le pays qui est autour de cette baie est extrêmement peuplé, & ses habitans sont polis & affables au-delà de ce qu'on peut dire. Ils sont aussi très-bien faits, & ont le teint plus beau que les autres Indiens qui habitent cette côte. Les Indiens leur présentèrent des huitres à perles dans des filets artistement faits. Ils avoient grande envie d'aller à bord, mais la mer étoit si haute qu'il n'osèrent point s'exposer à la nage, ni les gens de l'Amiral descendre à terre, à cause de la petitesse de la chaloupe.

Cependant l'enſeigne Acevedo & un autre ſoldat ſautèrent par-deſſus le bord, & ſe rendirent à terre à la nage pour voir le pays. Les Indiens les voyant arriver, leur tendirent des longues perches d'où pendoient des filets remplis de coquilles de perles. Ils regardoient les Eſpagnols comme des Dieux, & n'oſoient les toucher. Ces peuples leur donnèrent à entendre qu'il y avoit des bois & de l'eau dans les environs, que le pays étoit très-grand & très-peuplé, & qu'il y avoit pluſieurs grandes villes, où on trouvoit à acheter quantité de choſes dont on commerçoit avec les peuples qui étoient dans l'intérieur du pays. Ces gens leur parurent être des pêcheurs, dont tout le commerce conſiſtoit à vendre le poiſſon qu'ils prenoient dans les villes voiſines.

L'amiral y reſta deux jours en attendant le beau-tems, pour pouvoir envoyer quelques hommes armés à terre pour y prendre de l'eau & du bois, dont il avoit beſoin ; & pendant tout ce tems-là, les Indiens ſe tinrent continuellement ſur le rivage, appellant

les gens qui étoient à bord. La mer continuant d'être toujours agitée, l'amiral mit à la voile pour aller chercher quelqu'autre endroit où il pût suppléer à ses besoins. Il partit le 2 de Juillet, & continuant sa route, il arriva à l'île de Saint-Roch, laquelle est éloignée d'environ huit à dix lieues de cette baie. Il y a au milieu de l'île une chaîne de montagnes appellée *les Sept-enfans*, (Siete-Infantes) parce qu'elle est composée de sept montagnes différentes.

La capitane & la chatte étant parties de la baie des Baleines, découvrirent le 8 d'Août une baie qui leur parut devoir favoriser leurs desirs, & elles furent y mouiller. Mais quelques soldats étant allés à terre pour chercher du bois & de l'eau, ils trouvèrent le pays si inculte & si stérile, qu'ils retournèrent à bord sans avoir rien fait. Nos gens se voyant ainsi frustrés de leur attente, continuèrent leur voyage, & arrivèrent la veille de l'Assomption dans une île peu éloignée de la terre où l'amiral avoit mouillé, & fait reconnoître la côte. Mais la ca-

pitane voyant une autre île deux lieues plus loin, s'y rendit ſans toucher à la première, lui donna le nom de l'Aſſomption, & l'amiral y arriva le 5 d'Août. Cette île eſt de moyenne grandeur; ſon terrein eſt pierreux, ſablonneux & couvert de mouettes. Il y a dans quelques criques un nombre infini de loups marins auſſi gros que des veaux, & une ſi grande quantité de poiſſons, que deux ſoldats s'étant amuſés à pêcher à la ligne, en prirent dans une heure de tems aſſez pour charger la chaloupe; ils étoient tous ſains & fort ſavoureux: les ſardines ſur-tout étoient fort groſſes & fort bonnes. Le père Antoine célébra la meſſe dans cet endroit le jour de la Transfiguration de notre Sauveur. Après la meſſe, le ſergent Michel de Legar ſe rendit à terre avec quelques ſoldats, pour chercher de l'eau & du bois; & trouva vis-à vis de l'île où la capitane avoit mouillé, un lac rempli de très-bon ſel, & tout auprès quelques puits creuſés dans le ſable, dont l'eau étoit douce ou ſaumatre. L'amiral ayant tenu conſeil & voyant la diffi-

culté qu'il y avoit d'y faire aiguade, à cause de l'éloignement, continua sa route pour l'île de Cerros, dans l'espoir de rencontrer la capitane. Il partit de cette île le 9 d'Août, après que le père Antoine en eut levé la carte.

J'ai dit ci-dessus que la capitane & la chatte étant arrivées, vis-à-vis de l'île de l'Assomption, furent mouiller à une autre qui en étoit éloignée de deux lieues, la veille de l'Assomption de N. D. qu'elles nommèrent l'île de Saint-Roch. Le lendemain le Général ordonna à l'enseigne Alarçon d'aller à terre avec quelques soldats pour faire aiguade. L'enseigne Martin de Aguilar fut avec lui, & découvrit avec des peines infinies les puits & les salines que les gens de l'amiral avoient trouvés auparavant, & en outre quelques marques qui firent connoître qu'ils y avoient été, ce qui lui causa beaucoup de joie. La mer étoit si grosse, qu'ils trouvèrent àpeine dansces puits de quoi remplir quelques tonneaux. Pendant que les Espagnols étoient dans cet endroit, les Indiens accoururent en foule sur le rivage, & échangèrent avec eux

divers presens. La capitane & la chatte, après avoir pris l'eau, le sel & le bois dont elles avoient besoin, firent voile pour l'île de Cerros, dans l'espoir d'y trouver l'amiral. Chemin faisant, elles passèrent vis-à-vis d'une haute montagne, éloignée d'environ douze lieues de la mer, dont elles ne jugèrent point à propos d'approcher. L'amiral étant arrivé dans cet endroit, il s'éleva un vent de nord-ouest si violent, qu'il fut une semaine entière sans pouvoir doubler le cap formé par cette montagne; & à force de louvoyer, il approcha de quelques rochers qui s'étoient éboulés de ce cap & du continent. On ne voyoit sur cette montagne ni herbe ni verdure, mais quantité de veines de différentes couleurs, qui formoient le plus beau coup d'œil du monde. Quelques soldats, & un matelot péruvien qui avoient travaillé aux mines, assurèrent que cette montagne merveilleuse étoit entièrement composée de mines d'or & d'argent; & si le vent & la côte l'eussent permis, l'amiral y auroit envoyé quelques personnes, pour s'assurer de
la

la vérité du fait. Le vent s'étant enfin calmé, ils doublèrent le cap, & firent route vers la montagne, ou l'île de Cerros, entre la terre ferme & la petite île de la Nativité de Notre-Dame; & le 19 d'Août, ils vinrent mouiller sous l'île de Cerros.

La capitane & la chatte plus heureuses que l'amiral, doublèrent ce cap sans aucune difficulté, & vinrent mouiller dans un bon port auquel ils donnèrent le nom de Saint-Barthelemi, lequel est à trois lieues en-deçà de l'île de Cerros. Le Général envoya l'enseigne Alarçon & quelques soldats à terre pour faire aiguade, à quoi ils ne purent réussir, le pays étant très-sec & très-stérile. Ils trouvèrent sur la côte une espèce de résine, mais de si mauvaise odeur, qu'ils ne jugèrent pas à propos d'en prendre. Ils prétendirent que c'étoit de l'ambre; mais quoique ce fût, il y en avoit assez pour en charger un vaisseau.

L'amiral eût été reconnoître ce port, si la nuit ne l'en eût empêché. Le Général voyant qu'on ne pouvoit y faire aiguade, donna ordre de faire

route, & en partit la nuit du 24 d'Août. Ils doublèrent l'île de la Nativité, mais sans la voir, & arrivèrent le lendemain près de l'île de Cerros, qu'ils prirent pour la terre ferme, & ils furent sur le point de la cotoyer. Il plut néanmoins à celui à qui les vents & les flots obéissent, qu'ils fussent plus de neuf jours sans pouvoir doubler le cap de Saint-Augustin. Lassés enfin de louvoyer, le Général ordonna de ranger la terre, pour se mettre à l'abri du vent de nord-ouest, & vint mouiller dans cet endroit. Il envoya la chatte avec le cosmographe Jérôme Martin, pour lever la carte du pays, & lui en faire le rapport. Ce fut ainsi que le dernier d'Août, il vint mouiller au midi de l'île de Cerros.

On a vu ci-dessus que l'Amiral vint aussi y mouiller le dix-neuf d'Août. Le lendemain qui étoit le jour de la Fête de saint Bernard, l'amiral Toribio Gomez, le père Antoine & le capitaine Peguero accompagnés de quelques soldats, s'étant rendus à terre pour chercher de l'eau & du bois, trouvèrent un sentier où ils apperçu-

rent des traces d'hommes, lequel les conduisit à une éminence couverte de glayeuls du plus beau vert du monde; ils virent tout auprès quelques marques d'un ruisseau qui n'avoit tari que depuis peu de tems. Ce même sentier les mena dans une vallée raboteuse, où ils trouvèrent plusieurs puits d'eau saumâtre, mais dont on pouvoit faire usage en cas de besoin. Ayant continué de suivre ce sentier, ils arrivèrent enfin à une éminence escarpée, qui étoit l'endroit le plus élevé de l'île. Curieux de savoir où ce sentier les conduiroit, ils le suivirent jusqu'à la mer près du cap de Saint-Augustin que la capitane n'avoit pu doubler, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus. Voyant qu'ils ne trouvoient point d'eau, ils creusèrent des nouveaux puits, remplirent leurs pipes, & les transportèrent à plus de demi-lieue. Après avoir employé douze jours à ce pénible ouvrage, l'Amiral & son conseil résolurent de tourner l'île pour chercher la capitane. Ils mirent en conséquence à la voile le 31 d'Août, & tirèrent vers le midi; mais à peine avoient-

ils fait une lieue, qu'un matelot découvrit un vaiſſeau à l'ancre tout près de l'île. On apperçut auſſitôt après l'équipage qui ferloit les voiles, comme s'il n'avoit fait que mouiller. Ils comprirent que c'étoit la capitane, & ils en eurent une joie inexprimable. Le père Thomas d'Aquin qui étoit à bord de la capitane, apperçut l'amiral, ce qui mit l'équipage au comble de ſa joie. On ne peut exprimer les démonſtrations d'amitié qu'ils ſe donnèrent réciproquement, après que les vaiſſeaux ſe furent joints. On demanda aux gens de l'amiral de la part du Général, le nom du parage où ils étoient; & ils répondirent que c'étoit l'île de Cerros, qu'ils y étoient depuis douze jours, & qu'ils revenoient de croiſer pour les chercher. L'équipage de la capitane fut d'autant plus ſurpris de cette nouvelle, qu'il avoit pris cette île pour la terre ferme; mais ſon admiration augmenta, lorſqu'il vint à réfléchir ſur les voies que la Providence avoit priſes pour les réunir. Comme la capitane manquoit d'eau & de bois, les deux vaiſſeaux

retournèrent ensemble dans l'endroit où l'amiral avoit mouillé. Le Général fit immédiatement après dresser une tente, pour célébrer le service divin. Ayant été voir les puits où l'équipage de l'amiral avoit fait aiguade, il trouva tant de difficultés, qu'il envoya l'enseigne Juan-Francisco, & le sergent Michel de Legar avec douze soldats dans l'intérieur de l'île, pour voir si on ne trouveroit point quelque source ou quelque ruisseau près du rivage. Après bien d'allées & de venues, le sergent rencontra à deux lieues de distance, un petit ruisseau d'eau douce qui se rendoit à la mer: sur quoi le Général envoya les équipages à l'aiguade, ce qu'ils firent; & l'on dressa une espèce de chapelle où les Religieux officièrent.

Pendant que l'on faisoit aiguade, & que les équipages se reposoient, le Général donna ordre à la chatte de faire le tour de l'île, & de reconnoître une baie qui étoit entre la Terre ferme & le pays contigu au port de Saint-Barthelemi; & au père Antoine de l'Ascension & au cosmographe, de

l'accompagner. Ils mirent à la voile, & il parut par les obſervations qu'ils firent, que le pays pendant l'eſpace de trente lieues, de même que ſes montagnes qui étoient fort hautes & couvertes de bois de pins & de cèdres, étoient extrêmement peuplées; mais que ſes habitans n'etoient point ſociables, puiſqu'au lieu de répondre aux avances des Eſpagnols, ils s'étoient enfuis ſur les montagnes, les menaçant de tomber ſur eux s'ils ne ſe retiroient. La chatte fut enſuite reconnoître la baie qui lui parut être un bras de mer, lequel s'étendoit bien avant dans le pays du côté de l'orient. Elle fut enſuite reconnoître la petite île de la Nativité, entre laquelle l'amiral avoit paſſé; mais cette île eſt un déſert qui ne produit autre choſe qu'une eſpèce de fenouil ſauvage.

Après avoir exécuté les ordres du Général, la chatte retourna à ſa première ſtation, où après avoir embarqué l'eau, on donna ordre de mettre à la voîle. L'eſcadre partit de cette île le 9 de Septembre pour celle de Lenizas, faiſant route au nord-oueſt

vers la terre ferme où elle arriva le 11. Elle trouva la côte unie & agréable, & ayant apperçu une baie elle fut y mouiller, & lui donna le nom de Saint-Hyppolite. Le Général envoya quelques soldats de l'amiral & de la capitane à terre, sous les ordres du capitaine Peguero & de l'enseigne Alarçon, pour reconnoître le pays, leur ordonnant de porter des filets, pour pouvoir pêcher à leur retour.

Ils trouvèrent le pays très-fertile & très-agréable, & un grand-chemin battu qui conduisoit dans l'intérieur des terres. Ils rencontrèrent aussi une grande hutte couverte de feuilles de palmier, qui pouvoit contenir cinquante personnes à leur aise. Ils rapportèrent à bord quantité d'excellens poissons, appellés *Pexes-reyes*, qui sont de la grosseur du poisson blanc de Mechoacan, & ont le goût de la sardine. Le Général donna ordre de continuer le voyage, & en conséquence l'escadre mit à la voile entre huit & neuf heures du soir.

Quatre lieues plus loin au nord-ouest de la baie de Saint-Hippolyte, il y en a une autre qui porte le nom

de Saint-Côme & de Saint-Damien, que l'amiral fut reconnoître pendant qu'il cherchoit la capitane. Elle eſt à l'abri des vents du nord-oueſt, & l'on trouve près du rivage un lac d'eau douce. Le pays eſt uni & paroît aſſez fertile.

L'eſcadre en continuant ſa route, apperçut des grands feux tout le long de la côte, ce qui lui fit juger qu'il y avoit quantité d'Indiens dans ces cantons. Le vent du nord-oueſt eſt ordinairement accompagné le long de cette côte de très-mauvais tems, & il devint dans ce tems-là ſi violent, que l'eſcadre fut obligée de venir ranger la côte au pied de quelques montagnes fort hautes & noirâtres, au ſommet deſquelles il y avoit des grandes plaines. Ils appellèrent ces montagnes *les Tables de Saint-Cyprien* (Meſas de San-Cypriano.) Au ſud-eſt de cette chaîne de montagnes, il y avoit quelques rochers blancs fort eſcarpés, ſur leſquels étoient quantité d'Indiens. Le Général donna ordre à la chatte d'approcher de terre, pour voir quelle eſpèce de peuple c'étoit, & au coſmographe de deſſiner la vue du pays. La

chatte

chatte fut surprise par le calme, lorsqu'elle fut au pied de la montagne. Le lendemain, les vaisseaux s'approchèrent de terre, mais sans pouvoir la découvrir : & le vent de nord-ouest ayant renforcé, la mer devint si haute, qu'ils furent obligés de rester pendant vingt-quatre heures à la cape, & & peu s'en fallut que l'amiral ne coulât à fond.

Ils continuèrent leur route le lendemain matin du mieux qu'il leur fut possible ; mais à midi le vent devint plus fort qu'il ne l'avoit été la nuit ; & vers le soir, il s'éleva un brouillard très-épais, ce qui dans ces mers est un présage assuré du mauvais tems. Le Général voyant le danger où étoit l'amiral, changea de route & fut chercher un endroit où l'on pût mouiller, mais on ne le trouva point. Le lendemain, le tems se remit au beau, & il s'éleva un vent de terre qui leur fit regagner ce qu'ils avoient perdu pendant l'orage ; & ils arrivèrent près des Tables-de-Saint-Cyprien où la terre forme un cap, près duquel la chatte les avoit laissés. Ils furent de

nouveau accueillis dans cet endroit; d'un vent de nord-oueſt très-violent accompagné d'un brouillard épais : ce qui obligea les vaiſſeaux à faire voile toute la nuit, de manière que le mauvais tems joint à l'obſcurité de la nuit fut cauſe que la capitane & l'amiral ſe perdirent de vue.

La raiſon pour laquelle le vent eſt ſi violent au cap del-Enganno, eſt que l'air ſe trouve extrêmement reſſerré, en paſſant entre le cap & l'île Ceniza qui git environ huit lieues eſt-nord-eſt de la terre ferme, où eſt le cap del-Enganno; laquelle eſt partagée dans le milieu, & forme deux hautes montagnes rondes de même hauteur. L'amiral le découvrit après qu'il ſe fut ſéparé de la capitane, mais pour lors le brouillard l'empêcha de l'appercevoir.

La capitane ſe voyant ſeule, mit tout en uſage pour retrouver l'amiral, & ſe hazarda même à doubler le cap del-Enganno, rangeant la côte le plus près qu'il lui fut poſſible, & elle rencontra la chatte; mais n'appercevant point l'amiral, elle craignit qu'il n'eût

ſait naufrage. Ayant trouvé au nord-oueſt des Tables de-Saint-Cyprien & du cap del-Enganno un port, le Général donna ordre aux deux vaiſſeaux de s'y rendre; ils y entrèrent le 3 d'Octobre, & lui donnèrent le nom de baie de Saint-François. Ils trouvèrent chez une communauté des oignons & des cornes de chèvres. Le pays eſt uni & fertile, & il paroît par le ſumier & par d'autres indices qu'on y trouve, qu'il y a quantité de bétail & de bêtes-fauves. Les gens de la chatte rapportèrentencore qu'ils avoient trouvé un peu plus loin, une petite île à laquelle ils avoient donné le nom de Saint-Jérôme; ſur quoi le Général envoya quelques matelots pour la reconnoître. Ils y trouvèrent une quantité prodigieuſe d'oiſeaux, l'île étant entièrement couverte de bois; & les équipages y firent proviſion de merlus & d'autres poiſſons. Il parut qu'il y avoit au-delà de cette île, une grande baie & un courant également impétueux, tant dans la haute que dans la baſſe mer. Le Général ſoupçonnant qu'il pouvoit y avoir une rivière au

fond, s'y rendit avec deux vaiſſeaux; dans le deſſein, s'il s'y trouvoit un bon port, d'y attendre quelques jours l'amiral, lequel étoit néceſſairement obligé de paſſer par-là. La chatte y entra la première ſondant la route, & ne trouva que trois braſſes d'eau à l'entrée de la crique, de manière que la capitane n'oſa la ſuivre; mais la chatte paſſa la barre, & trouva un très-bon port. L'enſeigne Alarçon s'étant rendu à terre avec douze ſoldats, pour prendre de l'eau & du bois, trouva près de la crique pluſieurs Indiens, qui pêchoient avec des canots faits avec une eſpèce de jonc épais & pliant qui croît dans l'eau douce. Les Indiens vinrent joindre les Eſpagnols avec de grandes démonſtrations d'amitié, leur donnèrent du poiſſon, & leur indiquèrent pluſieurs puits d'eau douce dont ils buvoient eux-mêmes. Ces puits étoient dans un bois de ſaules & d'oſiers entremêlés de ces joncs dont ils faiſoient leurs canots. Ce rapport fit beaucoup de plaiſir aux équipages; le Général fit dreſſer une tente pour dire la meſſe, & en attendant l'amiral, fit

porter à bord du bois, de l'eau & quantité de poiſſon. Ils auroient pu ſe paſſer du dernier, car les Indiens leur en apportoient tous les matins; & ils aimoient ſi paſſionnément les Eſpagnols, qu'ils étoient continuellement avec eux. Ils ne voulurent pas même retourner chez eux, ſans en avoir demandé la permiſſion au Général & aux Religieux. Les Eſpagnols à leur tour, leur firent quelques petits préſens de peu de valeur, que les Indiens ne pouvoient ſe laſſer d'admirer; & le bruit s'en étant répandu dans le pays, il accourut une foule d'Indiens de toutes parts. Ils mangeoient avec nos gens, & prononçoient leur langue, de même que s'ils fuſſent nés dans l'Eſpagne même. Ils imitoient tout ce qu'ils leur voyoient faire, & répétoient à l'inſtant tous les mots qu'ils prononçoient. Les femmes étoient habillées de peaux de bêtes-fauves, ſe comportoient avec beaucoup de décence, & nourriſſoient pour la plûpart deux enfans à la fois.

Ces Indiens commercent avec les peuples qui ſont dans l'intérieur du

pays, & échangent leur poiſſon pour du *mexcal* ou de la racine de maguei cuite & réduite en forme de conſerve, & pour des bourſes à réſeau artiſtement travaillées. Ils croyoient n'en pouvoir jamais aſſez donner pour les grains de verre & les autres bagatelles qu'ils recevoient. Ils donnèrent à entendre par des ſignes aux Eſpagnols qu'il y avoit dans le pays des gens qui alloient vêtus, qui portoient la barbe, & qui ſe ſervoient d'armes à feu. Il y a toute apparence que c'étoient ceux qui accompagnoient Don Juan de Onnate dans ſon expédition du Nouveau-Mexique; car ſuivant le plan du pays, la diſtance des Méridiens, & la différence des climats marquée dans les cartes du père Antoine de l'Aſcenſion, il n'y avoit pas plus de deux cens lieues de cet endroit au camp de Don Juan de Onnate; mais au cas qu'on ne croie pas la choſe probable, ce peuple dont parloient les Indiens, devoit être une nation civiliſée & policée, & la même que les Indiens du Nouveau-Mexique diſent habiter dans ces contrées,

La capitane & la chatte ayant resté dans cette baie tout le tems dont on étoit convenu, le Général donna ordre de mettre à la voile & d'aller chercher l'amiral, ce que l'on fit le 24 d'Octobre; mais à peine nos gens furent-ils hors de la baie, qu'ils le rencontrèrent, ce qui leur causa d'autant plus de joie, qu'ils ne l'avoient pas vu depuis vingt-huit jours, & qu'ils le croyoient perdu.

On a vu ci-dessus la manière dont la capitane se sépara de l'amiral au cap del-Enganno, & ce qui arriva à la première jusqu'à son arrivée dans la baie des Onze-mille-Vierges où elles se rencontrèrent. Je vais maintenant rapporter ce qui arriva à l'amiral depuis ce tems-là jusqu'à celui de leur jonction. Celui-ci supposant que la capitane, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus à l'occasion du mauvais tems qui les sépara, avoit perdu la route, l'Amiral & son Conseil furent d'avis de l'aller chercher dans les ports où ils avoient passé: sur quoi ils virèrent de bord le 24 de Septembre, rangèrent la côte & reconnurent les baies de Saint-Côme,

de Saint-Damien & de Saint-Hyppolite, & l'île de Cerros, où ils se pourvurent d'eau & de bois nont ils manquoient. N'ayant point trouvé la chatte, ils retournèrent à leur première station, toujours en rangeant la côte, dans la croyance qu'elle pouvoit être restée au-delà du parallele où ils s'étoient séparés. Mais pour éviter le cap del-Enganno, ils firent route vers l'est pendant cinq jours consécutifs, au bout desquels ils se trouvèrent environ à quatre-vingt lieues d'une grande île, qu'ils jugèrent être celle de los-Paxaros, mais dont ils ne purent approcher, le vent les en ayant empêchés.

A la fin, le vaisseau faisant beaucoup d'eau, tant à cause de la violence du vent, que de l'agitation extraordinaire des flots, indépendamment de celle qu'il prenoit par le roulis, on jugea à propos de s'approcher de la côte; afin qu'en cas de malheur, l'équipage pût se sauver. Lorsqu'ils furent près du rivage, ils virent l'île de Ceniza du côté du bas bord; & comme ils entroient dans la baie des

Onze-mille-Vierges, ils trouvérent la capitane & la chatte qui en sortoient. Ils furent ravis de se voir; & le Général donna ordre de gagner le premier port qu'on trouveroit sur la route. Ils passèrent près d'une petite île voisine de la terre ferme, à laquelle ils donnèrent le nom de Saint-Hilaire; & virent au-delà, une grande baie que le Général envoya sonder par la chatte. Celle-ci y étant entrée, trouva qu'elle étoit à l'abri du vent de nord-ouest, & apperçut un grand nombre d'Indiens sur le rivage. Peu de tems après, il s'éleva un vent de nord-ouest violent qui obligea nos vaisseaux à s'y rendre; & comme c'étoit le jour de la Fête de saint Simon & saint Jude, ils lui en donnèrent le nom. Le Général donna ordre à l'amiral d'y prendre de l'eau & du bois.

Le lendemain matin, le Général envoya le capitaine Peguero & l'enseigne Alarçon dans la terre ferme, avec quelques soldats, sur les chaloupes de la capitane, pour faire aiguade. Ils trouvèrent près du rivage un nombre considérable d'Indiens qui leur

parurent fort alertes & fort courageux; mais qui loin d'inquiéter les Espagnols, leur laissèrent creuser plusieurs puits dans un endroit humide couvert de sauge & de glayeuls, où ils se pourvurent d'eau. Mais peu de tems après, ces Indiens s'imaginant que les politesses & les présens qu'ils leur faisoient procédoient de la crainte qu'ils avoient d'eux, poussèrent l'insolence au point de vouloir enlever quelques effets aux soldats, & mirent leurs arcs sur leurs têtes en signe de mépris. Ils voulurent même enlever une chaloupe aux mousses qu'on avoit laissés pour la garder; & lorsque nos gens s'embarquèrent, ils leur jettèrent des pierres: ce qui obligea un d'entr'eux à décharger son fusil en l'air pour les intimider. Les Indiens voyant qu'il ne leur avoit fait aucun mal, devinrent plus hardis, de sorte que le capitaine Peguero étant retourné le lendemain à terre avec six soldats, ils accoururent sur le rivage, & traitèrent nos gens avec la même insolence que la première fois. Trois soldats qui avoient leurs mêches allumées, leur firent signe de se retirer;

mais loin d'obéir, ils essayèrent de les saisir par la tête avec leurs arcs & attrapèrent même un soldat de la sorte; sur quoi le pilote Antoine Florez tira son sabre, & coupa l'arc & la corde d'un seul coup. Les Indiens en furent si irrités, qu'ils bandèrent leurs arcs, mirent la flèche dessus, & pointèrent nos gens: mais on les prévint, les soldats firent feu sur eux, & en mirent six à bas de la premiere décharge. Leurs compatriotes les emportèrent sur leurs dos sur une petite éminence, & donnèrent aussitôt avis à leurs voisins de ce qui venoit d'arriver. Environ une heure après, on vit paroître un corps de deux cent Indiens bigarrés de différentes couleurs, avec de grands panaches à leurs têtes, lesquels parurent vouloir attaquer les Espagnols qui avoient débarqué avec l'enseigne Alarçon; sur quoi celui-ci donna ordre à ses gens de se tenir sur sur leur garde. Ils n'osèrent cependant point approcher, crainte des arquebuses; ils détachèrent un Indien avec un petit chien en signe de paix, & les Espagnols s'avancèrent. Les In-

diens tenoient toujours les yeux fixés ſur les arquebuſes, & dirent à nos gens par ſignes, que quatre de leurs camarades avoient été tués, & que les autres étoient à la veille de mourir des bleſſures qu'ils avoient reçues. Ils témoignèrent être fâchés de la conduite qu'ils avoient tenue, firent quelques petits préſens à nos gens en ſigne d'amitié, & ſe retirèrent. L'aiguade faite, le Général donna l'ordre pour le départ; & l'eſcadre fit voile le vendredi premier de Novembre.

Au ſortir de la baie de Saint-Simon-&-Saint-Jude, elle continua ſa route avec les memes difficultés qu'auparavant, & arriva devant une grande baie entourée de toutes parts de hautes montagnes, excepté du côté de l'entrée. Elle crut appercevoir ſur le bord de la mer, tout près de la baie, l'embouchure d'une rivière. Du côté de l'occident, ſont deux îles auxquelles elle donna le nom de *Todos-Santos*. La chatte eut ordre de s'y rendre, & l'amiral la ſuivit. La capitane voyant que la nuit approchoit, tint le large; & les autres, pour ne point trop s'en

écarter, reculèrent. Ceci arriva le 5 de Novembre, & le lendemain on résolut de se rendre dans la baie & de la reconnoître; mais le vent s'étant levé sur ces entrefaites, le Général remit la chose à son retour, & donna ordre de faire route. Après avoir fait quelques lieues, le vent se remit tout-à coup au nord-ouest, ce qui les obligea de ranger la côte, où ils apperçurent quantité de feux & de fumée que faisoient les Indiens, pour inviter nos gens à se rendre à terre. Ils rencontrèrent à six lieues de la terre ferme, quatre îles qu'ils appellèrent *Les-Couronnés* (Les-Coronados.) Les deux plus petites ressembloient à deux pains de sucre; les autres étoient un peu plus grandes. Au nord de ces îles, dans la terre ferme, est le fameux port de San-Diego, dans lequel l'escadre entra le 10 de Décembre à sept heures du soir. Le lendemain, le Général envoya plusieurs personnes pour reconnoître une forêt qui est au nord-ouest de cette baie. Cette expédition fut entreprise par l'enseigne Alarçon, le capitaine Peguero, le pere Antoine

de l'Aſcenſion, & huit ſoldats. Ils trouvèrent dans cette forêt des chênes fort hauts & fort droits, & quantité d'autres arbres, quelques eſpèces de romarins, & une grande variété de plantes odoriférantes & médécinales. Les hauteurs dominoient ſur toute la baie, qui leur parut ſpacieuſe, commode & ſûre. La forêt eſt au nord-oueſt, & a environ trois lieues de long, ſur une lieue & demie de large. Au nord-oueſt de la forêt, eſt un autre port fort commode. Ayant fait leur rapport au Général, il donna ordre de dreſſer une tente, de nétoyer & de ſuifer les vaiſſeaux, pendant que le reſte des équipages alloit au bois & faiſoit garde. Ils firent aiguade dans une petite île ſablonneuſe, où ils creuſèrent des tranchées profondes, dont l'eau, dans la haute marée, étoit douce & claire, & dans la baſſe ſaumâtre. La ſentinelle qu'on avoit poſtée dans le bois, donna un jour avis qu'il voyoit paroître un grand nombre d'Indiens nuds, le corps barbouillé de blanc & de noir, leſquels ſe rendoient ſur le rivage armés de leurs arcs & de leurs

flèches. Là dessus, le Général ordonna au père Antoine de s'avancer, & de leur offrir la paix. Il y fut accompagné de l'enseigne Jean-François & de six soldats. Lorsqu'il fut à portée des Indiens, il arbora un mouchoir blanc en signe de paix; sur quoi ils prirent des poignées de terre qu'ils jettèrent en l'air, & remirent leurs arcs & leurs flèches aux soldats. Le père Antoine les embrassa, leur donna du pain, & leur fit présent de quelques colliers, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Ils le suivirent au quartier général; mais ils n'eurent pas plutôt vu nos gens, qu'ils s'enfuirent sur une petite éminence, d'où ils envoyèrent deux femmes qui s'approchèrent de la tente du Général d'un air timide. Les Religieux & les soldats leur firent présent de biscuits, de patenôtres & de colliers de verre, & les renvoyèrent pour qu'elles pussent dire à leurs compatriotes l'accueil que les étrangers leur avoient fait. Il y a toute apparence qu'elles s'acquittèrent de la commission: car un moment après, les Indiens vinrent trouver les Espagnols.

La plûpart avoient le corps peint de blanc & de noir, & de grands panaches à leurs têtes. Le Général les reçut avec beaucoup de politeſſe, leur fit des préſens, & leur diſtribua du poiſſon qu'on venoit de pêcher en leur préſence. La peinture dont ils ſe ſervoient, paroiſſoit être un mélange d'argent & d'azur. On leur demanda par ſignes ce que c'étoit, & ils lui donnèrent une eſpèce de mine métallique d'où ils la tiroient, & lui firent entendre par ſignes qu'il y avoit dans l'intérieur du pays un peuple qui portoit la barbe, qui étoit habillé comme les Eſpagnols, & qui faiſoit avec cette mine des rubans pareils aux dentelles que les ſoldats portoient ſur leur cottes de buffle, & que quelques-uns étoient habillés de velours comme le Général: ajoutant que ces hommes, à en juger par leur habillement, leur teint & leurs coutumes, paroiſſoient être du même pays qu'eux. Ces Indiens furent ſi ravis de l'accueil qu'on leur fit, qu'ils revinrent tous les trois jours chercher du poiſſon & du biſcuit,

apportant

apportant avec eux des peaux de différentes eſpèces de bêtes, comme hermines, chats ſauvages, de même que les filets avec leſquels ils les prenoient.

On trouve dans ce port différentes eſpèces de poiſſons, comme huitres, moules, écreviſſes de mer, ſoles, &c. & ſur quelques montagnes, des oies, des canards, des cailles, des lapins & des lièvres. Le Général & le père Antoine ayant envie de reconnoître le pays, prirent avec eux quelques ſoldats, s'éloignèrent à une diſtance conſidérable de la côte, & furent charmés de la douceur du climat & de la fertilité du terrein.

Tout étant prêt pour le départ, l'eſcadre fit voile le 20 de Novembre; mais quantité de ſoldats étoient malades, & quelques perſonnes de marque moururent pendant le ſéjour que l'on fit dans ce port. Ils n'eurent pas plutôt quitté San-Diego, que le vent de nord-oueſt recommença à ſouffler avec beaucoup de violence, ce qui n'empêcha pas les vaiſſeaux d'arriver à la vue d'une baie dont les environs

paroiſſoient être extrêmement fertiles. Ils apperçurent de tout côté de la fumée, les Indiens ayant allumé des grands feux pour les inviter à deſcendre ſur la côte. Ils s'en approchèrent; mais n'ayant trouvé aucun endroit pour ſe mettre à couvert du vent de nord-oueſt, ils continuèrent leur route, & à quelques lieues de-là, ils découvrirent dans la baie de Sainte-Catherine, une grande île éloignée d'environ douze lieues de terre, à laquelle ils donnèrent le nom de Sainte-Catherine, à cauſe du jour de la Fête de cette Sainte. Les vaiſſeaux s'y rendirent le 28 de Novembre, & en apperçurent une autre plus grande à quelque diſtance de-là, qu'ils remirent à reconnoître à leur retour. Comme ils approchoient de l'île de Sainte-Catherine, les habitans allumèrent des feux de tous côtés, & les vaiſſeaux ne furent pas plutôt près du rivage, que les femmes, les enfans & les vieillards pouſſèrent des cris de joie, & accoururent en foule pour voir les Eſpagnols. Le Général donna ordre à l'amiral Toribio Gomez de ſe rendre

à terre avec le père Antoine de l'Afcenfion, le capitaine Peguero, l'enfeigne Alarçon & vingt foldats, pour voir quel peuple c'étoit, & reconnoître l'île. Ils ne furent pas plutôt débarqués, que quantité d'Indiens de l'un & de l'autre fexe fe rendirent auprès d'eux, & leur firent des politeffes qui leur donnèrent à connoître que ce n'étoit pa la première fois qu'ils voyoient des Efpagnols. On leur demanda de l'eau, & ils leur en préfentèrent de fort bonne dans un vaiffeau de jonc fait en forme de bouteille, qu'ils avoient été chercher à une diftance confidérable, à une petite fource entourée de faviniers & d'églantiers, dont il y en a quantité dans l'île. Sur le rapport que l'on fit au Général, il fit dreffer une tente où les pères André & Antoine dirent la meffe, le père Thomas étant malade, & nos gens fe rendirent à terre pour affifter au Service Divin. A cette occafion, un grand nombre d'Indiens robuftes & fort bien faits vinrent au quartier des Efpagnols : ils avoient été la veille à la pêche dans une efpèce

de vaiſſeau aſſez bien conſtruit, mais d'un très-mauvais gabarit. Quelques-uns de ces vaiſſeaux pouvoient contenir vingt hommes, mais la plûpart n'en contenoient que trois ; ſavoir, deux hommes & un enfant.

La manière dont les Indiens pêchent eſt ingénieuſe, facile & fort amuſante. Ils portent dans leurs bâteaux des perches longues & minces. au bout deſquelles ils attachent une harpon fait d'os de poiſſon, & une longue corde. Lorſqu'ils apperçoivent parmi les rochers un loup marin ou quelqu'autre poiſſon qui vaut la peine d'être pris, ils le dardent avec leur harpon; & s'il eſt gros, ils filent la corde, & le laiſſent épuiſer : après quoi ils le tirent ſur le rivage, ou dans le bâteau, s'il eſt petit. Ils prennent par ce moyen tout autant de poiſſon qu'il leur plaît. Les loups marins leur ſervent tant pour la nourriture que pour l'habillement. Les femmes Indiennes ſont très-bien faites, elles ont les yeux fort beaux, les traits réguliers & beaucoup de modeſtie. Les garçons & les filles ſe peignent le corps

de rouge & de blanc, & ſont généralement d'un très-bon caractère. Ces Indiens vivent dans de grandes huttes, & tous leurs utenſiles ſont faits de jonc ſi bien collé enſemble, que l'eau ne ſauroit pénétrer à travers. Cette île produit quantité de racines ou d'eſpèces de petites patates dont les habitans font un très grand commerce. Cette île, de même que la plûpart de celles des environs, ſont extrêmement peuplées, & les habitans vivent en communautés. Les Eſpagnols y trouvèrent un temple où l'on offroit des ſacrifices : il conſiſtoit dans un grand enclos de niveau, & il y avoit près de l'autel un eſpace circulaire entouré de plumes de différentes eſpèces d'oiſeaux, qu'ils avoient vraiſemblablement ſacrifiés à leurs Idoles. Il y avoit au-dedans de ce cercle, une figure peinte de différentes couleurs, pareille à celle ſous l'image de lequelle les Indiens de la Nouvelle-Eſpagne repréſentent le diable. Elle tenoit dans ſes mains les figures du ſoleil & de la lune. Lorſque nos ſoldats furent voir ce temple, ils trou-

vèrent au-dedans du cercle deux corbeaux d'une grosseur extraordinaire, lesquels s'envolèrent à l'approche des Espagnols, & furent se percher sur un rocher voisin. Les soldats les tuèrent à coups de fusil : sur quoi l'Indien qui leur servoit de guide, fit de grandes lamentations, & témoigna une horreur extrême pour l'action qu'ils venoient de commettre. Il y a dans cette île plusieurs bons ports & quantité de poissons, sur-tout de sardines. On trouve dans le pays, des cailles, des perdrix, des lapins, des lièvres & des daims. Les peuples qui l'habitent sont très-spirituels, & surtout fort adroits au larcin, de quoi ils donnèrent quelques exemples aux Espagnols.

Après avoir reconnu plusieurs cantons de cette île, l'escadre en partit le 25 de Décembre, pour aller visiter les autres, & retourner ensuite dans la terre ferme. Il y a au-delà de Sainte-Catherine une rangée régulière d'îles éloignés de cinq à six lieues les unes des autres. Elles ne sont pas toutes de même grandeur, mais elles

ſont toutes fort peuplées, & les Indiens qui les habitent commercent entre eux, de même qu'avec les habitans du continent. Ces îles occupent à peu-près l'eſpace de cent lieues, & ſuivent la même direction que la terre ferme. Leur nombre, leur grandeur, & la proximité où elles ſont les unes des autres font que les galions des Philippines, à leur retour dans la Nouvelle-Eſpagne, les confondent ſouvent avec le continent, & s'en éloignent le plus qu'ils peuvent. Elles ſont très-peuplées, & laiſſent entre elles & la terre ferme un paſſage dont la largeur eſt de douze, dix, huit lieues dans l'endroit le plus étroit, qu'on appelle le canal de Sainte-Barbe, & qui git eſt & oueſt. Les vaiſſeaux étant arrivés près du continent, virent venir à eux un canot à quatre rames, dans lequel étoit un Indien qui étoit ſouverain de la côte. Le canot aborda la capitane, & en fit trois fois le tour avec une vîteſſe ſurprenante, tandis que ceux qui étoient dedans faiſoient chorus entre eux, & chantoient *Almatote*, à la façon des Indiens de la Nouvelle-

Eſpagne. Ils l'abordèrent enſuite ſans témoigner la moindre crainte, & le Roi ou Cacique du pays monta à bord. Il fit deux ou trois fois le tour du tillac, toujours en chantant ; après quoi il adreſſa la parole dans ſa langue au Général & aux autres. Après qu'il eut fini ſa harangue, il leur fit entendre par ſignes que les habitans de l'île de Sainte-Catherine lui avoient envoyé quatre canots par quatre chemins différens, pour lui donner avis qu'il étoit arrivé des vaiſſeaux ſur leur côte, montés par des gens qui portoient la barbe, & qui étoient habillés : ajoutant qu'ils étoient braves, généreux & ſociables, & qu'ils avoient fait quantité de préſents à ceux qui avoient été les voir ; que ce rapport l'avoit engagé à ſe rendre à bord pour leur offrir ſon pays & tout ce qu'il produiſoit, les priant de s'approcher de terre, pour qu'il pût leur procurer tout ce dont ils avoient beſoin. Ne voyant aucune femme ſur le vaiſſeau, il demanda où elles étoient : ſur quoi le Général lui répondit qu'ils ne menoient jamais de femmes avec eux, & qu'ils

& qu'ils n'en avoient que faire. Là-dessus, l'Indien le pressa encore plus fortement de venir à terre avec ses gens, lui promettant de donner dix femmes à tous ceux qui étoient sur le vaisseau, ce qui fit rire tous les Espagnols. L'Indien croyant qu'ils vouloient lui donner à entendre par-là qu'il promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir, leur dit, que s'ils vouloient envoyer un soldat à terre, ils se convaincroient bientôt de la vérité de ses promesses, & qu'il leur laisseroit son fils en ôtage, jusqu'à ce que le soldat fût de retour. Comme la nuit approchoit, on jugea à propos de remettre cette expérience au lendemain, dans l'intention d'aller à terre, si le tems le permettoit. On fit quelques présens à l'Indien, il s'en retourna charmé de la libéralité des Espagnols, & fit tous les préparatifs nécessaires pour bien recevoir ses nouveaux hôtes. Une heure après qu'il fut parti, il s'éleva un vent de nord-est : c'étoit le premier qu'ils eussent vu pendant leur voyage, & comme il leur étoit favorable, le Général trouva à propos de

différer sa visite jusqu'à son retour. L'escadre mit donc à la voile ; & le vent ayant continué depuis sept heures du soir jusqu'à huit heures du 4 Décembre matin, les vaisseaux se trouvèrent près du dernier attollon du canal, lequel est composé de six îles éloignées de deux lieues l'une de l'autre. Le canal a environ 24 lieues de long, & la côte du continent est entremêlée de bois & d'un grand nombre de villages Indiens, ce qui forme un coup-d'œil très agréable.

La nuit suivante, le vent tourna tout-à coup au nord-ouest : ce qui consterna d'autant plus nos gens, qu'ils se trouvoient parmi des îles & dans un canal où la mer étoit extrêmement haute. Il dura toute la nuit & les deux jours suivants, & se calma le troisième, mais ils perdirent la chatte de vue. Les vaisseaux profitèrent du beau tems pour sortir de cet archipel, & s'étant approchés du continent pour reconnoître la côte, ils la trouvèrent fort haute & fort montagneuse, & apperçurent quelques baies, de l'une desquelles ils virent sortir quatre canots

montés chacun de deux Indiens nuds, lesquels vinrent à bord & firent présent à nos gens du poisson qu'ils avoient, sur-tout de sardines salées & d'autres petits poissons qu'ils portoient avec eux pour leur servir d'amorce. Ces Indiens comprenant qu'on ne les entendoit point, ne dirent pas une seule parole, & leur parlèrent par signes. Ils étoient plus grands, mieux faits & plus robustes que ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors ; & lorsqu'ils montèrent à bord, ils couvrirent leur nudité avec des peaux de chèvre. Les Espagnols leur donnèrent des provisions & des hardes, & ils s'en retournèrent très-satisfaits. Ils parurent être d'un très bon caractère, & on ne s'apperçut point qu'ils fussent enclins au vol. Le lendemain, il vint d'autres Indiens à bord, & cette visite se passa de même que la première. Ils pressèrent nos gens d'aller dans leur pays, leur offrant du poisson & du gland, dont ils font leur nourriture ordinaire. On leur fit présent de provisions, de hardes, de colliers & de patenôtres, & ils retournèrent dans leur île fort

ſatisfaits. La chatte rejoignit les vaiſſeaux dans cet endroit, & rapporta que les Indiens de ces îles lui avoient fait préſent de poiſſon & de gland. Le Général donna ordre à l'eſcadre de s'approcher de la côte, pour voir s'il y avoit quelque port, le brouillard les empêchant de la diſtinguer du lieu où ils étoient. Le vent les favoriſa juſqu'au 14 de Décembre ; & le temps s'étant éclairci, ils ſe trouvèrent vis-à-vis d'une chaîne de montagnes fort hautes & fort blanches, dont le panchant étoit rougeâtre, & qui étoient entièrement couvertes de bois, & qu'ils appelèrent la Sierra de Santa-Lucia. Ces montagnes ſervent de ſignal ordinaire aux vaiſſeaux qui viennent de la Chine. Quatre lieues au delà, il y a une rivière extrêmemenr rapide, qui deſcend de quelques montagnes hautes & blanches, & ſe jette dans la mer parmi les rochers qui la bordent. Ses rives ſont couvertes de peupliers blancs & noirs, de ſaules & autres arbres & arbriſſeaux qui croiſſent dans l'Eſpagne. On l'appelle *la rivière du Carmel*

(del-Carmelo.) Deux lieues plus loin eſt un très-bon port, entre lequel & la rivière dont on vient de parler, il y a un bois de pins de deux à trois lieues de large. Il y a à l'entrée du port, un cap appellé *Punta de Pinos*. Ce fut dans cet endroit que l'eſcadre vint mouiller le 16 de Décembre, dans la vue d'envoyer de ſes nouvelles dans la Nouvelle-Eſpagne.

On a vu ci-deſſus qu'elle mouilla le 16 de Décembre dans ce port, auquel on donna le nom de *Monte-Rey* en l'honneur du comte de Monte-Rey, viceroi de la Nouvelle-Eſpagne, qui l'avoit envoyé à cette découverte, en conſéquence des ordres de Sa Majeſté. Le lendemain, le Général fit dreſſer une tente, pour que les Religieux qui l'accompagnoient, puſſent y dire la meſſe pendant tout le tems qu'on y ſéjourneroit. On la dreſſa ſous un gros chêne qui étoit ſur le bord de la mer, à vingt pas duquel il y avoit quelques puits dont l'eau étoit fort bonne.

Après la meſſe on tint conſeil, pour voir les moyens qu'on prendroit pour

envoyer au Viceroi de la Nouvelle-Espagne une relation des découvertes que l'escadre avoit faites. Tous les gens de l'équipage étoient malades. Le Patron de l'amiral & son contremaître gardoient le lit, ceux de la capitane pouvoient à peine se tenir sur le tillac; uu grand nombre de soldats, de matelots & de mousses n'étoient pas en meilleur état, & il en étoit mort seize depuis quelques jours. En conséquence, on résolut que l'amiral Toribio Gomez de Corvan, & les deux pilotes Paschal & Baltasard partiroient avec l'amiral; qu'on embarqueroit dessus les malades pour la Nouvelle-Espagne, avec un nombre de matelots suffisant pour ramener le vaisseau à Acapulco; & que l'on mettroit les autres sur la capitane & la chatte, & qu'indépendamment des provisions qui étoient sur l'amiral, on leur en donneroit d'autres pour continuer leur voyage.

Ces résolutions prises, le Général donna ordre de les exécuter sans délai. Il envoya au Viceroi une relation circonstanciée de son expédition, & le

pria de lui envoyer un renfort, pour qu'il pût aller reconnoitre l'entrée de la Californie, avec ordre à la capitane & à la chatte de l'attendre jusqu'au milieu du mois de Mai suivant. Il dressa aussi un état des vivres & des munitions dont il avoit besoin pour reconnoître entièrement la côte de la Californie. En conséquence, on transporta les malades & le père Thomas d'Aquin à bord de l'amiral: les matelots s'y rendirent au jour marqué, & le vaisseau mit à la voile le 29 de Décembre. Le lecteur ne sera pas fâché de connoître la maladie qui regna sur l'escadre : elle est la même qui attaque ceux qui arrivent de la Chine dans la Nouvelle-Espagne; & elle est si dangereuse, qu'elle emporte souvent la moitié de l'équipage. L'air est si froid & si vif par cette latitude, qu'il pénètre jusqu'aux os les sujets d'un tempérament foible. Il y a même lieu de croire qu'il est d'une nature pestilentielle, à moins qu'on ne suppose que sa subtilité suffit pour causer cette maladie à des corps extéuués par les fatigues. Elle commence

par une douleur univerſelle dans tout le corps, & le rend ſi ſenſible, qu'on ne peut ſupporter le plus léger attouchement ; elle arrache même quelquefois des larmes & des cris aux perſonnes les plus réſolues. Il vient enſuite ſur tout le corps, ſur-tout aux extrémités inférieures, des tâches rouges plus larges & plus groſſes qu'un grain de moutarde ; elles ſont ſuivies de puſtules de deux travers de doigt de large, & de même couleur, leſquelles ſe manifeſtent d'abord ſous le jarret, & s'étendent depuis le milieu de la cuiſſe juſqu'au pli du genou, & qui rendent les parties ſi roides, que les jambes ſemblent être pétrifiées, & reſtent dans la même poſture où ce ſymptôme les a priſes. Le corps s'enfle ſi prodigieuſement, que les malades ne ſauroient ſe mouvoir ſans reſſentir des douleurs cruelles. Ces taches s'étendent enſuite : le gras de la jambe & la cuiſſe deviennent livides, l'humeur morbifique ſe répand dans tout le corps, gagne les épaules préférablement aux autres parties, cauſant en même-tems des douleurs très

vives dans les reins & dans les lombes. Le malade a beau changer de place, il n'en eſt pas plus ſoulagé, au contraire les douleurs augmentent, pour peu qu'il remue, au point qu'il faut aimer paſſionément la vie, pour ne pas deſirer de la perdre, dès l'inſtant que la maladie commence à ſe manifeſter. Cette humeur virulente cauſe un tel ravage dans le corps, qu'il eſt entièrement couvert d'ulcères. Le malade ne peüt ſouffrir la moindre preſſion; & pour peu qu'on veuille le couvrir, il expire à l'inſtant. Il gémit nuit & jour, ſans qu'il ſoit poſſible de le ſoulager; & le ſecours le plus prompt qu'on puiſſe lui procurer, s'il m'eſt permis d'uſer de cette expreſſion, eſt de ne point le toucher, pas même les hardes ſur leſquelles il eſt couché. Ce ne ſont pas là les ſeuls effets de cette humeur peſtilentielle. Dans quelques-uns, les gencives ſont tellement enflées, que les machoires ne peuvent plus ſe joindre: les dents branlent pour peu qu'on remue la tête, & il y a même des malades qui les crachent avec leur ſalive. Ils ne peuvent

plus rien avaler, ils dépériſſent à vue d'œil, & meurent en parlant avec leurs amis.

Telle étoit la maladie qui régnoit parmi les equipages, & il y en eut un grand nombre qui en moururent.

Retournons au port de Monte-Rey où nous avons laiſſé la capitane & la chatte, pour y prendre de l'eau & du bois. Ce port eſt à l'abri de tous les vents. Il y a près du rivage une infinité de pins de fort belle venue, très propres pour faire des mâts & des vergues, & quantité de chênes d'une groſſeur prodigieuſe, propres pour la conſtruction. On y trouve des roſiers, de l'aube-épine, des ſapins, des ſaules, & des peupliers, de très-beaux lacs: des bons pâturages & des terres labourables. Le pays produit des bêtes-fauves, entr'autres des ours d'une groſſeur extradinaire, & une eſpèce de bête à corne approchante du bufle, & à peu-près de la même groſſeur; d'autres de la groſſeur d'un loup, & de la figure d'un cerf, dont la peau reſſemble à celle du pélican. Elles ont un long cou, un bois comme celui du

cerf, la queue de trois pieds de long, & d'un pied & demi d'épaiſſeur, & le pied fendu comme le bœuf. On y trouve auſſi des daims, des lapins, des lièvres, des chats ſauvages, des outardes, des oies, des canards, des pigeons, des perdrix, des grives, des moineaux, des chardonnerets, des grues, des vautours, & un oiſeau de la groſſeur d'un coq-d'inde, dont un entr'autres avoit dix-ſept empans du bout d'un aîle à l'autre. La côte eſt remplie de mouettes, de cormorans, de corbeaux & d'oiſeaux marins. On trouve dans les rochers un grand nombre de cavités dont quelques-unes paroiſſent être les matrices d'un gros coquillages, dont l'éclat eſt pareil à celui de la nacre la plus fine. La mer produit une quantité prodigieuſe d'huitres, d'écreviſſes, de cancres, &c. On y trouve auſſi des loups marins & des baleines. Il y a autour de ce port pluſieurs communautés d'Indiens, extrêmement affables & généreux, qui vivent ſous une eſpèce de gouvernement. Ils ſont armés d'arcs & de flèches. Ils parurent très-fâchés de ce

que les Efpagnols les quittoient, ce qu'ils firent le 3 de Juin 1603, que la capitane & la chatte partirent de ce port.

Elles eurent pendant douze jours un vent favorable qui les conduifit au-delà du port de Saint-François. Le lendemain, favoir, le 7 de Janvier, le vent fe mit au nord-oueft; mais comme il n'étoit point trop fort, elles firent encore plufieurs lieues. La chatte ne jugeant pas à propos de mouiller, continua fa route, & la capitane qui crut qu'elle la fuivoit, n'ayant point allumé fon fanal, la perdit de vue le lendemain matin, fur quoi elle retourna au port de Saint-François pour l'attendre, ne doutant point qu'elle ne vînt l'y joindre; mais elle n'en eut des nouvelles qu'au retour de fon voyage. Une autre raifon engagea la capitane à relâcher au port de Saint-Franàois: elle voulut le reconnoître, & voir fi elle n'apprendroit point quelque chofe du Saint-Auguftin, lequel l'an 1595 étoit parti des Philippines par ordre de Sa Majefté & du Viceroi, pour aller reconnoître la côte de la

Californie, ſous la direction de Sébaſtien Rodriguez Cermennon, pilote très-expérimenté; mais il fut jetté à terre dans ce port par la violence du vent. Du nombre des perſonnes qui étoient à bord du Saint-Auguſtin, étoit le pilote François Volanos, un des premiers pilotes de cette eſcadre. Il connoiſſoit le pays, & aſſuroit qu'on avoit laiſſé à terre une grande quantité de cire, & pluſieurs ballots de ſoie: ſur quoi le Général voulut relâcher, pour voir s'il ne trouveroit point quelques veſtiges du vaiſſeau & de la cargaiſon. La capitane vint mouiller derrière une pointe de terre appelée *la Punta de los Reyes*; mais on n'envoya perſonne à terre pour n'être point pris au dépourvu, en cas que la chatte arrivât, & la capitane fit voile le lendemain pour l'aller chercher. Le vent étoit au nord-oueſt, mais ſi foible, qu'elle fit très-peu de chemin. Cependant le dimanche 12 de Janvier, elle arriva vis-à-vis certaines montagnes rouges, & découvrit quatorze lieues plus loin du côté du nord-oueſt, un cap qui avançoit

dans la mer ; & tout auprès, quelques montagnes couvertes de neige : d'où les Pilotes conclurent que c'étoit le cap Mendozino, lequel git par la latitude de quarante-un degré trente minutes.

Le lendemain, ſavoir le 13 de Janvier, il s'éleva un vent de ſud-oueſt violent, accompagné de pluie & de neige & d'une mer ſi haute, que l'on craignit que les vaiſſeaux ne coulaſſent à fond. Pour éviter ce danger, de même qu'une plus haute latitude où le froid & l'orage ſeroient plus grands, vu qu'on étoit dans le fort de l'hiver dans ces cantons, on mit à la cape juſqu'à ce que le vent fût calmé, & qu'on pût retourner à Acapulco.

Lorſque la capitane arriva dans ce parage, il n'y avoit pas plus de ſix perſonnes en état de manœuvrer. Les ſoldats, les matelots & les mouſſes étoient tous attaqués de cette terrible maladie que je viens de décrire; les Religieux & les Capitaines ſurnumeraires étoient auſſi malades, de ſorte que le Père commiſſaire ne put ni les confeſſer, ni leur adminiſtrer l'Ex-

trême-onction. Ajoutez à cela que ceux qui se portoient bien, n'étant point en assez grand nombre pour faire la manœuvre, étoient consternés du danger où ils étoient, se trouvant près d'une côte orageuse & dénués de tout secours. Et en effet, s'il se fût élevé une tempete, le vaisseau auroit infailliblement péri, faute de gens pour manœuvrer. Le Général fit assembler son Conseil ordinaire, & il fut décidé qu'on n'iroit pas plus loin, & qu'on profiteroit du premier beau-tems pour retourner au port de la Paz dans la Californie, en attendant les secours qu'on avoit envoyé demander au Viceroi. Cette résolution ranima les esprits de nos gens, & ils crurent que n'allant pas plus loin, ils pourroient prolonger leur vie de quelques jours. Le 14 du même mois, le tems s'éclaircit, & ils se trouvèrent près du cap Mendozino, où les courants les conduisirent en moins de deux jours. Peu de tems après, il s'éleva un brouillard épais accompagné d'une bruine froide: & le vent étant toujours au sud-est, les vaisseaux restèrent à la

cape jusqu'au 19 de Janvier, que le vent se remit au nord oueſt, & diſſipa le brouillard, ce qui mit les pilotes en état de faire une ſeconde obſervation, par laquelle ils ſe trouvèrent par la latitude de quarante-deux degrés. Ils apperçurent ſur la côte un cap blanc qui s'étendoit juſqu'à de hautes montagnes couvertes de neige, auquel ils donnèrent, à cauſe de ſa couleur, & parce qu'ils l'avoient découvert la veille de Saint-Sébaſtien, le nom de *Cap-blanc de Saint-Sébaſtien.* Ce vent anima les malades à mettre les mains à la manœuvre ; on iſſa les vergues, & l'on prit la route d'Acapulco, en rangeant toujours la côte ; tant pour la reconnoître, que pour chercher la chatte.

Celle-ci, comme on l'a vu ci-deſſus, s'étoit ſéparée de la capitane; & croyant qu'elle avoit pris les devants, elle continua ſa route pour la chercher. Lorſqu'elle fut par la latitude de 41 degré, le vent de ſud-eſt la mena directement dans l'endroit où étoit la capitane : mais comme elle n'étoit pas en état de tenir la mer, elle fit route vers

vers la côte, & fut mouiller au pied d'un gros rocher près du cap Mendozino; & après que le vent se fut calmé, elle continua sa route le long de la côte. Le 19 de Janvier, le pilote Florez qui étoit sur la chatte, se trouva par la latitude de 43 degrés, & observa que la terre formoit un cap, appellé *Cabo-Blanco*, où la côte commençoit à s'étendre vers le nord-ouest, & qu'il y avoit tout auprès une grande rivière, dont les bords étoient couverts de frênes, de saules, & d'autres arbres qui croissent en Espagne. Nos gens voulurent y débarquer, mais ils en furent empêchés par les courans *. L'enseigne Martin de Aquilar, Commandant de la chatte, & le pilote Florez s'étant trouvés aussitôt aprés, audelà de la latitude que leur avoit marqué le Viceroi, & ne voyant point

* Il est bon d'observer que ce que les Espagnols virent, n'étoit ni une embouchure, ni un détroit, ni un bras de mer, mais une rivière; & que ce qu'on dit du détroit d'Anian, n'est qu'une conjecture sans fondement.

paroître la capitane, furent d'avis de retourner à Acapulco.

On croit que cette riviére eſt celle qui va ſe rendre à une grande ville découverte par un vaiſſeau hollandois, & que c'eſt le détroit d'Anian, par lequel le vaiſſeau paſſa de la mer du nord dans celle du ſud. Il y a toute apparence que la ville de Quivira eſt dans ces cantons. C'eſt là-deſſus que roule le Mémoire qu'on envoya à Sa Majeſté, & qui l'engagea à ordonner cette expédition, & de lui en rendre compte.

On vient de voir que la capitane partit du cap de Saint-Sébaſtien, pour retourner à Acapulco dans la Nouvelle-Eſpagne, qu'elle rangea la côte pour voir s'il avoit échappé quelque choſe à ſes premières obſervations. Par cette latitude, le pays ſitué le long de la côte, eſt couvert de verdure : celui qui eſt dans l'intérieur des terres, paroît très-fertile & très-peuplé, du moins ſi l'on en juge par les feux qu'on apperçut de toutes parts. Comme le vent étoit au nord-oueſt ; qu'il favoriſoit leur route, & que la mer n'é-

toit point trop agitée, il n'y eut pas un pouce de terre qui échappât à leurs obſervations. Pendant que la capitane faiſoit ainſi route le long de la côte, nos gens virent venir à eux, à quelque diſtance du canal de Sainte-Barbe, deux canots, ſur chacun deſquels étoient trois hommes vêtus de peau de chèvre. Ils firent trois fois le tour du vaiſſeau, & montèrent à bord avec autant d'hardieſſe, que s'ils fuſſent entrés chez eux. On leur fit préſent de biſcuit & de quelques bagatelles, & ils s'en retournèrent à terre fort ſatisfaits.

La capitane, à ſon retour ſur cette côte, étoit dans l'état le plus déplorable. Tous les gens de l'équipage, à l'exception du Général & de trois ſoldats, étoient attaqués de la maladie dont j'ai parlé ci-deſſus, & le père Commiſſaire lui-même eut beaucoup de peine d'adminiſtrer les Sacremens aux malades. Le père Antoine de l'Aſcenſion étoit au lit, & l'on n'entendoit que des cris & des lamentations dans la vaiſſeau. Les uns pouſſoient les hauts cris, comme s'ils euſſent dû les ſoulager, les autres déploroient leurs pé-

chés avec la contrition la plus amère ; les autres mouroient en parlant, les autres en dormant, les autres en mangeant, les autres enfin assis sur leur séant.

La vue de tant de gens à deux doigts de la mort, jointe aux cris, aux lamentations & aux gémissemens des autres, étoit capable d'émouvoir les cœurs les plus durs & les plus insensibles ; aussi la Providence inspira-t-elle à ceux qui quelque tems auparavant étoient sourds aux sentimens d'humanité, tant de sensibilité pour leurs camarades, qu'ils assistèrent les malades avec autant de soin & de zèle, que s'ils n'en eussent eu qu'un seul à servir. Les Religieux, sur-tout le père Thomas d'Aquin, par un pressentiment des malheurs qui arrivèrent, s'étoient munis à Acapulco de cordiaux & de conserves, qu'ils eurent soin de garder pour ce jour d'affliction ; & il n'est pas douteux que plusieurs durent leur guérison au bon usage que ces Pères en firent.

Les Indiens ne furent pas plutôt retournés à terre, que la capitane

entra dans le canal de Sainte-Barbe, dans le deſſein de reconnoître l'île qu'elle avoit apperçu à l'eſt de celle de Sainte-Catherine dans ſon premier voyage, & d'y attendre la charte pendant quelques jours. Mais le Conſeil ne fut pas de ſon avis, & lui repréſenta que l'équipage étoit hors d'état de manœuvrer, ni de jetter l'ancre; qu'il diminuoit de jour à autre par la mortalité, & que s'il reſtoit plus longtems dans ce parage, il périroit entièrement, ce qui porteroit un grand préjudice au ſervice de Sa Majeſté. Le Général ſe rendit à ces raiſons, & ordonna au pilote de faire route en droiture pour l'île de Cerros, & de-là au cap Saint Lucas & au port de la Paz, pour y attendre le ſecours qu'on avoit demandé au Viceroi. En conſéquence, l'eſcadre continua ſa route, & étant arrivée à cinq à ſix lieues de Sainte-Catherine, il ſortit trois canots de l'île chargés de peaux de loups marins & de poiſſon, que les Indiens échangèrent pour des verreries, des colliers, des ciſeaux & des couteaux. Ils s'étoient apperçus

la première fois que les Eſpagnols y furent, qu'ils faiſoient grand cas de ces peaux ; & ce fut la raiſon pour laquelle ils leur en apportèrent une grande quantité à très-bas prix : mais ceux-ci s'étant apperçus de l'adreſſe avec laquelle ils filoutoient, ils leur ordonnèrent de retourner dans leurs canots, & le vaiſſeau continua ſa route. Le vent s'étant calmé dans ces entrefaites, il fit très peu de chemin le long de la côte : mais à la fin cependant, il arriva aux puits de la baie de Tous-les-Saints, qu'il s'étoit propoſé de reconnoître à ſon retour, comme je l'ai dit ci-deſſus, ce qu'il ne put faire cette fois-là, la plûpart de ceux qui s'étoient bien portés juſqu'au canal de Sainte-Barbe, étant tombés malades, de manière qu'il ne reſtoit plus que trois ou quatre perſonnes pour faire la manœuvre. Il s'éloigna donc de la côte pour abréger ſon chemin, & ſe contenta d'obſerver les différentes routes qu'il avoit ſuivies le long de la côte, pour que les vaiſſeaux qui reviennent de la Chine ſçuſſent à l'avenir celle qu'il falloit

tenir, après avoir doublé le cap Mendozino pour ſe rendre dans la Nouvelle-Eſpagne. La capitane arriva le 3 de Février à la vue de l'île de Saint-Hilaire. Le vent de nord oueſt ayant renforcé, les vaiſſeaux furent obligés de s'éloigner de terre, de manière qu'ils ne purent diſtinguer que ſes différentes parties. Ils paſſèrent devant la baie de las-Virgines, & arrivèrent le 5 du mois à l'île de Cenizas que l'amiral avoit reconnue, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus. Le vent de nord-oueſt ayant augmenté, les vaiſſeaux ſe rendirent à l'île de Cerros; & le lendemain au ſoir, la capitane fut mouiller à ſa première ſtation, pour prendre de l'eau & du bois. Quelques-uns de nos gens ſe reſſentirent du changement du climat, & recouvrèrent une partie de leurs forces. Ils s'encouragèrent les uns les autres à aller à terre pour y prendre les proviſions dont ils avoient beſoin. Avant que de partir, ils laiſſèrent des ſignaux & des billets, afin que ſi le hazard conduiſoit la chatte dans ce parage, elle ſçût où retrouver la ca-

pitane. L'aiguade faite, & le vent étant favorable, le vaiſſeau continua ſa route pour le cap Saint-Lucas. Le dimanche matin, qui étoit le 9 du mois, la capitane traverſa les îles, la baie & le bras de mer que le père Antoine avoit auparavant été reconnoître avec la chatte; & après que le vaiſſeau fut ſorti de ces îles, le Pilote profita du vent pour abréger ſa route, & porta ſa pointe vers le cap Saint-Lucas qu'il apperçut vers midi, le vendredi 14 du mois. Il fut décidé qu'on n'entreroit point dans la baie de Saint-Barnabé, & qu'on ne toucheroit point à l'entrée du golfe de Californie, mais qu'on ſe rendroit en droiture aux îles de Mazatlan, dont les habitans ſont chrétiens; & qu'on enverroit de-là un Exprès à Mexico, pour avertir le Viceroi de l'arrivée du vaiſſeau, & le prier d'envoyer ſes ordres.

La capitane traverſa l'embouchure du golfe de Californie, & arriva le lundi 17 de Février au port de l'île de Mazatlan, d'où il fut mouiller le lendemain dans l'endroit qu'il jugea

le plus

le plus ſur & le plus commode pour le débarquement.

La capitane ayant mouillé, comme on vient de le dire, à l'île de Mazatlan, la première choſe que fit le Général, fut de donner avis de ſon arrivée aux habitans du continent, & de ſe rendre en perſonne avec cinq ſoldats, au village de Saint-Sébaſtien, lequel eſt à environ huit lieues dans les terres. Le 19 au matin, il débarqua avec ſes cinq ſoldats; mais comme il ignoroit où étoit la ville, n'y ayant ni chemin, ni ſentier battu, il s'égara dans un bois, où il erra pendant deux jours mourant de faim & de ſoif; ce qui joint à la chaleur qu'il faiſoit, épuiſa tellement les ſoldats, que peu s'en fallut qu'ils ne périſſent dans la forêt. Ils en ſortirent enfin, & rencontrèrent un grand chemin, qu'ils ſuivirent ſans ſavoir où il les conduiroit. Pendant qu'ils ſe repoſoient ſous un arbre, ils ouirent des ſonnettes. Ils ſe levèrent en ſurſaut, & regardant de tous côtés, ils virent pluſieurs mulets qui portoient des proviſions de Caſtille

à Culiacan. Lorſque la caravane fut proche, ils demandèrent au muletier où conduiſoit le chemin où ils étoient: à quoi il répondit qu'il menoit à Culiacan. Le Général lui ayant demandé s'il connoiſſoit la ville de Saint-Sébaſtien & l'Alcade qui y commandoit, il s'offrit de le conduire à l'endroit où il faiſoit ſa réſidence: il lui donna des vivres & des mulets pour les tranſporter. L'Alcade réſidoit dans un village des environs, & étoit le capitaine Martin Ruiz de Aguirre, intime ami du Général, & connu de tous les ſoldats & de tous les officiers du vaiſſeau. Le Général lui raconta les traverſes qu'il avoient eſſuyées, & le pria de lui fournir du pain, de la volaille, des agneaux, des veaux, &c. pendant le ſéjour qu'il feroit. Il le chargea en outre de lui trouver un homme actif & fidèle qu'il pût envoyer au Viceroi, pour lui donner avis de ſon arrivée & de la détreſſe où il ſe trouvoit, les cinq ſoldats qui étoient avec lui étant les ſeuls de tout l'équipage qui jouiſſent d'une ſanté un peu paſſable. Le capitaine Aguirre ſatisfit

avec joie à sa demande, & ce fut ce qui sauva l'équipage, lequel auroit infailliblement péri sans les soins du Général & l'activité du Capitaine. On fit partir aussitôt sept à huit mulets chargés de pain, de volaille, d'agneaux, de veaux, de plantin, de limons, d'oranges, &c. pour le vaisseau; & l'on en envoya autant tous les trois jours, afin que l'équipage eût non seulement de quoi vivre pendant son séjour, mais encore jusqu'à son arrivée à Acapulco, où il trouveroit tout ce qui lui seroit nécessaire.

On peut juger par ce que je viens de dire, de l'état où étoit l'équipage de la capitane, en arrivant dans ce port. J'ajouterai seulement que nos gens étoient malades, couverts d'ulcères, & avoient les gencives si enflées, qu'ils ne pouvoient ni parler ni manger. La malignité de la maladie fut telle, qu'ils désespéroient d'être jamais parfaitement guéris. Lorsque le vaisseau arriva, on n'entendoit que des cris & des invocations ferventes au Ciel. Cependant tous furent guéris au bout de dix neuf jours, de

manière qu'à leur départ, le vaisseau se trouva dans le même état qu'il l'étoit l'année d'auparavant, lorsqu'ils visitèrent ce port dans leur passage. Tel fut l'effet que produisirent les rafraîchissemens que le Général leur envoya à bord. Ils furent encore redevables de leur guérison à un fruit qui est fort abondant dans ces îles, que les naturels du pays appellent *Xocohuilztles*, & dont ils firent un grand usage. Il a la figure d'une pomme: les feuilles de l'arbre qni le produit sont faites exactement comme celles du pin, & le fruit croît par grappes comme celui du cyprès. Il est fait à peu-près comme une pomme de cyprès: il a l'écorce jaune, & la pulpe comme celle d'une tuna blanche; à l'exception que sa semence est un peu plus grosse. Il a un goût agréable & quelque peu aigrelet. Ce fruit a tant de vertu, qu'il déterge & fortifie les gencives, nétoye les dents, & qu'après en avoir mangé trois fois, les machoires reprennent leur mouvement, & l'on peut manger tel autre aliment qne l'on veut. Voici comment on dé-

couvrit l'ufage de ce fruit.. Quelques foldats ayant accompagné le père Commiffaire à un enterrement, l'officier Antoine Louis qui les commandoit, en cueillit un, & mordit dedans pour favoir le goût qu'il avoit. Quoique les dents & les gencives lui fiffent beaucoup de mal, il le trouva fi bon, qu'il le mangea tout entier, ce qui lui fit rendre par la bouche une grande quantité de fang purulent. Là-deffus, il en mangea un fecond, fon mal de dent s'appaifa, & il le mâcha avec plus de facilité. A fon retour, il raconta à fes camarades les bons effets que ce fruit avoit produit fur lui, & en donna à fes amis, qui s'en trouvèrent également bien. Ils furent à terre, & en cueillirent quantité pour leurs camarades: fi bien que lorfque le Général fut de retour, il fut furpris de voir la facilité avec laquelle plufieurs Matelots, du falut defquels il défefperoit, mangeoient les provifions qu'il leur avoit envoyées. Ce fut-là le feul remède qui les guérit au bout de dixneuf jours, de la cruelle maladie dont ils étoient attaqués. Ce fruit eft la

principale nourriture dont usent les guerriers Indiens des provinces d'Acaponeta & de Chametla, dans la Nouvelle-Galice; mais ils le font ordinairement bouillir ou rotir, prétendant qu'il est plus sain & plus agréable au goût. Le Général voyant ses gens entièrement guéris, & que son vaisseau avoit besoin de radoub, ordonna qu'on levât l'ancre, & qu'on se rendît à Acapulco, pour lui donner carene & y prendre des provisions pour pouvoir retourner dans la Californie, si le Viceroi le lui ordonnoit, ou mettre fin aux périls & aux détresses qu'ils avoient essuiés dans ce voyage désagréable. En conséquence, le vaisseau fit voile pour ces îles, le 9 de Mars par un vent très-favorable, & tira vers Acapulco. Après avoir doublé le cap de Corrientes, il vint à la hauteur du port de la Nativité, d'où rangeant la côte, il vint mouiller à Acapulco le 21 de Mars de la même année 1603.

Tout le monde fut d'autant plus ravi de son arrivée, qu'on désespéroit de le revoir. On fut sur-tout étonné de voir l'équipage en si bonne santé,

ceux qui étoient venus avec l'amiral ayant fait courir le bruit que tous ceux qui avoient été au port de Monte-Rey avoient sûrement péri; & la chose fût en effet arrivée, si les vents leur eussent été contraires, & s'ils n'eussent point relâché aux îles de Mazatlan. Mais il est tems de rapporter ce qui arriva à l'amiral, depuis son départ de Monte-Rey, jusqu'à son arrivée à Acapulco.

Les détresses & les fatigues du voyage ne furent rien au prix de la maladie qui régna parmi l'équipage. Elle fut si funeste, que lorsque le vaisseau entra dans le port, tous ceux qui le composoient, à l'exception de trois, étoient dans l'état le plus déplorable. Ces trois personnes étoient l'Amiral Toribio Gomez de Corvan, le Caporal François Vidal, & un Soldat appellé Jean de Marchina, natif de Galice : de manière que si l'Amiral n'eût été un homme de résolution, d'esprit & d'expérience dans la marine, le vaisseau n'auroit jamais pu arriver au port. De tous les malades qui arrivérent à Acapulco, il n'y eut

que ſix ſoldats qui échappèrent. En un mot, il mourut vingt-cinq perſonnes de l'amiral, du nombre deſquelles furent quatre Domeſtiques de l'Amiral, & trois eſclaves. On conclut de-là que la capitane ſouffriroit infiniment plus, la plus grande partie de ſes gens s'étant trouvés malades à ſon départ. D'ailleurs, comme elle devoit s'avancer juſqu'au quarante-deuxième degré, de latitude, on la regarda comme un enfant perdu, qu'on ne reverroit jamais plus. De-là vint qu'on fut ſi ſurpris de ſon arrivée & de la ſanté dont jouiſſoit l'équipage.

Dès que l'amiral fut entré dans le port, on donna avis au Viceroi de ſon arrivée. Il expédia auſſitôt des ordres aux Officiers du port d'Acapulco d'avoir tout le ſoin poſſible des malades, & ſur-tout du père Thomas d'Aquin, & de lui fournir tout ce dont il auroit beſoin pour ſe rendre au Mexique; & l'on doit rendre cette juſtice aux Officiers, qu'ils exécutèrent ces ordres avec la dernière ponctualité. Le Général n'eut pas plutôt débarqué, qu'il pria l'Alcade de la

ville d'expédier un courier au Viceroi, auquel il fit part de ſon arrivée, le le priant de l'honorer de ſes ordres. Lorſque ce courier arriva à Mexico, le Viceroi avoit déja appris le retour de la chatte; car le pilote Eſtevan Lopez qui la commandoit, lui avoit marqué qu'après s'être ſéparé de la capitane, il avoit été la chercher à la hauteur de 43 degrés, & avoit reconnu le pays dont on a déja parlé: que par l'avis de l'enſeigne Martin de Aquilar, & du patron Antonio Florez, il étoit retourné à Acapulco; qu'avant que d'arriver à San-Diego, l'Enſeigne & le Pilote étoient morts, & qu'on lui avoit déféré le commandement du vaiſſeau, & qu'il ne reſtoit que cinq hommes à bord, lui compris: qu'il avoit fait voile pour la Nouvelle-Eſpagne, croyant y trouver la capitane, qu'il avoit touché à la Nativité & paſſé aux îles de Mazatlan, où il ſavoit qu'elle avoit mouillé. Lopez, en arrivant à la Nativité, ſe rendit auprès du Viceroi, laiſſant la conduite de la chatte aux quatre ſoldats qui étoient avec lui. Le Viceroi le

renvoya auſſitôt, avec ordre de conduire la chatte à Acapulco, ce qu'il fit un mois après ſon départ de Mexico. Le Viceroi ayant reçu les lettres que le Général lui avoit écrites d'Acapulco, y fit réponſe ſur le champ, & donna ordre aux Officiers du Roi de payer aux ſoldats tous les arrérages qui leur étoient dus, & de fournir aux Religieux tout ce dont ils auroient beſoin pour ſe rendre à Mexico d'une manière convenable à leur caractère, à quoi on obéit ponctuellement. Il mourut quarante-huit perſonnes ſur l'eſcadre dans ce voyage de la Californie, du nombre deſquels furent l'enſeigne Juan de Acevedo-Texeda, Portugais, l'enſeigne Sébaſtien Melendez Andalouz, l'enſeigne Martin de Aquilar natif de Malaga, Antoine Florez natif d'Aviles, & Baltaſard de Armas, tous deux Pilotes, le ſergent Miguel de Legar, Biſcayen; Juan de Caſtillan-Bueno, charpentier de navire, natif de Séville, indépendamment de pluſieurs autres que je paſſe ſous ſilence.

Le 17 d'Avril, les Religieux, le

Général, les capitaines Peguero & Alarçon, & l'enſeigne Juan Franciſco, accompagnés des ſoldats, partirent d'Acapulco, & arrivèrent le 19 à Mexico, d'où ils ſe rendirent en corps à Chapulte-Peque, pour rendre leurs devoirs au Viceroi. Il les reçut avec beaucoup de joie & d'affabilité, les félicita ſur leur heureuſe arrivée, loua beaucoup leur conduite & leur courage, & leur promit de leur rendre ſervice dans l'occaſion. Il leur tint parole peu de tems après, & tous furent avancés ſelon leurs rangs.

Le voyage qu'on vient de lire eſt, je penſe, une preuve évidente du courage & de la fermeté des Eſpagnols; & il faut en avoir beaucoup pour exécuter une entrepriſe où tant d'autres avoient échoué, malgré les ſouffrances, les dangers & les fatigues qu'ils eurent à eſſuier. S'il eſt glorieux à la Nation de l'avoir tentée, quel mérite n'ont pas ceux qui l'ont exécutée? Ils auroient pouſſé leurs découvertes plus loin, ſi la maladie ne les en eût empêchés : car s'il ſe fût ſeu-

lement trouvé quatorze perſonnes en état d'agir au Cap-Blanc, le Général fût entré dans le détroit d'Anian, qu'on dit être dans les environs, & par lequel on prétend que le vaiſſeau étranger paſſa dans la mer du ſud. Il eût paſſé de-là dans celle du nord, & après avoir viſité Terre-neuve, il fût revenu en Eſpagne : moyennant quoi il auroit fait le tour du monde, le cap Mendozino étant diamétralement oppoſé à la Vieille-Caſtille, & ſur-tout aux villes de Salamanque, de Valladolid & de Burgos. Quoiqu'ils ayent échoué dans cette entrepriſe, l'envie-même ne peut s'empêcher de reconnoître, que ce qu'ils ont fait mérite une recompenſe ſignalée. Ils ont découvert un nouveau monde, où la religion chrétienne eſt maintenant établie, & qui produira aſſez de fruit pour remplir les demeures céleſtes. Je ne dis rien des avantages qui en réſultent pour l'Etat. Nous ſommes tous enfans de Jeſus-Chriſt, & tous fils du même Père, & comme tels nous devons ſupplier le Dieu de miſéricorde, qui tient

dans ſes mains le cœur des hommes, d'avoir pitié de nos frères, & d'envoyer chez eux des ouvriers laborieux & d'une vertu exemplaire, pour les convertir; afin qu'étant inſtruits de notre ſainte foi, ils puiſſent tous obtenir la félicité éternelle.



APPENDIX III.

Relation du voyage fait en 1746 par le père Ferdinan dConsag, Missionnaire de Californie, pour reconnoître la côte orientale du golfe de Californie jusqu'au Rio-Colorado, par ordre du père Christophe de Escobar & Llamas, Provincial de la Nouvelle-Espagne.

NOUS partimes le 9 de Juin 1746, sur quatre canots de Saint-Charles, qui git par le vingt-huitième degré de latitude septentrionale, le port n'ayant point assez de profondour pour recevoir d'autres bâtimens. L'aiguade de Sainte-Anne est à trois lieues de-là ; elle consiste dans plusieurs puits saumâtres, dont l'eau s'améliore après que les pluies en ont emporté

le nitre. Le port, ſes aiguades, & les hameaux des environs, ſont enfermés entre deux caps qui avancent fort avant dans la mer. Ces caps ſont Las-Virgines, & San-Gabriel-de-las-Sarmejas ou Sal-ſi-Puedes. Ils ſont tous deux fort hauts, & ſitués nord-eſt & ſud-oueſt l'un de l'autre. Nous attendimes le montant de la marée, & partimes ſur les onze heures, & arrivames vers le ſoir dans la baie de la Sainte-Trinité, où il y a une pêcherie de perles. Quoique cette baie s'étende fort avant au-delà du premier cap, on n'y trouve aucun azile contre le vent de ſud-eſt; & après qu'on a doublé l'autre, on ſe trouve expoſé à celui du nord. Il y a dans le milieu une île, à l'extrémité de laquelle eſt une chaine de rochers qui avancent dans la mer, que la marée couvre & découvre alternativement, ſelon qu'elle eſt haute ou baſſe. Cette île a été funeſte à quantité de plongeurs qui y ont péri. Il y a dans cette baie une crique dont l'eau eſt ſaumâtre; & quoique le cap où elle ſe termine, giſſe ſud-ſud-eſt, la côte

adjacente git nord-eſt, & eſt remplie de rochers, dont les uns ſont au-deſſus, & les autres au-deſſous de l'eau. A ſa pointe eſt la baie de Saint-Barnabé, & vis-à-vis une île fort baſſe, où l'on trouve quantité de loups marins.

Nous continuames le 10 notre voyage, quoique le vent ne nous fût pas favorable, mais il s'éleva au dernier quartier de la lune une tempête qui nous obligea de relâcher dans la baie de Saint-Barnabé.

Nous fimes voile le 11, par un tems calme, pour Saint-Jean-Baptiſte. Ce cap git nord-nord-oueſt de l'endroit d'où nous étions ſortis. Il n'eſt tel que par rapport à la baie de Saint-Barnabé qui eſt derrière. Au-delà eſt une côte continue qui git auſſi nord-nord-oueſt ; elle eſt baſſe & compoſée d'une glaiſe rougeâtre. La côte eſt fort baſſe & extrêmement dangereuſe, à cauſe des rochers & des briſants dont elle eſt environnée. Nous fumes obligés à trois heures du matin de paſſer entre une chaîne de rochers & le cap Saint-Jean qui eſt un

un peu au-delà, où nous nous mimes à l'abri du vent du nord, qui souffla ce jour-là & toute la nuit avec beaucoup de violence.

Le 12 vers les six heures du matin, après que j'eus dit la messe, nous fimes route pour doubler le premier cap de Saint-Jean, lequel avec un autre, forme une baie où l'on ne trouve aucun abri, si ce n'est contre les vents de terre. La baie qui est au-delà est fort large, mais on ne sauroit y aborder, la mer y étant extrêmement haute. Elle se termine au cap de Saint-Michel, & nous la traversames par un tems calme. Ce cap forme avec Punta-Gorda une autre baie où il y a une pêcherie de perles; & dans les tems orageux, la mer jette quantité d'huitres sur la côte, ce qui lui a fait donner le nom de *Pepena*. Il y a une source près d'une crique, dont l'eau est épaisse & saumâtre. Les habitans sont tous chrétiens. La baie est entièrement ouverte à tous les vents, excepté au nord & au nord-est. Nous mouillames à

Punta-Gorda, où nous fumes arrêtés par le vent.

Quantité d'Indiens vinrent nous trouver le 13 à Saint-Michel-dela-Pepena : je leur fis un ſermon, & batiſai pluſieurs enfans que les pères m'offrirent volontairement.

Le 14 vers les ſix heures du matin, nous quittames la baie de Saint-Michel, après avoir ſondé les endroits où l'on pouvoit mouiller. Près de Punta-Gorda, en face d'une côte baſſe & couverte de gravier, il y a dans la paſſe marée un bon ancrage avec quatre braſſes d'eau, dans un fond ſablonneux : mais plus près de la pointe où il y a un briſant, on mouille à ſix braſſes d'eau, dans un fond mêlé de pierre & de ſable.

Nous découvrimes une autre mouillage vis-à-vis du briſant. Il y a dans cet endroit pluſieurs autres rochers : le terrein eſt argilleux, couvert de chardons & de genets, & arroſé par quelques torrens qui viennent des montagnes voiſines. Le rivage eſt couvert de petit gravier ; & à la diſtance d'un coup de mouſquet, on mouille

à neuf braſſes d'eau ſur un fond ſablonneux. Tous ces parages ſont à couvert des vents du nord & du nord-eſt au moyen du cap, lequel rompt auſſi la violence de la mer. Le cap Gorda eſt formé de rochers, qui reſſemblent à du marbre rouge tacheté de blanc & de jaune, & eſt fréquenté par une multitude infinie d'oiſeaux. L'île de Tortuguilla appellée par les Californiens *Serro-Blanco* où la montagne-blanche, git eſt & oueſt du cap Gorda, mais de l'autre côté qui eſt le plus bas, & ſon giſſement depuis San-Gabriel-de-las-Almejas ou Salſi Puedes, eſt ſud-ſud-eſt & nord-nord-oueſt. Ces caps forment une grande baie dont la moitié eſt entourée de montagnes, l'autre eſt baſſe & ſablonneuſe. Il y a au pied de ces montagnes une ſource parmi des rochers, dont les Indiens font uſage dans le tems du Juſſant. On trouve auſſi derrière le dernier cap, une communauté d'Indiens & une petite ſource d'eau ſaumâtre dans une eſpèce de fondrière. Les habitans voyant les canots, nous prirent pour des plongeurs,

& s'enfuirent dans les terres pour ſe garantir des outrages & de la brutalité de ces gens qui les ont fait haïr & déteſter de tous les Californiens ; mais ayant ſçu de quelques Indiens qui m'accompagnoient, que j'étois Miſſionnaire, ils revinrent auſſitôt. La mer eſt ſi haute dans ce parage, même dans le beau-tems, que nous fumes obligés d'en ſortir après avoir eu bien de la peine à faire aiguade. Nous tâchames de doubler le cap de San-Gabriel de Sal-ſi-Puedes, ſi redouté des mariniers à cauſe de ces îles, de pluſieurs pointes de terre contiguës, & de quantité de briſans qui s'étendent bien avant dans la mer. Les courants y ſont ſi violents, qu'il eſt également dangereux de s'y trouver par un gros-tems que par un calme. On trouve entre les caps qui ſont vis-à-vis d'une caverne jaune & d'un rivage de ſable blanc, un mouillage à couvert de tous les vents, excepté de celui d'eſt ; & un peu en-deçà, une crique à l'entrée de laquelle il y a trois braſſes d'eau dans la baſſe marée : & au-delà & un peu plus loin, une

demi-brasse. Elle est plus enfoncée du côté de l'ouest que de celui de l'est : le fond est composé de sable & de coquillages. Peu de tems après que nous eumes mouillé, les Indiens que nous avions trouvé à l'aiguade, vinrent me trouver avec leurs enfans, me priant de les batiser. Les fameuses îles de Sal si-Puedes commencent vis-à-vis du cap de Saint-Gabriel, & forment quatre canaux dans le milieu du détroit. Comme j'allois partir, deux nouveaux convertis vinrent me dire que les Indiens du pays s'avançoient en armes, dans le dessein de me tuer avec tous ceux qui m'accompagnoient. Ils me donnèrent plusieurs troussseaux de flèches pour armer mes gens, me disant de faire bonne contenance.

Le 15 après midi, le vent s'étant mis au sud-est, nous sortimes de ce port, lequel se termine par un cap de rochers noirs, des deux côtés duquel sont des cavernes & une chaîne de rochers qui avancent dans la mer jusqu'à la baie de Saint-Raphael, où il y a plusieurs écueils & plusieurs

caps, entre lesquels est un bon port & quantité d'anses pour les canots. Le vent étoit favorable pour doubler ce cap ; mais je ne pus en profiter, parce que je voulus reconnoître la baie. Elle est sablonneuse & presque de niveau, sur-tout du côté de l'est, & bordée en partie de rochers & de hauts bancs de sable, & partie d'une côte. Il y a au-devant de cette baie, trois îles trop eloignées pour la garantir de la violence des orages. Nous mouillames le soir dans un endroit à couvert du vent du sud-est.

Le 16, quoique la mer fût fort haute, nous fumes reconnoître l'autre partie de la baie. Nous vimes à l'entrée du Cadacaman, quelques Indiens à qui nous fimes dire de ne pas insulter les plongeurs. Ils nous firent répondre que ce n'étoit ni eux, ni les habitans de la côte, mais les montagnards, qui les molestoient. Le vent de nord-est nous empêcha de pouvoir aller à l'aiguade de Saint-Raphaël, mais il nous fournit l'occasion de découvrir plusieurs sources d'eau chaude, près de quelques rochers blancs. Elles sont

couvertes dans la haute marée : mais dans la basse, on les voit sortir d'entre le sable, derrière quelques fragmens de rocher. Dans la pleine mer, l'eau est teinte pendant l'espace d'une demi lieue, d'une couleur rouge bleuâtre. Nous trouvames dans cet endroit quelques Indiens qui habitoient la côte, & d'autres qui vivoient dans les montagnes, & qui me parurent être d'un très-bon caractère. Ils nous offrirent des présens proportionnés à leur pauvreté : mais nous nous contentames de quelque peu de poisson que nous leur payames généreusement. Leur ayant dit que nous allions à l'aiguade de Saint-Raphaël, ils voulurent nous y accompagner, & nous y arrivames au coucher du soleil. les canots n'y sont point à l'abri, & le plus sûr est de les tirer à terre. Il y a près du rivage un grand étang & un puits, dont l'eau est fort bonne lorsqu'on a soin de le nétoyer. Nous trouvames dans cet endroit un grand nombre d'Indieus, qui parurent ravis de nous voir, & qui nous firent présent de poisson, quoiqu'ils eussent tué

l'année auparavant un plongeur, parce que ceux qui nous avoient rencontré leur dirent que les canots n'appartenoient point à des plongeurs, & que j'étois missionnaire. L'assurance qu'on leur donna qu'ils n'avoient rien à craindre, jointe à la curiosité de me voir, fit qu'ils accoururent en foule sur la côte. Ayant vu avec nous quelques habitans de l'autre côté, qu'ils appellent *Yaques*, parce qu'ils ont le teint blême, ils commencèrent à chucheter les uns les autres; mais à la fin, ne pouvant plus vaincre leur aversion, ils demandèrent ouvertement à ceux de leurs compatriotes qui étoient chrétiens, pourquoi le Père venant par mer, avoit amené avec lui des Yaques? J'ai déja dit ci dessus que cette animosité des Indiens contre les Yaques provenoit des hostilités que ceux-ci avoient commises contre eux, & des déprédations qu'ils avoient faites dans leurs communautés. Dans le tems de la pêche des perles, ils mettent tout en usage pour les chasser du pays: de sorte qu'il est naturel que des sauvages naturellement vindicatifs, & qui n'ont

n'ont reçu aucune inſtruction, ne ſe faſſent aucun ſcrupule de tuer un Yaque par tout où ils le trouvent. A notre retour de l'expédition, nous vîmes un exemple de la terreur que ces excès leur avoient inſpirée : car ayant dit à pluſieurs familles qui étoient venues nous trouver, de ſe retirer le ſoir avec leurs femmes & leurs enfans dans un lieu de ſûreté, elles témoignèrent quelque répugnance à le faire ; & comme je les preſſois, elles me répondirent que ſi elles s'en alloient, les Yaques iroient la nuit-même les trouver dans leurs logemens. Je leur dis de ne rien craindre, que les ſentinelles & les Indiens les en empêcheroient, & qu'au cas qu'ils le fiſſent, on iroit ſur le champ à leur ſecours. Là-deſſus ils ſe retirèrent, après ſur-tout que je leur eus dit que je n'avois amené ces Yaques avec moi que parce qu'ils s'entendoient mieux à conduire les canots que les Californiens.

Le 17, je fis aſſembler les Indiens; je leur repréſentai l'injuſtice de l'ac-de l'action qu'ils avoient commiſe, la

noirceur de ce crime, & le danger qu'ils couroient qu'on n'usât envers eux de représailles, les inconvénients de la vie sauvage qu'ils menoient, & l'indécence de leurs coutumes. Nos gens ayant embarqué l'eau sur ces entrefaites, nous fimes voile, favorisés par un vent de terre lequel cessa peu de tems après, ce qui nous obligea de doubler le cap à la rame. Le rivage qui est entre ce cap & un autre que forme la côte de Saint-Antoine au nord du premier, est fait en demi cercle. Un peu plus loin, est une montagne noirâtre, laquelle forme une péninsule, à côté de laquelle on trouve un endroit à couvert des vents du sud-est, & de l'autre, de celui du nord. Un peu au-delà du milieu de cette côte, sont deux autres criques presque contigues, mais dont l'entrée est fort difficile, à cause d'un grand nombre de rochers qu'on y trouve. On découvre le pays à travers les ouvertures qu'ils laissent, & il paroît extrêmement fertile, mais le rivage est si dangereux, que nous n'osames en approcher pour le reconnoître de plus

près. Deux Indiens de Saint-Raphaël nous crièrent du haut d'un rocher, qu'il y avoit un peu plus loin une baie, & qu'ils alloient avertir les habitans de notre arrivée. Après avoir ramé la plus grande parti du jour, nous apperçumes le ſoir un paſſage bordé de hautes montagnes; mais après avoir doublé le cap, nous trouvames une côte où les canots étoient à l'abri des vents d'eſt & de ſud-eſt. Nous marchames quelque tems dans l'obſcurité, ſans ſavoir où nous allions, après quoi nous découvrimes pluſieurs grands feux, ce qui nous fit juger que nous n'étions pas loin du rivage, où nous n'arrivames cependant qu'à minuit. Comme nous ne le connoiſſions point; pour éviter les ſurpriſes des Indiens qui ont coutume de mettre le feu à leurs huttes, & de ſe tenir aux aguets pour tomber à l'improviſte ſur ceux qui arrivent, nous reſtames à l'ancre juſqu'à l'arrivée du jour, qui étoit le 18.

Nous fumes beaucoup incommodés toute la nuit par le roulis continuel des canots. Nous étant trouvés le ma-

tin fort près de terre, nous levames l'ancre & entrames dans la baie. Nous trouvames trois îles, lesquelles forment un bassin où les vaisseaux sont à l'abri des vents, & peuvent mouiller commodément : le fond est sablonneux. Il y a dans cette baie trois criques, savoir, une à chaque extrémité & une dans le milieu : celle-ci est la plus profonde, & l'aiguade est au bout.

Nous débarquames dans un endroit sûr & commode, qu'un des Indiens qui nous accompagnoient nous indiqua. Nous donnames à cette baie le nom de *Purgatoire*, en mémoire de ce que malgré l'obscurité de la nuit, nous avions heureusement évité les écueils dont elle est remplie. Il y a environ trois lieues de distance depuis le fond de la baie jusqu'à cette pointe. Entre celle-ci & le milieu de l'entrée, il y a une autre île dont la côte est très escarpée. Les habitans du pays vinrent me faire compliment sur mon heureuse arrivée : je leur fis présent de quelques vivres, & les entretins du salut de leurs ames d'une manière proportionnée à leur capacité. Le pays des

environs me parut assez beau, eu égard au reste de la Californie.

Le 19, les canots qui avoient mouillé à une profondeur suffisante, se trouvèrent le matin à sec, la mer ayant baissé de plus d'une brasse. Nous fimes aiguade, & nous nous disposions à faire voile, lorsqu'un Indien vint nous dire que les Montagnards avoient résolu la nuit de venir nous rendre visite dans la matinée: mais comme tous ceux qu'ils attendoient ne se trouvèrent point au rendez-vous, ils remirent à nous la faire, lorsque nous serions à l'aiguade. Nous fumes obligés de mettre à la voile par un vent contraire, lequel ayant augmenté, nous empêcha de doubler le cap, & tout ce que nous pumes faire fut de gagner le rivage vers l'extrémité septentrionale de la baie, lequel, quoique entouré de montagnes, n'est point dangereux, à cause de la quantité de sable qui s'y trouve.

Nous doublames le 20 le cap de Las-Animas, lequel est bordé de toutes parts de rochers & de brisants. Ses deux pointes gissent sud-ouest &

nord-eſt l'une de l'autre. Au nord de ce cap eſt une île baſſe, laquelle avec les rochers qui en ſortent & s'avancent dans la mer à une diſtance conſidérable, a une figure triangulaire. Au-delà ſont pluſieurs canaux où l'on eſt à l'abri des vents du ſud-eſt & du nord, qui ſont les plus à craindre dans ce détroit. A quelque diſtance de-là, eſt un autre cap qui a la figure d'un trident, près duquel eſt une chaîne d'écueils qui avance près d'une demi-lieue dans la mer. L'eau y eſt ordinairement très-agitée. Les petits vaiſſeaux qui mouillent derrière ce cap, ſe trouvent à l'abri des vents du ſud-eſt. Il y a tout auprès, une baie appelée de-los-Angeles. Son entrée eſt bordée d'une chaîne d'îles, leſquelles contribuent beaucoup à ſa ſûreté. Leur nombre eſt ſi grand, que nous ne pumes les compter, ni en allant, ni en revenant. La plûpart ſont fort hautes, mais d'une petite étendue. La baie eſt grande, & les vaiſſeaux de quelque port qu'ils ſoient, peuvent y mouiller. La mer s'étend juſqu'au pied d'une éminence qui fait partie de la chaîne

de montagnes : car allant directemenr à l'aiguade, le ſignal du côté de Stribord, eſt un rocher noir, au-delà duquel il y en a quelques autres de blancs. Du côté de Baſbord, eſt un banc de ſable d'une lieue de long, qui commence à la côte. Indépendamment de ces marques, on reconnoît l'aiguade à la quantité de verdure dont elle eſt environnée. L'eau eſt fort bonne ; & comme elle coule d'une éminence, on peut la recevoir à bord ſans ſortir du vaiſſeau. Il y en a aſſez pour l'uſage des équipages, mais elle ne ſuffit point pour arroſer les terres. Il y avoit dans cet endroit quantité d'Indiens de différentes communautés, tous bien armés & extrêmement hautains, qui, contre la coutume du pays, avoient leurs carquois remplis de flèches. Outre les avis qu'on nous avoit donné à las-Animas, nous comprimes à leurs geſtes & à leurs cris qu'ils avoient de très-mauvais deſſeins. Nous nous efforçames de les gagner par des préſens & des démonſtrations d'amitié, mais ſans pouvoir y réuſſir. Ils continuèrent de crier, & nous mon-

trèrent leurs arcs, comme pour nous défier au combat. Cela nous obligea à nous tenir ſur nos gardes : car ils ſont extremement traîtres, & ils profitent de la nuit pour faire leur coup. Ils s'approchent dans un grand ſilence, ils tirent leurs flèches, ils jettent un grand cri & s'enfuient. Ces Indiens s'étoient partagés pour nous attaquer. Quelques-uns s'étoient poſtés au nord à peu de diſtance de notre camp, les autres au midi, & encore plus près, pour nous prendre, comme on dit, entre deux feux & nous couper la retraite. Les habitans de la baie de los-Angeles, enhardis par les meurtres qu'ils avoient commis ſur les plongeurs, ſe regardoient comme invincibles, ſur-tout depuis qu'ils furent ſecondés des auxiliaires de toutes les communautés avec leſquelles ils étoient liés d'amitié : de ſorte qu'ils n'avoient peut-être jamais été en ſi grand nombre. Mais Dieu permit que cette armée formidable fût diſperſée ar une ſortie que firent cinq ſoldats & trente Indiens chrétiens, leſquels vers les trois heures après midi, mar-

chèrent contre le corps qui étoit campé au nord, & qui étoit le plus considérable. Ces poltrons arrogans ne virent pas plutôt venir nos gens, qu'ils s'enfuirent en désastre, sans attendre même le premier feu, & abandonnèrent leurs femmes & leurs enfans. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés au haut des rochers; & lorsqu'ils virent qu'ils n'avoient plus rien à craindre, ils gambadèrent, crièrent & prirent mille postures menaçantes que nous ne daignames pas regarder. Nous fouillames toutes leurs cavernes & leurs retraites, mais n'y ayant trouvé que des femmes & des enfans, nous leur fimes toutes sortes d'amitié, les assurant que nous n'avions pas dessein de leur faire du mal; mais nos promesses ne purent les empêcher de s'enfuir & de nous abandonner leurs enfans. Nous en primes soin, de même me que de quelques femmes qui étoient restées, tandis que les autres couroient après les fugitives pour les obliger à retourner: mais comme la nuit approchoit, & que la montagne étoit difficile, ils retournèrent sur leurs pas,

tirant quelques coups de mousquets pour effrayer les Indiens. Ils y réussirent si bien, que quoique le reste de la montagne fut très-escarpé, ils grimpèrent avec une agilité surprenante jusqu'à son sommet, & le lendemain matin nous n'en apperçumes aucun. L'autre corps qui étoit campé au midi, ne fit aucun mouvement; & quoique nous fussions persuadés qu'ils ne manqueroient pas d'être instruits du sort de leurs alliés, ou par quelque espion, ou par quelque fuiard, on donna ordre à la sentinelle de faire feu de tems en tems. Nous demandames aux femmes qui étoient restées, la raison pour laquelle les Indiens étoient en si grand nombre, & elles nous avouèrent ingénuement, qu'elles appartenoient aux communautés du nord, dont quelques-unes avoient manqué au rendez-vous; qu'ils devoient tous s'assembler cette nuit; qu'un Indien, père de quelques filles qui étoient présentes, étoit le chef des rebelles du nord, & qu'il haïssoit mortellement tous ceux qui abordoient dans le pays avec des canots; elles ajou-

tèrent, qu'ils ne s'étoient ainſi partagés en deux corps, qu'afin que nous ne puſſions leur échapper. Elles nous demandèrent de l'eau, & nous leur en donnames avec quelques proviſions; nous donnames auſſi quelques confitures à leurs enfans, & leur dîmes d'aller ſe repoſer, & que la ſentinelle auroit ſoin d'elles. Nous fûmes très-ſurpris de la nudité de leurs filles. Les Californiennes de la nation des Cochimies ſont extrêmement pauvres, & ne portent point d'habits; cependant la modeſtie & la pudeur leur ont appris à ſe faire des eſpèces de tabliers qui leur deſcendent depuis le ventre juſqu'aux genoux, ce qui prouve le cas qu'elles font de cette vertu, qui fait le mérite du ſexe. Il y a plus, lorſqu'une femme accouche d'une fille elle a ſoin de la couvrir de même; mais nous ne vîmes rien de pareil chez les peuples de cette baie. Il faut eſpérer que cette coutume s'introduira un jour chez eux, & que la lumière de la foi leur fera connoître la turpitude d'une pareille nudité.

Le 21, nous renvoyâmes les In-

diennes avec leurs enfans & leurs effets ; mais à peine leur eûmes nous permis de se retirer, qu'elles s'enfuirent comme les premières, sans emporter ni les uns ni les autres. Nous les fîmes revenir, nous nous efforçâmes de les rassurer, & leur dîmes d'engager leurs maris & le reste des habitans à retourner à l'aiguade sans rien craindre ; que si nous les avions poursuivis la veille, ce n'avoit point été dans l'intention de leur faire du mal, mais qu'ayant attaqué les premiers les chrétiens, nous avions voulu leur montrer que nous ne les craignions point : que si nous avions été leurs ennemis, nous eussions tué leurs femmes & leurs enfans, qu'ils pouvoient se rassurer ; que nous étions chrétiens, & que comme tels, nous ne faisions la guerre à personne, & que nous nous efforcions au contraire de faire vivre les hommes en paix & en bonne intelligence : que les canots qu'ils voyoient & les gens qui les montoient étoient sous la direction d'un Religieux qui aimoit beaucoup les Indiens. Ce discours les rassura, elles prirent leurs enfans & leurs

effets, & furent y rejoindre leurs compatriotes. Sur ces entrefaites, nos gens apperçurent un eſpion qui venoit du midi, & coururent après lui pour l'arrêter, mais il leur échappa, & comme ils le pourſuivoient, ils rencontrèrent une femme, qui leur indiqua une autre aiguade. Tous les Indiens s'étant diſperſés, nos gens trouvèrent dans l'endroit qu'elle leur avoit dit, une grande quantité de ſauge nouvellement coupée. Cependant, quelques Indiens du nord vinrent nous joindre, y étant vraiſemblablement portés par leurs femmes, ou par le deſir de r'avoir leur enfans & leurs effets, ou peut-être même par la ſoif, n'y ayant d'autre aiguade dans le voiſinage que celle près de laquelle nous étions campés. Le ſoir, après que la grande chaleur fut paſſée, trois ſoldats, accompagnés des Indiens qui étoient venus avec nous, furent reconnoître la côte du côté du midi. Ils apperçurent chemin faiſant quelques Indiens ſur une montagne, leſquels les voyant avancer, gagnèrent le ſommet avec une agilité qui eſt fort rare dans les Européens;

Le ſoleil s'étant couché, ils ne purent aller juſqu'à l'aiguade, & ils vinrent rejoindre les canots. Le vent de terre étoit ſi fort dans cet endroit, qu'il emporta le matin la tente où l'on diſoit la meſſe. Il augmenta ſi fort la nuit, qu'un des canots courut ſur ſon ancre, & fut jetté près des îles qui ſont à l'entrée de la baie de Los-Angeles.

Nous continuâmes le 22 notre voyage avec un vent favorable, auquel ſucceda pendant quelques heures un vent de terre violent, qui nous obligea de gager la côte. Nous apperçûmes ſur le rivage pluſieurs Indiens armés d'arcs & de flèches, qui s'enfuirent dès qu'ils nous virent approcher. Nous les pourſuivîmes juſqu'au ſoir, mais ne ſçachant ſi nous pourrions doubler le cap, & trouver un endroit pour nous mettre à couvert, nous entrâmes dans un coude que la baie forme du côté du nord, lequel eſt aſſez grand pour contenir pluſieurs vaiſſaux, & ſe termine par une crique profonde, où le courant de l'ebe eſt très-violent.

Nous doublâmes le 23 le cap de Los Angeles, qui eu égard à l'autre gît nord-oueſt & ſud-oueſt. La pointe du nord-eſt, eſt compoſée de trois montagnes eſcarpées, au pied deſquelles il y a quantité de rochers, dont quelques-uus ſont au-deſſous de l'eau. Il y a dans cet endroit deux ports où l'on eſt à couvert du mauvais tems; mais il eſt bon d'obſerver que vis-à-vis d'une île qui eſt au-delà de la Cordillere de l'île de Los-Angeles, il y a un cap bordé d'uue multitude de rochers. La côte, juſqu'à Los-Remedios, eſt compoſée de rochers & de gravier. La baie de Nueſtra-Señora de Los-Remedios, commence à une petite île, & près d'un rivage blanchâtre. Il y a dans cette baie un endroit à couvert des vents du ſud-eſt, quelques éminences noirâtres, qui garantiſſent de celui du nord, & une pêcherie de perles.

Le 24, nous trouvant arrêtés par le vent, quelques-uns de nos gens furent reconnoître les montagnes, mais ils n'y virent rien de remarquable. Ils crurent avoir découvert une baie;

mais c'étoit la côte, qui, eu égard à l'île de l'Ange-Gardien, qui eſt fort grande & reſſemble à une baie. Cette île commence un peu au-deſſus du cap de Saint-Raphaël, & ſe termine un peu en-deçà de Saint-Jean & de Saint-Paul. Elle eſt très-montagneuſe, renferme pluſieurs baies & pluſieurs caps. Son extrêmité du côté du ſud-eſt, eſt plus étroite que celle du côté du nord. Le canal qui eſt entre cette île & la côte, eſt ſi remplie de baleines, qu'on lui a donné le nom d'*Aranal de Balenas*. Pendant que quelques-uns de nos gens s'amuſoient à reconnoître le pays, nous pêchâmes quelques perles, & trouvâmes que les huitres qui ſont près du rivage, étoient plus belles que celles qui ſont au large.

Comme nous étions prêts le 25 à faire voile par un vent de terre, les raffals devinrent ſi violens, que nous n'oſâmes nous hazarder en mer : il ceſſa à la fin, & marchâmes le reſte du jour, tantôt avec le calme & tantôt avec un vent contraire. Nous rangeâmes la côte, laquelle eſt très-montagneuſe,

&

& la mer si remplie d'écueils, que nos canots donnoient souvent contre. Celui dans lequel j'étois toucha deux fois, ce qui endommagea le gouvernail. On fit partir un petit canot, pour préparer tout ce qu'il falloit pour faire aiguade. Les Indiens du pays nous ayant aperçus, coururent à leurs armes, & poussèrent des grands cris, comme c'est leur coutume lorsqu'ils sont prêts d'entrer en action. Ces cris étoient entremêlés de gambades, & de gestes ridicules. Mais lorsqu'ils virent débarquer nos gens, & qu'ils s'apperçurent qu'ils étoient armés, ils s'enfuirent sur les sommets des montagnes, où ils s'arrêtèrent. Nos gens leur crièrent de descendre, mais ils étoient si effrayés, qu'au lieu de le faire, ils s'enfuirent plus loin. Nous arrivâmes au coucher du soleil sur un rivage uni & plein de gravier, mais peu sûr. Cependant le besoin d'eau, joint à l'ignorance où nous étions du pays, fit que nous y restâmes malgré le danger que nous courions.

Le 26, quelques-uns de nos gens furent dans une grande crique pour

voir s'ils ne trouveroient point quelque endroit où l'on put faire aiguade. Nous jugeâmes qu'il y avoit de l'eau par quelques branches de palmier fraîches, & des glayeuls que les Indiens avoient laissé ; mais il y a toute apparence qu'ils les avoient apportés d'ailleurs, nos gens n'en ayant point trouvé sur le lieu. Ceux qui avoient suivi les pistes des Indiens, trouvèrent un étang à quelques lieues de-là. Voici les marques que ceux qui viennent par mer doivent observer pour trouver l'aiguade. Le rivage est bas, couvert d'un sable blanc, & se termine par un tertre de couleur rougeâtre. Nous dédiâmes cet endroit à Saint-Jean & à Saint-Paul, parce que nous fûmes le reconnoître le jour de la fête de ces martyrs.

Nous fîmes voile le 27 avec un vent de terre, & après avoir passé devant quelques petites montagnes qui sont le long de la côte, nous vîmes sur une montagne voisine deux Indiens qui nous appelèrent, mais nous étions trop éloignés pour entendre ce qu'ils nous disoient. Nous jugeâmes cepen-

dant, par l'endroit où ils étoient & par leurs geſtes, qu'ils nous défioient au combat. S'étant apperçus que nous les regardions, ils ſecouèrent leurs arcs & leurs flèches avec des grands cris, ſautant en même tems avec beaucoup d'agilité. Il y en eut un entr'autres qui ſe diſtinguoit parmi ſes camarades par ſon agilité, ſoit qu'il le fît par oſtentation, ou pour montrer la haine dont il étoit animé contre nous. Il ſe mouvoit d'une vîteſſe extraordinaire, il danſoit, il faiſoit la pirouette, mais à la fin, ſe fiant trop ſur ſon agilité, & ne faiſant point attention aux précipices qui étoient à côté, le pied lui gliſſa & il roula du haut en bas comme une pierre; nous fûmes très-ſurpris de le voir regrimper; il eſt vrai, qu'il ne le fit pas avec la même agilité qu'il étoit deſcendu, & qu'il fut obligé d'appeler ſes camarades pour l'aider à monter. Cet accident divertit beaucoup nos gens, mais les Indiens en furent ſi honteux, qu'ils ſe retirèrent, & n'oſèrent plus ſe montrer. Nous découvrîmes à midi une baie que nous crûmes être fort ſûre, mais nous nous

trompâmes, & nous ne nous trouvâmes à couvert que derrière la première pointe, qui eſt un rocher, dont le rivage eſt fort étroit, & entièrement couvert d'eau dans la haute marée. Les montagnes qui entourent cette baie, paroiſſent contenir des mines très-riches. Nous fûmes reconnoître la partie reſtante de la baie, pendant que les autres achevoient de parcourir la côte. N'ayant trouvé partout que des rochers, & voyant que le ſoleil ſe couchoit, nous retournâmes au mouillage.

Nous fîmes voile le 28 avec un vent de terre, mais il s'éleva un raſlais d'entre les montagnes, qui abattit un de nos mâts, lequel bleſſa en tombant un de nos matelots, & penſa en tuer deux autres. Nous paſſâmes à la vue de quelques éminences eſcarpées, qui avancent bien avant dans la mer. Après avoir doublé un cap bordé de rochers & d'écueils, nous entrâmes dans une baie d'une grandeur médiocre, & faite comme un G. Il y a entre le cap & un gros rocher qui eſt à terre un très-bon an-

crâge, & un vaiſſeau qui eſt en face du rocher, s'y trouve à l'abri du vent de ſud-eſt. Pluſieurs rochers reſtent à découvert dans la baſſe marée. L'autre pointe fourniroit un aſſez bon abri contre le vent du nord, ſi le fonds n'étoit de rocher, & ſans le courant extraordinaire de l'ebe. Environ à un quart de lieue de l'entrée il y a un étang, dont l'eau eſt trouble & mauvaiſe. Nous donnâmes à cette baie le nom de Saint-Pierre & de Saint-Paul, parce que nous y entrâmes le jour de la fête de ces Apôtres.

Le 29, le tems s'étant mis au calme, nous ſortîmes de cette baie à la rame, & après avoir doublé le cap blanc, nous entrâmes dans une autre qui gît oueſt & ſud-oueſt. Elle eſt d'une étendue conſidérable, elle contient pluſieurs îles, & renferme la petite baie de Saint-Louis de Gonzague. En-deçà, le rivage forme pluſieurs anſes, mais profondes, dans l'une deſquelles nous vîmes quantité de coquilles, qui, quoique de nacre, étoient fort belles, & reſſmbloient parfaitement à celles qui

renferment les perles blanches. Nous remîmes à la reconnoître, que nous fussions de l'autre côté, mais le tems ne nous favorisa qu'à notre retour, qu'ayant été la voir, nous la trouvâmes assez grande pour recevoir tel nombre de vaisseaux que ce fut. Elle est séparée de l'autre par un canal étroit, & toutes deux sont également sûres. Elle renferme plusieurs criques abondantes en poisson, ce qui y attire quantité d'Indiens des communautés voisines. Mais elle est privée d'un grand avantage, & c'est que l'eau qu'on y trouve est si salée qu'on ne peut la boire. Il est vrai qu'on en trouve de fort bonne à six lieues de-là, mais elle est en petite quantité. Pour voir si ces ports fournissoient de l'eau douce, nous creusâmes des puits à la profondeur de neuf pieds, mais nous n'en trouvâmes point.

Le besoin d'eau nous obligea d'en sortir le troisième jour, pour en aller chercher ailleurs. Ces ports sont formés par une île, dont l'étendue est telle, qu'on la prend pour le continent. Au-delà de cette baie, le ri-

vage forme un croiſſant entre deux montagnes noires, appellées Saint-Sébaſtien, où nous trouvâmes une rivière d'eau ſaumâtre. Les Indiens nous dirent qu'il y en avoit de meilleure dans les montagnes qui ſont au-delà, & nous trouvâmes qu'ils nous avoient dit vrai, mais nous ne pûmes en profiter. Nous doublâmes trois autres caps, & arrivâmes le ſoir dans une petite crique à couvert du vent du ſud-eſt, mais remplie d'écueils. Nous y trouvâmes un radeau, mais nous ne vîmes paroître perſonne.

Le 30, avant le point du jour, nous apperçûmes de la lumière ſur le rivage, d'où nous conclûmes qu'il devoit y avoir une aiguade dans le voiſinage. Là-deſſus quelques-uns de nos gens furent à terre, ils la trouvèrent, & retournèrent avec un vieillard qui portoit une cruche de terre fort bien faite, ce qui nous ſurprit d'autant plus, qu'on n'en voyoit point de pareilles chez les Indiens du nord, ni chez les chrétiens qui habitent au-delà dans la même direction, avant que les habitans de l'autre côté de la baie leur

euſſent appris à les faire. Ayant appris qu'il y avoit dans cet endroit de l'eau & une bonne côte, nous fîmes route ſur les onze heures par un vent de ſud-eſt, mais comme il étoit frais, & contraire au courant, la mer devint ſi haute, que nous arrivâmes fort tard au port, quoiqu'il ne fut pas fort éloigné. Nous y trouvâmes quantité d'Indiens de différentes communautés, dont nous eûmes peine à entendre le dialecte. Ils montrèrent dans toute leur conduite beaucoup de mauvaiſe humeur & de férocité, & il y en eut même un qui fut ſur le point de me tirer une flèche en cachette; mais je le previns en feignant de ne point le le voir & en changeant de place. Nous les traitâmes avec beaucoup de politeſſe, & indépendamment des vivres que nous leur diſtribuâmes, nous leur fîmes préſent de quantité de babioles, dont ils parurent très ſatisfaits, & ils nous donnèrent en échange des plumes, dont ils ont coutume d'orner leurs têtes. Ils nous preſſèrent de les accepter comme un gage d'amitié, mais ce n'étoit qu'une feinte, car ils nous

nous donnèrent à connoître leur humeur querelleuſe en lechant leurs flèches, ce qui chez eux eſt une eſpèce de préparatif pour le combat. Là-deſſus nous deſcendîmes d'une éminence où nous étions montés pour jouir de la fraîcheur du vent, la chaleur étant inſupportable ſur la côte, mais les Indiens nous défièrent encore en ſautant & jettant de grands cris. Un jeune enfant chrétien, qui aimoit à rire, prit un chiffon dans ſes mains, & ſe mit à contrefaire les geſtes ridicules des ſauvages, ce qui les irrita ſi fort, qu'ils envoyèrent un de leurs camarades, qui étoit celui dont nous entendions le mieux la langue, pour nous défier au combat, ajoutant qu'ils étoient en très-grand nombre, & qu'ils nous avoient dreſſé une embuſcade. Nous comprîmes parfaitement que cet avis étoit bien moins l'effet de leur ignorance, que du deſſein qu'ils avoient de nous intimider ; nous lui répondîmes que nous ne tarderions point à leur donner ſatisfaction ; & en achevant ces mots, nous détachâmes ſix ſoldats, & vingt-ſix archers Indiens.

L'ardeur avec laquelle ils montèrent l'éminence, jointe au courage & à l'adresse avec laquelle un chrétien saisit la flèche d'un Indien & la cassa, inspira tant de frayeur à ces sauvages, qu'ils s'enfuirent à l'instant. Mais il y eut un parti qui en vint aux mains avec nos soldats, qui leur firent quelques prisonniers, avec lesquels ils revinrent, à l'exception de deux qui s'étoient imprudemment engagés dans la poursuite. Je ne fus pas plutôt instruit de leur témérité, que je fis partir les gens qui étoient restés avec moi. Ils se rendirent dans un endroit où plusieurs communautés s'étoient assemblées pour nous attaquer. Nos deux soldats reconnoissant le danger où ils s'étoient jettés, l'un d'eux cria d'un ton résolu, comme s'il eût été à la tête d'un corps de troupes, que les uns aillent de ce côté & les autres de l'autre, hâtez-vous, & formez un cercle pour que nous tombions sur ces sauvages avant qu'ils ayent le tems de s'échapper. Les Indiens étoient en ligne de bataille, leur flèches à la main, mais ils n'eurent pas plutôt ouï ces

paroles, qu'ils n'osèrent avancer. Pendant qu'ils étoient ainsi irrésolus, ceux que j'avois envoyés arrivèrent, sur quoi s'imaginant qu'on alloit réellement les attaquer, ils prirent la fuite, & abandonnèrent leurs femmes, leurs enfans & leurs provisions. Nous traitâmes les prisonniers avec tout le soin & toute la tendresse que prescrit la religion, surtout dans les cas dont les suites peuvent être nuisibles ou avantageuses à sa propagation. Plusieurs prisonniers Indiens, qui étoient infidèles, & qui ignoroient les coutumes des chrétiens, offrirent leurs femmes & leurs effets pour leur rançon. La nuit étant survenue dans ces entrefaites, nous postâmes une sentinelle pour prendre soin des prisonniers. Nos gens trouvèrent dans une communauté un chien, qui étoit peut-être le seul qu'il y eût dans la Californie, avant que les Missionnaires en eussent amené dans le pays.

Le 1 Juillet, nous relâchâmes les prisonniers, après leur avoir ordonné, au cas qu'il abordât quelques canots sur leur côte, de ne point les insulter. Nous en retinmes deux pour nous

montrer l'aiguade. Il étoit déja tard lorſque nous partîmes, ayant été obligés d'attendre un canot qui s'étoit écarté, quoique la côte fût baſſe, dangereuſe & pleine de rochers. Cependant les raſlais qui ſouffloient de tous côtés, nous obligèrent de tirer nos canots à terre, en attendant que le tems ſe mît au beau. L'éloignement où nous étions de l'aiguade, nous empêcha de prendre la quantité d'eau qu'il nous falloit, d'autant plus que le parage n'étoit pas ſûr. Quelques-uns de nos gens ſe rendirent à terre pour reconnoître la côte; mais ayant entendu les cris d'une troupe de montagnards, & craignant d'être coupés, ils s'en retournèrent, leur faiſant ſigne qu'ils ne tarderoient pas de les aller joindre. Là-deſſus les Indiens recommencèrent leurs cris, leur montrèrent l'aiguade du doigt & s'enfuirent. Nous trouvâmes dans ce ruiſſeau quelques palmiers que les torrens avoient entraînés. Les marques auxquelles on reconnoît l'aiguade de Saint-Staniſlas, ſont un rocher rougeâtre près de la chaîne de montagnes, & le long de

la côte, quelques murailles de même couleur au bas du rivage. Avant d'arriver à ces murailles, on trouve un beau chemin qui conduit à l'aiguade. Nous y reſtâmes juſqu'à midi, après quoi nous continuâmes notre route; mais le vent étoit ſi violent & la mer ſi orageuſe, que nous n'arrivâmes qu'à minuit dans l'endroit où nous avions deſſein d'aller.

Nous entrâmes le 2 dans la baie de la Viſitation, & trouvâmes à l'une de ſes extrêmités un très-bon mouillage. Les Indiens qui y étoient n'en agirent pas mieux avec nous que leurs autres compatriotes. Un d'entre eux qui appartenoit à Saint-Staniſlas, nous montra une aiguade ſituée à une diſtance convenable, ſur quoi nous jugeâmes à propos de renvoyer un canot à Saint-Staniſlas pour prendre de l'eau pendant que nous en radoubions un autre qui avoit pluſieurs voies d'eau. C'eſt dans cet endroit que finit la baie qui commence à Saint-Louis de Gonzague. On trouve dans les environs de Saint-Staniſlas & de la Viſitation quantité de nacres de perles. Nous y tou-

châmes à minuit à notre retour, & jugeâmes par la quantité de feux que nous vîmes, que l'endroit étoit très-peuplé, & que par conféquent l'aiguade étoit plus proche que l'Indien ne nous l'avoit dit. Nous fîmes tout notre poſſible pour nous aboucher avec quelque habitant, pour ſavoir où il y avoit de l'eau. Pluſieurs familles vinrent nous trouver de très-grand matin, & nous dirent la meme choſe que le premier. Les femmes étoient entièrement nues, & n'avoient pas même ce tablier que portent les femmes des contrées plus ſeptentrionales. C'eſt ici que finit la chaîne d'îles qui ſont dans la baie; le cap de la Viſitation, étant preſque au nord de celle où nous mouillâmes. En-deçà de ce cap, après avoir doublé une pointe de terre baſſe & graveleuſe, on trouve une petite anſe pour les canots. Du côté de bas bord ſont quantité de rochers, dont la plûpart ſont ſous l'eau, & à Stribord, un cap fort bas, & entre ces deux caps, ſont deux petits ports.

Le canot retourna le 3 de l'aiguade,

dans le tems que tous les dommages étoient réparés, & que nous étions prêts à mettre à la voile.

Nous partîmes le 4 avec un vent de terre, qui tourna tout-à-coup au sud-est. Nous doublâmes le cap de la Visitation, dont le rivage est bas, le sol argilleux & rempli de rochers. Nous continuâmes notre route jusqu'après midi, que le vent nous étant devenu contraire, nous mouillâmes près d'un monceau de coquillages que la mer venoit de former depuis peu. Nous étions le soir sur le point de quitter notre ancrage, parce que les canots donnoient contre les brisans, lorsque nous entrâmes dans la baie, laquelle demeure à sec dans la basse marée. Les trois canots furent engravés par la rapidité de l'ebe, de sorte que nous ne pûmes exécuter notre dessein.

Le 5, le vent nous étant devenu contraire, nous continuâmes notre voyage avec les avirons, & vîmes quantité de chêvres sauvages, & de moutons de Californie. Plusieurs de nos gens furent à terre, dans le dessein d'en attrapper quelqu'un, & ayant

trouvé une communauté d'Indiens, ils leur demandèrent où étoit l'aiguade. Ils leur montrèrent quelques basses sur le rivage, & se retirèrent aussitôt. Cette eau est si chaude qu'elle jette de la fumée, & répand une odeur sulphureuse. Ceux qui avoient suivi les chevres, furent reconnoître le rivage, & trouvèrent un puits d'eau saumâtre fort profond, où nous arrivâmes au coucher du soleil. Quelques-uns s'étant avancés dans le pays, trouvèrent deux familles, & un Indien leur demanda s'ils étoient ennemis; à quoi un chrétien ayant répondu qu'ils étoient leurs amis & ceux de tout le genre humain, ils les accompagnèrent jusqu'à leurs canots, & ce furent les derniers Indiens avec lesquels nous conversâmes, encore eûmes nous beaucoup de peine à le faire, parce que leur idiome est entièrement différent de celui des Cochimies, dont ils n'ont retenu que quelques mots. Je crois que c'est-là où finissent les lits des perles, n'en ayant rencontré aucun au-delà.

Le 6, quinze de nos gens furent à

terre, pour reconnoître le pays, & voir où il y avoit de l'eau. Nous mouillâmes dans une baie du côté du midi, ayant à notre droite une pointe de rocher qui avançoit dans la mer à une diſtance conſidérable. Au nord, eſt un banc de ſable, lequel ſort d'une pointe baſſe, & paroît lorſque l'eau eſt baſſe, avancer plus d'une lieue dans la mer. Un de nos canots toucha deſſus, & comme il formoit pluſieurs branches, nous fûmes quelquefois obligés de retourner ſur nos pas. Le cap d'où part ce banc de ſable, forme avec un autre qui eſt au nord une baie qui a très-peu de fond, & où les vaiſſeaux ne ſont point en ſûreté. Après avoir doublé ce dernier avec beaucoup de peine, mes gens parurent avoir envie d'aller reconnoître le pays & d'y retourner enſuite. Nous deſcendîmes à terre pour nous rendre à l'aiguade, qui n'eſt autre choſe que le ruiſſeau dont je viens de parler. Il eſt preſque ſur le bord de l'eau, les environs étant inondés dans les marées du printems. Les canots furent aſſez heureux pour remplir tous leurs barrils. A l'entrée

de la nuit, nos batteurs d'eſtrade vinrent nous dire que le pays étoit inculte & ſtérile, ajoutant qu'à quelques lieues plus haut, il y avoit de la bonne eau, mais en petite quantité.

Le 7, un de nos canots qui n'étoit point chargé, & qui ne craignoit point les Indiens, reſta dans cet endroit, & les autres ſe mirent en mer : mais le mauvais tems les obligea de retourner. La mer continua dans la même agitation tout ce jour là, & la nuit ſuivante, de manière qu'on ne put envoyer aucune proviſion à ceux qui étoient reſtés à terre.

Nous fîmes route vers un autre endroit plus ſûr, appelé Saint-Firmin, lequel eſt ſitué entre deux bancs de ſable. Trois de nos canots y entrèrent, mais le quatrième échoua, & nous ne pûmes le remettre à flot qu'à la marée montante. Nous fûmes obligés d'en décharger un pour le radouber ; il faiſoit tant d'eau que la plûpart des proviſions furent mouillées. L'eau y eſt fort bonne, mais les gros vaiſſeaux ont beaucoup de peine à faire aiguade au de-là de la Viſitation. Il y a dans

cette baie de Saint-Firmin deux longs bancs de ſable ſitués au nord & au ſud, qui dans la baſſe marée reſtent à ſec l'eſpace de deux lieues, ainſi que nous le vîmes à notre retour.

Nous partîmes le 9 à trois heures après midi à la marée montante, pour nous rendre à la baie de Saint-Philippe-de-Jeſus, dont les caps giſſent nord & ſud l'un de l'autre. Celui du nord aboutit à quelques montagnes noires, mais voulant profiter du vent, nous continuâmes notre route, dans l'intention de la reconnoître à notre retour. Nous la trouvâmes à l'abri du vent du nord, même pour les gros vaiſſeaux; mais comme elle eſt très-éloignée de la côte, & qu'il y a quantité de bancs de ſable, on ne peut y entrer que dans la haute marée. Le rivage eſt ſablonneux, & il y a du côté du nord une crique, où dans le tems de la pleine & de la nouvelle lune, il y a aſſez d'eau pour les vaiſſeaux, mais qui demeure à ſec dans les autres tems. On trouve au pied d'une éminence platte une ſource dont l'eau eſt épaiſſe, déſagréable, de mauvaiſe odeur, &

même d'une qualité dangéreuſe. Elle cauſe à ceux qui en uſent une maladie qui tient du ſcorbut. A notre retour, nous ſéjournâmes pendant quelques jours à cette aiguade, mais nous ne vîmes pas un ſeul Indien. D'ailleurs comme mes gens étoient malades, & fatigués de la courſe qu'ils venoient de faire juſqu'au Rio-Colorado, nous ne pûmes pénétrer dans le pays. Nous vîmes tout le long de la côte, depuis la Viſitation juſqu'à ce port, quantité de moutons & de chèvres ſauvages. Nous doublâmes la pointe du nord, & quoique la marée fût haute, nous crûmes appercevoir pluſieurs anſes à l'abri des vents du ſud & du ſud-eſt, quoiqu'il n'y en ait qu'une du coté du midi, qui n'eſt propre que pour les canots; mais dans les grandes marées, & lorſque les cables ſont bons, un gros vaiſſeau peut y mouiller, lorſqu'il règne un vent de ſud ou de ſud-eſt, mais non point dans les petites marées, l'eau n'ayant de la profondeur qu'à une lieue & demie du rivage. Nous découvrîmes de cet endroit au lever & au coucher du

ſoleil la terre qui eſt de l'autre côté, & de la pointe de Saint Philippe qui eſt au nord, un autre cap en-deçà, qui nous parut former une grande baie, quoique ce n'en fût pas une; la pointe de la montagne qui eſt dans l'embouchure du Rio-Colorado, s'avançant dans le pays. Le rivage dans cet endroit eſt parfaitement de niveau, marécageux dans les grandes marées, & inondé dans les mauvais tems. Depuis Saint-Philippe juſqu'au Rio-Colorado, on ne trouve ni baie ni aiguade.

Nous fîmes très-peu de chemin le 10, à cauſe du vent de nord-eſt, qui venoit de terre, & qui nous étoit contraire. Les caps dans cet endroit giſſent nord-eſt & nord nord-eſt, & c'eſt là que finit le détroit. Nous fûmes à terre ſur le midi, mais avec beaucoup de peine, parce que l'eau étoit fort baſſe, & la mer fort agitée. Cette côte eſt entièrement ſtérile, la chaine de montagnes eſt éloignée de trois ou quatre lieues de la mer, & même plus dans quelques endroits. Nous débarquâmes le ſoir dans un meilleur endroit, quoi-

que la mer fût extrêmement haute. Le fond dans cet endroit eſt mêlé de limon.

Nous fîmes le 11 très-peu de chemin, & arrivâmes à quelques marais de couleur rougeâtre, ce qui nous fit juger que nous n'étions pas éloignés du Rio-Colorado. Nous continuâmes notre route juſqu'au ſoir, nous eſſayâmes de relâcher dans pluſieurs endroits, ſans pouvoir y réuſſir, les marais nous en ayant empêchés. Nous fûmes mouiller vis-à-vis d'une île, laquelle forme à l'extrêmité du détroit une crique qui a la figure d'un arc. L'eau a dans cet endroit une qualité différente de celle de la mer, & ſa malignité eſt telle, qu'elle emporte la peau de tous les endroits qu'elle touche. Tous mes gens furent mouillés, ce qui leur cauſa des inflammations dangereuſes dans les parties du corps les plus ſenſibles, qui ne ceſſèrent qu'à la fin de notre expédition. Quelques-uns en furent quittes pour les premiers ſymptomes du ſcorbut; mais les autres l'eurent au point qu'ils furent hors d'état d'agir pendant tout le voyage.

Le 12, il s'éleva un vent du ſud violent, qui ſépara les canots. Il y en eut un qui eſſaya pluſieurs fois de doubler en louvoyant la pointe des marécages, où ſe termine l'île dont j'ai parlé hier; mais la mer étoit ſi orageuſe, qu'il penſa couler à fond. Un autre fut obligé de jeter à la mer une grande partie de ſa carguaiſon, mais les deux autres, quoique l'équipage & la carguaiſon fuſſent mouillés, eut le bonheur, après avoir doublé le cap, d'aborder dans un parage ſûr au-delà des marais.

Le 13, le canot qui avoit abordé ſur l'autre côte, après avoir marché la plus grande partie de la nuit, arriva entre les ſept à huit heures du matin à Saint-Bonaventure, où on le tira à tems, & l'on mit la carguaiſon à l'air pour la faire ſécher. Quelques-uns des autres canots furent le chercher, mais cette crique les empêcha d'aborder.

Le 14, pendant que l'on faiſoit ſécher les hardes de l'équipage & les proviſions, un particulier fut reconnoître le pays, & apperçut quantité de

traces d'hommes & de bêtes. Ceux qui étoient à Saint-Bonaventure cherchèrent pendant un jour & demi une aiguade, ſans pouvoir la trouver. Le plus petit canot ſe rendit dans cet endroit, & leur apprit que les autres avoient mouillé dans la même embouchure du Colorado. On trouva quelque peu d'eau douce qui ſortoit de cette rivière.

Le 15 & le 16, après que le petit canot eut aidé les autres à faire aiguade, nos gens ſe rendirent le 17 dans l'endroit où l'autre étoit.

Nous arrivâmes le 18 à l'embouchure du Rio Colorado, dans laquelle eſt l'île dont jai parlé ci-deſſus. Elle eſt de figure triangulaire, & partage le fleuve en deux bras, dont l'un, qui eſt dans la Californie, eſt du côté du nord, & l'autre qui eſt ſur le rivage oppoſé, du côté du nord-oueſt. Mes gens débarquèrent dans l'île, & ſe trouvèrent entre deux courans très-rapides. L'eau de l'un refouloit avec tant de violence, & celle de l'autre couloit avec tant de rapidité, qu'ils euſſent infailliblement péri s'ils n'euſ-

ſent

ſent jetté une partie de leur cargaiſon. Les canots ſe rendirent ſur la côte de la Californie, pour y être en ſûreté, & apperçurent dans la nuit quelques feux; mais le lendemain il ne parut aucun Indien.

Nous continuâmes le 19 à reconnoître la rivière, mais les courans devinrent ſi rapides, que les rames ne pouvant point agir, on fut obligé de remorquer les canots, de ſorte qu'ils firent très-peu de chemin. Il y en eut un qu'on ne put remorquer faute de cordes, ce qui l'obligea de prendre une autre route, & d'aller de l'autre côté, qui étoit une des trois îles que nos gens découvrirent dans cette occaſion. Le 18 ils découvrirent la première, qui partage la rivière en deux branches, la ſeconde de même que la première, eſt dans le lit même de la rivière, & eſt ſituée en face à quelque diſtance; la troiſième eſt à côté des deux autres. La rivière ſe jette ici vers l'autre rivage, & forme un bras qui reſte preſque à ſec dans la baſſe marée. La côte de la Californie eſt ſi baſſe, que le Colorado l'inonde,

de ſorte qu'on trouve au pied des montagnes des troncs d'arbres, des plantes, &c. que l'eau y laiſſe en ſe retirant. Nos gens trouvèrent dans cet endroit une eſpèce d'aire, où les habitans foulent une eſpèce de froment, dont le grain eſt auſſi petit que l'anis.

Le 20, les canots reſtèrent à ſec; & le flot revint avec tant de rapidité, & la mer devint ſi haute, que le canot qui s'étoit ſéparé des autres, courut riſque de périr, ce qui obligea le plus petit d'aller à ſon ſecours pour ſauver l'équipage. Il arriva aſſez à tems pour le faire, mais on perdit les proviſions & les effets, & l'on brûla le canot pour en tirer le fer.

On détacha le 21 les canots pour voir s'ils trouveroient quelques effets à terre, & ils revinrent avec deux pipes d'eau.

Le 22, la crainte du mauvais tems empêcha les canots de partir; & nos gens furent reconnoître le pays à la diſtance de cinq lieues, juſqu'à Cauzal & Sauceda.

Le 23 & le 24, le vent & les cou-

rans nous obligèrent de relâcher dans l'endroit d'où nous étions partis. C'étoit une anse située près d'une chaîne de montagnes qui s'étend vers l'est. Les canots ne purent avancer, ceux qui avoient été à la découverte, rapportèrent que la rivière prenoit son cours le long des montagnes du côté de la Californie.

Le 25, après avoir reconnu le golfe où la mer de Californie jusqu'à son extrêmité, nous fîmes route, non point directement vers le port d'où nous étions sortis, mais pour en reconnoître quelques autres, où quelques circonstances nous avoient empêchés d'aborder en arrivant. Quinze de nos gens s'avancèrent dans le pays, examinèrent avec soin la situation & le gissement de la crique à la pointe où finissent les marécages, & l'on peut en voir la figure dans la carte.

Je n'ai point parlé dans ce Journal des latitudes, parce qu'elles sont exactement marquées dans la carte de ce voyage.

J'avertirai les plongeurs des perles, qu'à moins que d'aller à cette pêche

en grand nombre & bien armés, on court risque de périr par les mains des sauvages ; car quoiqu'après avoir été batisés, ils deviennent sociables, sincères & bienfaisans, néanmoins avant de l'être, ils sont traîtres, impérieux & cruels, & beaucoup plus avec les étrangers qu'avec les nationaux avec lesquels ils sont en guerre. Je les avertirai encore, que quand même ils seroient les plus forts, ils doivent prendre garde de ne point irriter les Indiens, soit en les maltraitant, les volant, enlevant leurs enfans, ou abusant de leurs femmes, ce qui est le plus grand outrage qu'on puisse faire à un homme ; car outre qu'ils sont naturellement féroces, une pareille conduite les rend ennemis implacables de tous les étrangers qui arrivent sur leurs côtes. Ceux qui vont à la pêche des perles, doivent se conduire en chrétiens, & se montrer zélés pour l'honneur de la nation Espagnole, sur lequel ils ont empreint une tache inéfaçable par la plus grande des lâchetés, lorsqu'étant l'année dernière à Saint-Raphaël, ils laissèrent tuer

deux plongeurs en leur préſence, ſans oſer les défendre. L'impunité les rend hardis, & ils ſont toujours prêts à commettre les mêmes crimes, lorſqu'ils ont le bonheur de rencontrer des lâches.

Pour prévenir ces malheurs, & faciliter la conquête du pays, on forma il y a quelques années le deſſein d'aller reconnoître le golfe de Californie, pour voir ſi l'on ne trouveroit point quelques endroits convenables pour établir des garniſons, des ports & des miſſions. On n'a pu l'exécuter qu'en 1746, que le père Jean-Antoine Balthazar, Viſiteur général des miſſions, m'envoya un ordre du père Provincial, d'aller reconnoître le golfe de Californie, & d'en dreſſer une relation, pour pouvoir l'envoyer à S. M. & à ſon Conſeil. Je reçus cet ordre avec la ſoumiſſion que je devois, mais j'eus peine à l'exécuter, parce que je manquois des choſes néceſſaires pour une pareille entrepriſe, les miſſions elles-mêmes ayant de la peine à ſubſiſter. Cependant, l'importance de ce ſervice l'emporta ſur toute autre conſidéra-

tion; & les missions furent si zélées pour S. M. que malgré la détresse où elles se trouvoient, elles fournirent à la dépense des canots, des équipages & des provisions dont nous avions besoin dans le voyage que nous allions faire sur des côtes inconnues & habitées par des peuples sauvages. Ils me fournirent un nombre considérable de chrétiens Cochimies, auxquels ils donnèrent jusqu'aux armes & aux habits.

Le Capitaine Don Bernard Rodriguez de Rea, Commandant de la garnison royale de Lorette, montra pareillement dans cette occasion le zèle dont il étoit animé pour la religion & pour le service de Sa Majesté, par la promptitude avec laquelle il me fournit tout ce dont j'avois besoin pour cette expédition. Il me donna un canot, & une escorte de soldats suffisante pour ma sûreté & celle de ceux qui m'accompagnoient. Et quoique son poste de Gouverneur de la garnison ne lui permît point de se mettre à la tête des soldats, il voulut bien m'accompagner jusqu'à Saint-

Charles, qui eſt un port voiſin ſur la frontière, où l'on avoit donné rendez-vous aux canots & aux ſoldats; il veilla lui-même aux préparatifs de notre voyage, & y reſta jusqu'à notre départ. Il courut un bruit quelques jours après que les Gentils nous avoient tous maſſacrés, & avoient mis notre canot en pièces. Là-deſſus le Capitaine fit armer un canot pour ſe rendre lui-même ſur le lieu, s'aſſurer de la vérité du fait, & prendre les meſures néceſſaires pour vaincre les obſtacles que le démon oppoſoit à la gloire de Jeſus-Chriſt, & à l'honneur de Sa Majeſté par l'entremiſe des Indiens. Mais on lui conſeilla de ne point bouger que la nouvelle ne fût confirmée, d'autant plus que l'on ſçavoit le penchant qu'ont les Indiens à mentir, & que les canots étoient en état de ſe bien défendre. La nouvelle s'étant trouvée fauſſe, le Capitaine fut diſpenſé d'exécuter ſon deſſein. Dieu veuille que cette entrepriſe, dans laquelle on ne ſe propoſe d'autre but que ſa gloire

& le ſalut des ames, & l'aggrandiſſement des domaines de Sa Majeſté, réuſſiſſe comme on le deſire, & tourne à ſa gloire & au bonheur de ſes Etats.



APPENDIX IV.

Description de la Californie, par le Capitaine Anglois Woods Rogers, avec la relation de son voyage à la mer du sud en 1710.

ON ignore si la Californie est une île ou une péninsule, & je n'ai eu ni le tems ni la volonté de décider cette question. J'ai ouï dire à des Espagnols que quelques-uns de leurs compatriotes ayant cotoyé cette péninsule, & étant arrivés au 42e degré de latitude septentrionale, rencontrèrent une si grande quantité de basses & de rochers, qu'ils n'osèrent s'hazarder d'aller plus loin. Si cela est, il y a grande apparence que la Californie tient au Continent un peu plus avant vers le nord, ces basses & ces rochers étant une marque certaine que le Continent n'est pas éloigné.

Mais les Espagnols possèdant dans cette contrée plus de terre qu'ils ne peuvent en cultiver, se mettent peu en peine de faire de nouvelles découvertes. Les vaisseaux des Philippines qui vont à Acapulco étant arrivés au 4e degré rangent cette côte, mais je n'ai jamais ouï dire qu'aucun ait poussé plus avant vers le nord. Quelques vieilles cartes représentent cette contrée comme contiguë à celle de Yesso, & je crois assez que cela est, sans oser cependant l'affirmer positivement, d'autant plus que les Hollandois prétendent avoir pris dans ces mers un vaisseau Espagnol qui avoit fait le tour de la Californie, d'où il s'ensuivroit que c'est une île. On ne connoît pas mieux sa forme & son étendue, de sorte que le lecteur doit s'en rapporter là-dessus aux cartes, & en juger par lui-même. Quant à la partie du pays que j'ai vue moi-même, je l'ai trouvée montagneuse, stérile, & couverte çà & là de quelques petits arbres ou arbustes, qui portent différentes espèces de baies. Les gens que j'envoyai à terre pour reconnoître la côte, s'avancèrent envi-

ron quinze lieues vers le nord, & y virent plusieurs gros arbres, mais ils n'y trouvèrent point ce port, que les Espagnols disent être près de ce cap. Nous vîmes il est vrai de la fumée dans plusieurs endroits, ce qui nous fit juger que le pays étoit bien peuplé, quoique de tous les endroits où nous touchâmes depuis notre départ d'Angleterre, celui-ci soit le moins propre à nourrir ses habitans. Il règne continuellement dans cette saison de l'année dans ce parage un vent de terre, de manière que l'ancrage est fort sûr tout le long de la baie du côté de bas-bord; mais le meilleur endroit est un banc, sur lequel il y a depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau : on ne trouve point le fond près des rochers.

Pendant tout le tems que nous y fûmes, le tems fut très-beau & très-doux, & nous eûmes fort peu de pluie, mais de tems à autre de bouffées de vent très fortes; & pendant la nuit une rosée abondante, qui refroidit extrêmement l'air. Nous vîmes une fois près de trois cens Indiens, grands,

robuftes & auffi droits que des pins; mais plus bazanés que ceux que nous avions vus dans la mer du fud : ils avoient des longs cheveux noirs, qui leur defcendoient jufqu'à la ceinture. Ils étoient tous nuds, à l'exception des femmes qui avoient des efpèces de jupons faits des fibres d'une certaine plante, ou de peaux d'animaux, ou de plumes d'oifeaux. Celles que nous vîmes étoient vieilles & extrêmement ridées, & il y a toute apparence qu'ils firent cacher les jeunes, de peur de nous caufer de la tentation; mais ils n'avoient rien à craindre de notre part, & nous n'étions pas gens à nous laiffer enflammer par les beautés de la Californie. Leur prononciation eft entièrement gutturale; leur langue n'eft pas plus féduifante que leurs traits, & leur manière nous parurent groffières & défagréables. J'en aurois volontiers pris deux avec moi, pour me mettre au fait du pays; mais comme je manquois de provifious, je ne voulus pas augmenter le nombre de nos bouches. Quelques-unes avoient des bracelets, d'autres des colliers,

d'autres des bracelets & des colliers tout ensemble, faits de grains de bois, de morceaux de coquillages, de baies rouges & de perles, mais qu'ils ne sçavent point percer, se contentant d'y faire une entaille tout autour, & de les pendre avec un fil de pite. Elles sont si jalouses de ces ornemens qu'elles refusèrent de les échanger avec des colliers de verre que j'avois, & qui étoient de plusieurs couleurs; elles préférèrent des couteaux, des ciseaux, & autres instrumens. Je dois dire à la louange de ces Indiens, qu'ils ne nous volèrent jamais rien, quoique nos toliers & nos charpentiers laissassent leurs outils sur le rivage.

Je ne m'apperçus point qu'ils connussent la plûpart des utensiles dont nous nous servons en Europe. Leurs huttes sont extrêmement basses, & construites de branches d'arbres & de brins de roseaux, mais si mal couvertes, que la pluie y entre de toutes parts. Ils ne connoissent ni le jardinage, ni le labourage. Pendant tout le tems que nous séjournames dans cet endroit, ils ne vécurent que de poiſ-

ſon ; ce qui joint à la mauvaiſe conſtruction de leurs huttes, nous fit juger qu'ils n'ont point de demeure fixe, & qu'ils ſe rendent ſur la côte dans cette ſaiſon pour pêcher du poiſſon. Leurs pêcheurs n'avoient ni filets ni hameçons, mais ſeulement une eſpèce de lance de bois qu'ils manient avec une adreſſe extraordinaire, & avec laquelle il dardent le poiſſon. Ils ſont auſſi excellens plongeurs. Qelques-uns de mes gens me dirent qu'ils avoient vu un de ces Indiens, qui après avoir dardé un poiſſon, l'avoit ſuivi juſqu'au fond de l'eau, & l'avoit donné à ſon camarade qui étoit dans le canot, ſans ſortir la tête hors de l'eau. Bien des gens prendront ceci pour une fable, mais le fait eſt vrai, & j'ai vu moi-même quelques-uns de ces plongeurs, qui m'ayant vu jetter un vieux couteau dans la mer, l'attrapèrent avant qu'il fût au fond.

Leur pain, ſi l'on peut l'appeller ainſi, conſiſte dans une petite graine noire, qu'ils broyent & qu'ils avalent par poignées. Quelques matelots qui en avoient mis dans leur pain, me

dirent qu'elle approchoit du gout du caffé. Ils ont auſſi une racine peu différente de l'yam, & une eſpèce de légume enfermée dans une gouſſe, que mes gens comparèrent aux poids verds. Ils ont auſſi des baies, qui étant ſéchées au feu, ont à peu près le même gout que les feves roties. Il y en a d'autres dont il font beaucoup de cas, & dont le gout tient de celui des groſeilles ; mais leur pulpe a une douceur acide, & renferme un noyau. Nous vîmes auſſi quelques figuiers, dont le fruit a le gout de nos groſeilles, & eſt fort bon pour aſſaiſonner les viandes. Le pays produit quantité de plantes que nous n'eumes ni le tems ni la curioſité d'examiner.

Il me parut par les animaux que je vis, que les Californiens ont une faiſon particulière pour la chaſſe. Je remarquai que les habitans témoignoient beaucoup de reſpect à une perſonne qui avoit la tête ornée de plumes; mais il me parut d'ailleurs, que tout étoit commun entr'eux. Du moins j'obſervai, qu'après avoir échangé du poiſſon contre des vieux couteaux que

nous avions, ils les donnoient au premier qu'ils trouvoient ; & lorſqu'ils en eurent aſſez , ils ne voulurent plus nous donner du poiſſon. Leur vice dominant eſt la pareſſe ; ils ne penſent qu'au préſent. Ils s'entretinrent avec nos gens pendant qu'ils faiſoient leur proviſion d'eau & de bois , mais ils ne leur offrirent jamais de les aider. En un mot, je n'ai jamais vu de peuple qui ait plus d'averſion pour le travail & pour la fatigue. Ils ſont armés d'arcs & de flèches avec leſquelles ils tuent un oiſeau à la volée. Leurs arcs ont environ ſept pieds de long, & ſont faits d'un bois blanc que nous ne connumes point, leurs cordes ſont de pite. Leurs flèches ſont faites d'un roſeau, armé d'un os de poiſſon très-aigu, & ont environ quatre pieds & demi de long. La plûpart de leurs outils tranchans, ſont faits de dents de loup marin. J'apperçus à leurs colliers deux ou trois groſſes perles , & les Eſpagnols que nous avions fait priſonniers, me dirent qu'il y en avoit quantité dans le golfe de Californie, où les miſſionnaires étoient établis. Ils

ajoutèrent que l'intérieur du pays jusqu'au Continent du Mexique, étoit très-fertile, agréable, & abondant en bétail & en toute sortes de provisions. Pendant que j'étois sur mer, quelques-uns de mes gens me dirent qu'ils avoient vu des pierres extrêmement pesantes & luisantes, qui paroissoient renfermer quelque métal. Ils m'avertirent trop tard, car j'en aurois pris quelques-unes à bord pour les examiner. Quelques Indiens qui avoient lié amitié avec nous, étant venus à bord furent étonnés de sa construction. Ils n'ont que des balzes ou des radeaux, qu'ils conduisent avec des pagayes. Nous donnames à un une chemise, mais au lieu de la mettre, il la déchira en plusieurs morceaux, qu'il distribua à ses camarades, pour enfermer la graine dont ils font leur pain. Je crois qu'ils n'ont aucun utensile de cuisine, du moins, n'ont-ils point d'autre méthode pour apprêter leur poisson, que de l'enterrer dans le sable, & d'allumer du feu dessus. Après qu'il est suffisamment cuit, ils

le retirent, & le mangent ſans autre cérémonie. Ils allument du feu, en frottant deux mourceaux de bois ſec l'un contre l'autre. Les autres Indiens de l'Amérique font la même choſe ; mais ils ont ſans ceſſe du feu dans leurs huttes. L'eau eſt très-bonne dans cet endroit. Je vis auſſi quantité de fénouil marin, mais je ne m'apperçus pas qu'il y eût des oiſeaux fort rares.

On reconnoît l'entrée de ce port, en venant du côté de l'oueſt, à quatre rochers blancs, pareils à ceux qui ſont dans l'île de Wight, & les deux qui ſont à l'oueſt, ſont faits comme deux pains de ſucre. Celui qui eſt le plus près de terre, a une arche ou une ouverture faite comme celle d'un pont, qui donne paſſage à l'eau. En entrant dans le port, on doit laiſſer le rocher le plus près de la mer une longueur de cable à basbord; & auſſitôt qu'on l'a paſſé, aller directement au fond de la baie, qui eſt fort ſûre par tout, & a depuis dix juſqu'à vingt braſſes d'eau

de profondeur. Un vaiſſeau y eſt à couvert des vents du nord-eſt juſqu'à celui de ſud-eſt ; la rade ne ſeroit pas ſûre s'il s'élevoit un vent de midi, mais cela n'arriva point pendant mon ſéjour.



APPENDIX V.

Extrait de quelques passages du voyage de l'Amiral Anson.

DANS la dernière guerre qui survint entre les Couronnes d'Espagne & d'Angleterre, celle-ci envoya en 1740 une escadre dans la mer du sud, sous les ordres de l'Amiral Anson, lequel après avoir doublé le cap Horne, & cotoyé le Pérou & la Nouvelle-Espagne,* fit route pour les îles Marianes, pour enlever le galion des Philippines qui retournoit à Acapulco. Il y réussit, & trouva à bord quatre millions de piastres. Il conduisit cette riche prise à la Chine, & de-là par le cap de Bonne-Espérance en Europe. M. Richard Walter, qui

* Après avoir pillé la ville de Payta, & pris plusieurs vaisseaux.

étoit de l'expédition, en a publié une relation d'après les journaux & les papiers de cet Amiral, qu'on a traduite en françois, & imprimée à Amsterdam en 1749.

Il est parlé dans cette relation de la Californie, à l'occasion du commerce des îles Philippines, & des galions qui s'y rendent; il traite en passant de l'origine & de l'état des missions. Comme l'Auteur est Protestant, on ne doit attendre de sa plume qu'une satyre contre les Jésuites; en quoi il ne ressemble point à quelques-uns de ses confrères, qui en écrivant ne perdent jamais de vue les égards que l'on doit à la vérité & à la bienséance. Il vouloit plaire aux habitans de Londres, & il n'a point laissé échapper l'occasion de le faire, en leur représentant les Jésuites comme il l'a fait, quoiqu'aux dépens de l'honneur & de la vérité. Je mépriserois l'accusation de Walter, si je ne sçavois par expérience que les Protestans n'ont rien avancé contre la Société des Jésuites, qui n'ait été adopté par les Catholiques, soit de vive voix ou par

écrit, tant ils se plaisent à l'insulter. Cependant cette Société, toujours attentive à répondre au but de son institution, ne se mêle que des choses dont la religion les charge, ou sur lesquelles elle leur donne quelque supériorité. C'est-là ce qui m'oblige à dire ce que je pense de cette relation, de peur qu'on ne regarde mon silence comme un approbation tacite de ce que M. Walter a avancé.

Walter employe le 10e Chapitre du 2. livre à décrire la manière dont se fait le commerce de la ville de Manille, Capitale de l'île de Luçon, & Acapulco, sur la côte du Mexique: & après s'être beaucoup étendu sur la conquête des Philippines, les prétentions, les disputes & les conventions des deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, la concession du Pape, le voyage de Magellan, les établissemens des Espagnols, l'ancien commerce avec Calao, & la difficulté des voyages en ligne directe, il rapporte que cette mauvaise manière de naviguer fut changée par l'avis d'un Jésuite, qui apprit aux Espagnols, qu'en

revenant des Philippines, ils devoient faire route vers le nord, avant la Mousson, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent les vents d'ouest, qui règnent communément lorsqu'on est arrivé à une plus haute latitude, lesquels les conduiroient en peu de tems vis-à-vis la côte de Californie. Cet avis est vrai, mais il est faux qu'un Jésuite l'ait donné, & il n'y a pas plus à compter sur ce fait, que sur quantité d'autres qu'il rapporte. Il ajoute qu'on a suivi cette méthode depuis au moins cent soixante ans, Thomas Cavendish ayant attaqué en 1586 un vaisseau qui alloit de Manille à l'Amérique. Cependant ce nouveau plan de navigation n'est point du gout de l'Amiral Anglois, & comme les Espagnols qui voyagent dans ces mers, seront peut-être bien-aises de savoir le sentiment d'un navigateur aussi expérimenté que le lord-Anson, j'ajouterai ici, que Walter, *liv. III, chap. 8*. parlant de la route des Philippines à Acapulco, se mocque des précautions extraordinaires dont use le galion de Manille, prétendant que le voyage est plus long, & ex-

pose l'équipage à un plus grand nombre de maladies. Le Capitaine a ordre de ne point passer le 30e degré de latitude septentrionale, au lieu dit-il, que s'il avançoit jusqu'au 40e ou au 45e, il seroit aidé des vents alizés, & éviteroit par-là les obstacles auxquels l'exposent l'ordre qu'on lui a donné de ne pas aller plus loin. Il trouveroit à cette latitude des vents d'ouest plus forts & plus vifs. Suivant leurs propres journaux, ils sont quelque fois cinq à six semaiues à se rendre à la latitude de 30 degrés; au lieu qu'en prenant leur route au nord ou au nord-est, ils arriveroienr * dans quinze jours au 40e degré de latitude, où les vents d'ouest les pousseroient

---

* Voici quels sont les termes de M. Walter. « Il paroît par leurs journaux, qu'ils sont souvent un mois ou six semaines avant d'arriver à la latitude de 30 degrés, au lieu qu'en prenant leur route plus au nord, ils pourroient y arriver dans moins de quinze jours. » On observera que l'Auteur copie la traduction françoise, qui paroît dans plusieurs endroits s'écarter du sens de M. Walter.

en

en moins de tems ſur la côte de Californie.

La route que tient actuellement le galion, eſt de faire route au nord juſqu'au 30e degré de latitude, juſqu'à ce qu'il rencontre les vents d'oueſt qui le conduiſent le long du même parallèle juſqu'au 96e degré de longitude du cap du Saint-Eſprit, juſqu'à ce qu'il trouve la mer couverte d'une herbe flotante, qu'on croit être du Varech, ce qui marque qu'il eſt près de la Californie. On chante alors le *Te Deum*, mais il n'aborde point la côte que lorſqu'il eſt parvenu à une moindre latitude, à cauſe de la quantité d'îles & de baſſes dont elle eſt environnée. Il fait enſuite route au midi, & pouſſe la précaution juſqu'à ne point s'approcher de terre, qu'il ne ſoit près du cap de Saint-Lucas, tant pour s'aſſurer de ſa route, que pour s'informer s'il n'y a point quelque ennemi qui l'épie. Dans ce trajet immenſe, il n'y a point un ſeul port où l'on puiſſe relâcher. Le ſeul moyen que l'on ait d'avoir de l'eau, eſt de profiter des pluies qui tombent réguliè-

rement entre le 30e & le 40e degrés. Ce long séjour que l'on fait dans le vaisseau, occasionne un scorbut qui emporte une grande partie de l'équipage. Mais, dit-il, s'ils faisoient route au nord jusqu'au 40e ou au 45e degré ils seroient exempts du scorbut, ils trouveroient de l'eau & des ports, dont ils se privent pour ne point s'exposer à la violence des vents & des flots. Pour appuyer son sentiment, M. Walter cite un exemple, que je ne conseillerois à aucun Capitaine de suivre, car il s'en trouveroit mal. Il rapporte qu'un vaisseau François, en tenant la route qu'il indique, arriva en 1721 de la Chine à Valle de Nanderas sur la côte du Mexique de cinquante jours, mais il ajoute que pendant ce tems-là, le scorbut fit un si grand ravage parmi l'équipage, qu'il n'échappa que cinq à six hommes. Si ce malheureux vaisseau ne relâcha nulle part, comme il y a tout lieu de le croire, je ne suis point surpris que ce malheur lui soit arrivé, vu qu'il s'avança trop vers le nord. On sçait par expérience quelle est la violence du scorbut lorsqu'on ap-

proche de cette région, & pour s'en convaincre, il ne faut que lire les relations des voyages au nord, dans les baies d'Hudſon, de Baffin, &c. Ce que je dis ici eſt encore confirmé par les voyages que les Ruſſes ont fait dernièrement dans les parties les plus ſeptentrionales de la mer du ſud, dont j'ai parlé ci-deſſus, par ceux de nos compatriotes; & enfin par ce qui eſt arrivé à ceux qni ont été reconnoître la Californie, dont la plus haute latitude n'eſt que de 33 degrés. Mais ſi l'on trouvoit par celle de 40 ou 45 un port où les vaiſſeaux puſſent ſe ravitailler, il ſeroit aiſé d'arrêter les progrès de cette maladie à l'aide du changement d'air, des fruits & des végétaux amers & acides, des viandes fraîches, &c. En un mot, ſi un vaiſſeau pouvoit trouver de l'eau & des proviſions, il ſeroit moins expoſé au ſcorbut qu'on ne l'eſt dans la route que l'on tient actuellement en revenant des Philippines. Il me paroît donc que dans le deſſein où étoit M. Walter de faire valoir l'opinion de ſon Commandant, il auroit du, au lieu de l'exemple de

ce malheureux vaiſſeau François, en citer un autre que tout le monde connoît, auquel il auroit pu joindre celui du Saint-Antoine de Padoue, que commandoit M. Frondal. Celui ci dans un voyage qu'il fit dans les mois de Mai, Juin & Juillet 1709, fit voile de la Chine pour l'Amérique, & arriva au 45e degré de latitude ſeptentrionale, & au 197e de longitude, à compter du premier méridien de l'île de Fer, qui eſt à peu près le méridien des Antipodes de Paris, d'où les vents d'oueſt le conduiſirent à l'Amérique. Cependant ſon équipage ne fut point attaqué du ſcorbut, comme le fut celui du vaiſſeau qui arriva à Valle de Nanderas, ni encore moins comme le ſont les équipages des galions des Philippines. La raiſon en fut que M. Frondal eut la prudence de relâcher dans la Californie à la hauteur de 31 degrés; ce qui le mit en état de continuer heureuſement ſon voyage. Qu'auroit-ce donc été, s'il eût trouvé dans cet endroit une colonie où il eut pu prendre les remèdes, les proviſions & les rafraîcheſſemens dont il avoit beſoin!

Je concluds de ce qui précède, que le raiſonnement du Lord-Anſon, au ſujet de la route des Philippines eſt extrêmement juſte : mais il faut en même tems, pour le mettre en pratique, avoir une colonie d'Eſpagnols ou d'Indiens alliés, ou une garniſon ou une colonie au port San-Diego, Monte-Rey, au cap Mendocino, &c. où les galions des Philippines puiſſent relâcher. Comme cet établiſſement eſt très-avantageux à ces îles, il n'eſt pas difficile d'y établir une colonie ou une garniſon, en prenant certaines meſures & certaines précautions. On demanda il y a cent cinquante ans la permiſſion de le faire à Philippe III, & il l'accorda.

Walter ajoute que ſa carguaiſon du galion, qui, quoique évaluée à 600,000 piaſtres, excède toujours cette ſomme, eſt partagée à ſon retour entre les proſélytes de Manille, & que les Jéſuites en ont la meilleure part. Il y a toute apparence que le Lord-Anſon a appris ce fait de quelque Interlope qui avoit été fait priſonnier par les Eſpagnols, & qui haïſſoit tous les Ordres reli-

gieux des Philippines & ſurtout les Jéſuites. Mais je croirois plutôt qu'il a eu en vue d'amuſer les habitans de Londres, aux dépens des Ordres Religieux. Ce fait eſt trop abſurde, pour mériter qu'on le refute en forme. Il n'y a perſonne en Eſpagne, dans l'Amérique & les Philippines qui ne ſçache la manière dont ſe fait ce commerce, de même que les réglements & les ordonnances qu'on a faites là-deſſus. La plus grande partie de la carguaiſon des galions appartient aux marchands de ces îles, & c'eſt eux par conſéquent qui en reçoivent le montant à leur retour. Il eſt vrai que les Religieux ont un certain droit deſſus, & ſi cela n'étoit, comment pourroient-ils ſe procurer par échange les effets d'Europe & de l'Amérique dont ils ont beſoin? Ce droit eſt fixé pour tout le monde, & les Jéſuites n'ont pas en cela plus d'avantage que les autres; & ils ſont ſi fort éloignés d'en abuſer, que je pourrois citer une infinité de cas où ils ſe ſont plaints, qu'on les fruſtroit de ce qu'on leur avoit accordé. Ce que Walter avance

eſt donc faux, & il n'y a perſonne qui n'en rit dans l'Amérique & aux Philippines. Mais il a fallu appuyer ce fait de l'antorité de l'Amiral, pour faire croire aux Anglois que les Jéſuites & les autres Religieux catholiques qui vont aux Indes, n'ont pas d'autres vues que celles qui engagent les Anglois à aller dans leurs colonies ; & qu'au lieu de catéchiſer & de convertir les Indiens, ils ne s'occupent que du commerce.

Ce n'étoit pas aſſez de repréſenter les Jéſuites à la tête du commerce de Manille, quoiqu'ils y ſoient infiniment plus pauvres qu'ailleurs ; les proteſtans Anglois ſont tellement animés contre eux, qu'il falloit quelque choſe de plus. Walter, pour les ſatisfaire, ſe ſert de la connexion qu'il y a entre les Philippines & la Californie, & croit devoir parler des miſſions qui y ſont établies, & de l'état actuel où elles ſe trouvent. Il dit, que quoique depuis la première découverte de la Californie, quelques Miſſionnaires Jéſuites s'y ſoient rendus de tems en tems, leurs ſervices n'ont

produit leur effet, qu'après que les Jésuites sont venus s'y établir, & y ont fondé une mission considérable, au moyen d'une donation que leur fit le Marquis de Valero. Il paroît parce que j'ai dit ci-dessus, que Walter ignore la manière dont les missions se sont établies dans la Californie, quoiqu'il lui eut été facile de l'apprendre sans sortir de l'Europe, par la lecture des lettres édifiantes, dans le Dictionnaire de Morery, &c. Les missions étoient déja établies, lorsque le Marquis de Valero parvint à la Viceroyauté, & sans vouloir diminuer en rien sa générosité & sa piété, j'ose assurer qu'il ne donna jamais rien du sien aux missions de la Californie, comme l'avoit fait son prédécesseur le Duc de Linares. Walter ajoute que le principal établissement des Jésuites est au cap Saint-Lucas, où ils ont assemblé un nombre considérable d'Indiens, qu'ils instruisent dans l'agriculture & les arts méchaniques, de sorte, ajoute-t il, qu'ils font aujourd'hui une quantité considérable de vin, dont le gout approche de celui de Madere.
Cela

Cela eſt faux, car on ne fonda les miſſions du cap Saint-Lucas, qu'après qu'on eut établi une nouvelle garniſon en 1736, après la mort des pères Carranco & Tamarral; & de plus ces miſſions ſont peu de choſe eu égard au nombre & au caractère des Indiens. Leurs vignobles ne valent pas la peine qu'on en parle : le vin qu'on y porte eſt pour l'étranger, l'uſage de cette liqueur étant abſolument défendu aux Indiens.

Il a plu à M. Walter de dire que les Jéſuites ſont entièrement les maîtres de la Californie ; qu'ils ne travaillent que pour le bien de la Société, & que les Miſſionnaires ne ſont occupés que du galion de-Manille, dont les couvents de cette ville ſont les principaux propriétaires & intéreſſés. Il ajoute que c'eſt la raiſon pour laquelle ils tiennent des rafraîchiſſemens pour ce vaiſſeau, & qu'il y a toujours au cap Saint-Lucas une ſentinelle qui épie les vaiſſeaux ennemis qui pourroient s'y trouver pour enlever le galion à ſon retour des Philippines; n'y ayant point dans le monde de ſtation

plus commode pour cet effet. En conſéquence des meſures concertées entre les Jéſuites de Manille & de la Californie, le Capitaine du galion a ordre d'aborder au nord du cap Saint-Lucas, les habitans ne l'apperçoivent pas plutôt qu'ils allument certains feux, & à la vue de ces ſignaux le Capitaine envoye ſa barque longue à terre avec vingt hommes bien armés, chargés des lettres des Jéſuites de Manille pour leurs frères de la Californie, leſquels rapportent à bord les proviſions qu'on leur a préparées, & avertiſſent le Capitaine des ennemis qu'il peut y avoir ſur la côte. Dans le cas où celui-ci n'a rien à craindre, il a ordre de ſe rendre au cap Saint-Lucas, & & de-là à celui de Corrientes, d'où il continue ſa route juſqu'à Acapulco, en rangeant la côte.

Voilà ce que rapporte M. Walter, & l'on peut l'en croire ſur ce qu'il dit de l'attention qu'ont les Miſſionnaires du cap Saint-Lucas de tenir des rafraîchiſſemens prêts pour le galion des Philippines; il auroit pu ajouter pour la réception, le ſoulagement & la gué-

rifon des malades. Les Jéfuites font les feuls qui n'exigent aucune recon-noiffance pour cet office de charité, & s'ils ne font pas mieux, on doit s'en prendre à la ftérilité du pays. On fçaura cependant que ce fecours, cette vedette, & cet ordre qu'a le galion de relâcher au cap Saint-Lucas, ne font point l'effet des mefures que les Jéfuites ont prifes, mais une fage précaution des Rois d'Efpagne, qui du moment que le commerce des Philippines a commencé, ont fenti la néceffité dont il étoit que les vaiffeaux euffent un azile dans la Californie ; & c'eft là le principal motif qui les a engagés à faire tant de dépenfes & tant d'armemens pour conquérir cette péninfule, & pour y établir des colonies & des garnifons. J'ajouterai que la garde que l'on tient au cap Saint-Lucas pour obferver la côte & faire les fignaux dont on a parlé, eft compofée des foldats de la nouvelle garnifon de Saint-Lucas. La Société la demanda pour la fûreté de fes miffions ; & ce fut dans la baie de la Paz, en dedans du golfe, ou le galion ne fçau-

roit aborder qu'elle fut établie, & non point au cap. On l'établit enfin, & l'on jugea prudemment que les galions n'étoient nulle part en plus grande sûreté qu'à ce cap. Mais la Société n'y eut aucune part, & ce furent les habitans des Philippines qui la demandèrent, parce qu'ils en sentirent la nécessité. De plus, elle fut érigée par un Viceroi, qui quoique élevé dans le sein de la Société, ne suivoit aucune des mesures que prenoient les Jésuites pour favoriser leurs intérêts temporels. N'eût-on d'autres preuves de l'utilité de la Californie & de ses garnisons, la conduite que vient de tenir l'Amiral Anson, en fourniroit une suffisante, vu que depuis que la Californie est réduite, peuplée d'Espagnols, & défendue par des garnisons, il n'a pu s'y mettre en embuscade pour intercepter le galion des Philippines, quoique l'Auteur avoue lui même que c'est le meilleur parage où l'on puisse l'attendre. Il a mieux aimé traverser la mer du sud jusqu'à l'île de Tinian, s'exposer à mille dangers, & comme d'autres l'écrivent,

ſe placer entre les Marianes & les Philippines, pour l'attaquer dans le détroit de Saint-Bernardin.

Quant au commerce de la Californie, mettant à part la pêche & le commerce des perles, dont j'ai parlé, & dont les Jéſuites ni les ſoldats ne ſe mêlent point, j'avoue que le commerce de la péninſule eſt tout entier entre les mains des Jéſuites. Quand même je ne le dirois point, la choſe ſe feroit aſſez ſentir de ſoi-même. Les Européens peuvent-ils le faire, puiſqu'il n'y a que des Jéſuites dans le pays? Que ſi M. Walter nous envie ce commerce, je ſouhaite de tout mon cœur, par reconnoiſſance pour ſa politeſſe, que l'Angleterre n'en ait pas de meilleur à l'avenir avec l'Eſpagne. Celui de la Californie conſiſte dans quelque peu de vin qu'on recueille dans les miſſions, & que l'on vend dans la Nouvelle-Eſpagne. C'eſt la ſeule choſe qu'elle produiſe, il n'y a ni denrées, ni marchandiſes ni manufactures dans le pays, & il n'y a pas meme eſpérance qu'il y en ait jamais. Au contraire, on y manque de tout,

& s'il arrive que les provisions tardent les Missionnaires qui sont dans l'intérieur des terres sont réduits au même état que les Indiens, & obligés de se nourrir comme eux de racines, d'herbes & de fruits sauvages. Le seul vaisseau qui ait relâché depuis quelques années dans la Californie, est le galion des Philippines, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus. Le Capitaine en échange des rafraîchissemens que les Missionnaires lui procurèrent, leur fit présent de quelques bagatelles qu'il avoit à bord. C'est là tout le commerce que font les Jésuites dans la Californie, & dont ils sont entièrement les maîtres. Si M. Walter s'avisoit jamais de prier le Ciel que celui d'Angleterre devînt aussi étendu, seroit-il bien-aise que sa prière fut exaucée ?

Enfin, M. Walter, zélé vraisemblablement pour le bonheur de la nation Espagnole, dont il est ennemi, & contre laquelle il commet des hostilités, dit, que le commerce des Philippines nuit à l'Espagne, en ce que les soyes qu'on apporte de la Chine & de Coromandel dans l'Amérique,

empêchent l'exportation des étoffes & des draps de Valence, & des autres villes d'Eſpagne, & que Don Joſeph Parinho eut ſupprimé ce commerce en 1725, ſi les Jéſuites n'euſſent paré le coup, par l'intérêt qu'ils y trouvent. Si j'étois homme à me conduire par de petites conſidérations, lorſqu'il s'agit de l'intérêt de ma nation, je paſſerois cet article ſous ſilence, de peur qu'on ne ſoupçonnât que mon apologie du commerce des Philippines, n'a d'autre motif que l'intéret que les Jéſuites y prennent, ſelon M. Walter. Peut être a-t-il eu peur que les Jéſuites en parlant de leurs miſſions, ne s'en reſſouvinſſent, & ne réveillaſſent la jalouſie des Eſpagnols, dans la vue de ſe procurer tous les avantages que leur offre le commerce des Indes orientales, & ne ſe ſerviſſent de cette ruſe politique, pour leur en impoſer. Quoi qu'il en ſoit, ce motif eſt trop bas pour faire impreſſiou ſur moi. Il s'eſt paſſé des faits dans l'Aſie, l'Amérique & l'Europe, qu'on ne ſçauroit cacher, & dont chacun eſt à meme de s'inſtruire. Le ſentiment de M. Wal-

ter ne prévaudra jamais contre celui de tout le monde, ſurtout lorſqu'il s'agit des faits dont il n'a point été témoin. D'un autre côté, la partie équitable de ma nation, pour laquelle j'écris, rendra juſtice à ma ſincérité & à mes bonnes intentions, & quand même elle ne ſeroit point de mon ſentiment, je me flatte du moins qu'elle ne me ſoupçonnera pas d'avoir d'autre vue que le ſervice de Dieu & le bien public.

Ce n'eſt pas à moi à décider ſi le commerce des Philippines ſur le pied où il eſt aujourd'hui eſt avantageux ou non à l'Eſpagne ; mais je ne ſçaurois croire qu'on ne puiſſe point trouver d'autre méthode pour le régler de manière qu'il ne nuiſe ni à la Couronne en général, ni à l'Eſpagne en particulier. De ſavoir quelles ſont ces meſures, c'eſt ce que j'ignore, & que je ne ſuis point en état de décider. Tout ce que je ſçai, eſt que ſous le règne de Charles V, l'Eſpagne ſe vit au plus haut degré de proſpérité. Elle avoit infiniment plus de villes & d'habitans, & non-ſeulement ces villes, mais les

plus petits villages, fourmilloient d'hommes & de manufactures. Ses productions montoient au double de ce qu'elles sont aujourd'hui, & les bestiaux étoient dans la même proportion. L'Espagne trafiquoit de ses marchandises avec l'Italie, la France, l'Angleterre, la Flandre & les pays du nord; elle avoit partout ses marchands & ses Agents, comme on peut le voir dans les ordonnances du Consulat, ou de l'assemblée des marchands, tenue à Burgos. Elle envoyoit des carguaisons aux Indes, lesquelles consistoient dans le produit de ses terres & de ses manufactures, dont Tolède étoit comme l'entrepôt, ou le magasin général. Par ce moyen, les profits du commerce, l'argent & les richesses des Indes restoient dans le pays, ou du moins, il n'en passoit qu'une très-petite partie chez l'étranger. Alors subsistoient dans toute leur force, les sages réglemens des Rois catholiques en faveur du commerce & de la navigation d'Espagne, qui étoient les mêmes en substance que ceux auxquels les autres nations doivent leur com-

merce & leurs forces navales. Ces réglemens rouloient sur l'établissement des nouveaux chantiers, l'encouragement de la marine, les récompenses accordées à ceux qui construisoient des vaisseaux, les moyens de se procurer du bois & des cordages, les priviléges accordés à ceux qui avoient les plus gros vaisseaux, leur carguaison, &c. Ils tendoient à abolir les abus & les vexations qui se commettent dans les douannes & les péages, à publier des ordonnances équitables sur le commerce intérieur du royaume, & à les faire observer exactement, à supprimer les jurisdictions inutiles, à assurer les grands chemins, au moyen des Santas-Hermandades, * à rectifier souvent les coins; à supprimer les impôts onéreux aux sujets, & peu avantageux à l'Etat, à les diminuer le

---

* On appelle ainsi une Confrèrie que l'on fonda en Espagne dans le tems de troubles pour prévenir les vols que l'on commettoit sur les grands chemins. Elle subsiste encore aujourd'hui, & elle est répandue dans toute l'Espagne, ce qui fait la sûreté des voyageurs.

plus qu'il étoit possible, & à en faire des tarifs pour prévenir les fraudes & les exortions, à augmenter de la moitié les droits sur les marchandises qui entroient dans le royaume, à l'exception de celles qui n'étoient point manufacturées, en donnant ordre dans quelques ports, que ceux qui apporteroient des marchandises, en emportassent d'autres du pays, à procurer les mêmes avantages en fait de commerce aux villes & aux provinces, à procurer l'abondance des denrées utiles, en en fixant le prix, à obliger les Chefs de la nation, les Magistrats des villes, & la noblesse du royaume, à faire exécuter ponctuellement ces ordres, & quantité d'autres choses qui concernent la police, au moyen de quoi, le corps de la Monarchie se maintint pendant plusieurs années dans un éclat & une puissance, qui excita l'envie & la jalousie de toute l'Europe. Telle étoit la constitution de l'Espagne sous le règne de Charles V, & ce fut elle qui la mit en état de soutenir avec honneur les grandes entreprises & les dépenses immenses, quelquefois nécessaires, &

quelquefois volontaires de ce Monarque entreprenant. Malgré la prospérité dont jouissoit alors l'Espagne, elle s'efforça plus que jamais de s'assurer une partie du commerce des Indes orientales avec l'Amérique. On ne croyoit pas alors que ce fût une chose nuisible au commerce de l'Espagne avec cette contrée du monde, d'apporter dans ce royaume les épiceries & les autres effets des îles & des contrées orientales de l'Asie, quoique l'Espagne en eût beaucoup plus qu'il ne lui en falloit, & qu'elle envoya ses galions & ses caravelles dans toutes les parties du monde, chargées de ses productions & de ses manufactures. Pourquoi ne feroit-on pas la même chose aujourd'hui, quand même elle auroit plus d'effet qu'elle n'en a? Pourquoi n'en chargeroit elle pas plutôt ses vaisseaux que ceux des étrangers, comme on le pratique actuellement? Dans ce tems-là, l'Amérique étoit peu peuplée, & l'Espagne pouvoit aisément fournir aux besoins de ses habitans. Aujourd'hui qu'elle l'est davantage, elle ne peut le faire. Dans ce tems-là

l'Espagne avoit quantité de manufactures & de denrées ; aujourd'hui elle en a très-peu ; alors l'or & l'argent passoient entre les mains des ouvriers Espagnols, & maintenant l'un & l'autre passent dans celles des étrangers ; alors il n'y avoit point de rivalité en fait de commerce dans l'Asie, excepté avec les Portuguais, qui étoient nos amis & comme nos frères ; aujourd'hui il n'y a point de nation qui ne veuille le partager avec nous. Malgré tous ces avantages, les Espagnols s'occupoient du commerce des Indes orientales. Me fera-t-on croire qu'on ne puisse le rétablir sur le même pied, qu'il leur est actuellement désavantageux, & que tout petit qu'il est, on doive l'abandonner sans faire attention à l'utilité qui peut en revenir.

C'est là le sentiment de M. Walter, & je crois qu'il seroit bien-aise de le faire adopter aux Espagnols. J'ai observé qu'en parlant de sa nation, il exhalte beaucoup les avantages qu'elle tire de son commerce avec la Chine & les Indes orientales, & qu'il insiste beaucoup à ce qu'elle établisse un plus

grand nombre de colonies dans ces contrées du monde. On ſçait d'un autre côté, les peines que les Anglois ſe ſont données pour trouver une route qui les y mène plutôt, & les avantages qu'ils en tireroient, ſi jamais ils réuſſiſſoient. J'ajouterai encore que l'émulation qui règne entre les compagnies des Indes orientales, Angloiſe & Françoiſe, prouve que ces deux nations ſont fort éloignées de croire que ce commerce nuiſe à celui d'Europe.

Cela étant, qui eſt-ce qui pourra ſe perſuader que le commerce prodigieux que font les Anglois dans les Indes orientales, eſt avantageux à la Couronne d'Angleterre, laquelle inonde le monde de denrées, d'étoffes & de manufactures de toute eſpèce, & croire en même tems que celui que l'Eſpagne fait annuellement avec un ſeul vaiſſeau des Philippines, eſt nuiſible à la Couronne, à cauſe que les ſoies de la Chine & les cotons de Coromandel, empêchent le débit des ſoieries & des étoffes que l'on fabrique à Valence & dans les autres villes

d'Eſpagne, & qu'on ne puiſſe point prendre des meſures pour commercer avec les Indes orientales par la voie des Philippines, de manière que ce commerce ne nuiſe point à ce Royaume? L'Angleterre, la Hollande, la France, la Suède, le Danemarck & la Pruſſe travaillent tous les jours à augmenter le leur; cependant on ne s'apperçoit point que les ſoies & les cotons qu'ils tirent des Indes, les empêchent de débiter leurs étoffes & leurs toiles, puiſqu'ils en apportent journellement en Eſpagne pour les échanger contre l'argent que nous tirons de l'Amérique. Le Portugal, qui fait partie de l'Eſpagne, entretient un commerce avantageux avec les Indes orientales, mais il pourroit l'augmenter. Il a, de même que l'Eſpagne de grandes poſſeſſions dans l'Amérique, où il peut débiter les effets qu'il tire d'Aſie, à plus bas prix que ceux d'Europe. La Couronne d'Eſpagne eſt-elle donc la ſeule qui ne puiſſe point imiter cet exemple, & prendre les mêmes meſures que les autres nations, nonobſtant les avan-

tages prodigieux qu'elle a ſur elles?

Je ſuis perſuadé que M. Walter ſeroit bien aiſe que les Eſpagnols abandonnaſſent le commerce de Manille, & méme les Philippines, parce qu'il ſçait qu'ils ne peuvent ſe maintenir ſans commercer dans l'Europe & dans l'Amérique, & que les Anglois trouvaſſent en méme tems un paſſage dans la mer du ſud par le nord de l'Amérique & la Californie, (ce paſſage n'eſt pas impoſſible, & l'on peut un jour le trouver) afin qu'après s'être fortifiés de part & d'autre, ils puſſent étendre leur domination depuis l'Amérique ſeptentrionale juſques à la méridionale, & venir confiner avec nos poſſeſſions. Si jamais les Aglois établiſſoient des colonies & des garniſons ſur la côte de la mer du ſud audelà du cap de Mendoza, ou même dans la Californie, cette nation deviendroit alors maîtreſſe de cette mer & de ſon commerce, elle feroit trembler l'Eſpagne tant par mer que par terre, elle s'empareroit des domaines qu'elle poſſède à l'oueſt, à l'eſt, au nord & au ſud, & la ſerreroit de tous côtés: mais

mi; grâces à la Miséricorde Divine, & au nouvel esprit que le ministère a répandu sur toute la nation, il y a lieu d'espérer qu'on prendra de si bonnes mesures dans les contrées méridionales & septentrionales de l'Amérique, qu'elles feront échouer les desseins que peuvent former les autres nations, lesquelles ne doivent leur puissance & leur grandeur qu'à notre paresse & à notre négligence.

Ce que M. Walter dit de Don Joseph Patinho est absolument faux; & je doute que les Anglois qui ont eu tant d'occasions de connoître le caractère de Ministre, puissent aisément se persuader, qu'il ait eu dessein en 1725 d'abolir entièrement le commerce des Philippines. Il s'éleva dans ce tems-là de grandes disputes entre les marchands des Philippines & ceux de la Nouvelle-Espagne au sujet du tonnage, la quantité & la qualité de la carguaison des galions. Mais ce Ministre étoit trop sage & trop prudent pour se régler sur les contestations de quelques marchands, lorsqu'il s'agissoit des intérêts de la Couronne, &

c'eſt ſans fondement qu'on a avancé qu'il vouloit ſupprimer ce commerce. Il eſt encore plus faux que les Jéſuites ayent détourné le coup, à cauſe de l'intérêt qu'ils y prenoient. Don Joſeph de Patinho n'étoit point homme à ſe régler ſur la façon de penſer d'autrui, dans une affaire auſſi importante. D'ailleurs, il me ſeroit aiſé de prouver que la Société n'eut aucune part à ces diſputes. En un mot, pour ſe convaincre que ce Miniſtre n'a jamais eu une pareille idée, au ſujet du commerce des Indes orientales, il ne faut que comparer cette façon de penſer avec celle du Cardinal Alberoni *, qui quelques années auparavant tenoit la même place auprès du même Prince, & à qui M. Patinho devoit ſon élévation & ſa fortune.

---

* Part. III. Sect. XIII.

Fin du troiſième Volume.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *Histoire Naturelle & Civile de la Calfornie, traduite de l'Anglois*, &c. & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression, à Paris ce 26 Février 1766.

L'ABBÉ GRAVES.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur DURAND, Neveu Libraire braire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Histoire Naturelle & Civile de la Californie, traduite de l'original Espagnol, de Michel Venegas J. Mlexicain en Anglois & de l'Anglois en François, par M.* ***. : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un

tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage, sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 : à peine de déchéance du présent Privilége qu'avant de les exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, fera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE *MAUPEOU*, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & lettres au contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Compiegne le vingtieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante six, & de notre règne le cinquante-unieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 626, fol. 20 conformément au Réglement de 1723, à Paris, ce 6 Septembre 1766.

GANEAU, *Syndic*.

